

Université de Strasbourg
INSPE

Faire usage de soi

Etude de l'engagement
dans une expérience de travail social

Elodie Roock

Mémoire préparé sous la direction de Christian Lamy et
Xavier Lucien en vue de l'obtention du Diplôme de Hautes
Etudes en Pratiques Sociales

Avril 2022

SOMMAIRE

PREAMBULE	p 3
INTRODUCTION	p 4
 Première partie : Habiter sa recherche	 p 6
I. Histoires d'acteur	p 7
I.1 Chrysalide	p 7
I.2 Vie(s) d'acteur	p 7
I.3 Aspérités	p 19
II. Devenir chercheur	p 25
II.1 Retracer les évolutions : contexte et rétrospectives	p 25
II.2 Construire une problématique	p 28
III. Méthodologie de recherche	p 35
III.1 Construire un terrain	p 35
III.2 Méthode de recherche - Enquêter	p 52
 Deuxième partie : Un autre travail social existe-t-il ?	 p 65
I. Démarche analytique et contexte	p 66
I.1 Démarche du chercheur et analyse des matériaux	p 66
I.2. Recherche en contexte paradoxal	p 71
II. Analyse des matériaux	p 78
II.1 Faire entorse à la règle	p 78
II.2 Renormaliser	p 101
II.3 Faire usage de soi : Être sujet	p 104
 CONCLUSION	 p 114
 BIBLIOGRAPHIE	 p 129
 ANNEXES	

Préambule

L'ethnographie est une expérience simultanément perceptive et linguistique de la différence.

Dans l'ouvrage qu'il consacre à l'enquête et ses méthodes, François Laplantine dit que *"La description ethnographique (qui signifie l'écriture des cultures), sans laquelle il n'y a pas d'anthropologie au sens contemporain du terme, ne consiste pas seulement à voir, mais à faire voir, c'est à dire à écrire ce que l'on voit. C'est un processus généralement implicite, tant il paraît aller de soi alors qu'il est d'une complexité inouïe. Procédant à la transformation du regard en langage, il exige, si nous voulons le comprendre, une interrogation sur les rapports du visible au dicible ou plus exactement du visible au lisible. La description ethnographique en tant qu'écriture du visible, met non seulement en jeu l'attention du chercheur (...) mais aussi un souci tout particulier de vigilance à l'égard du langage, puisqu'il s'agit de faire voir avec des mots, lesquels ne peuvent être interchangeables »* [2010, p.10].

Dans le cadre d'une recherche, le geste d'écriture intervient a posteriori. Il est différé par rapport à la situation d'observation où l'on a "vu". Plus qu'une description, ce mémoire est donc "une redescription". *"C'est à dire recomposition d'une présence devenue au moment où j'écris du passé."* L'observé (le signifié) n'est plus présent et les signifiants se construisent *"dans l'acte même de l'écriture"*.

Si l'approche phénoménologique met l'accent : *« sur la solidarité du regard et du sens »*, la compréhension herméneutique la prolonge, et insiste *« sur la solidarité du regard et du langage »*. Ainsi, selon Laplantine *« Voir c'est saisir du sens, mais du sens permettant plusieurs écritures, et surtout plusieurs lectures possibles »* [2010, p. 104]. »

Ce détour par l'herméneutique est donc un détour par la place du langage, et donc de la langue, des mots que l'on utilise pour rendre compte, évoquer, donner à voir. *« Chaque situation appelant, mieux, provoquant, une forme linguistique singulière »* [2010, p. 107]. *"Il ne saurait y avoir de description pure"*. Elle est description menée d'un certain point de vue et adressée à un destinataire (le lecteur qui devient à son tour interprète du texte qu'il tient entre les mains).

Ce que vous lisez, est donc le résultat de votre lecture singulière de ma propre interprétation d'un terrain, de ses pratiques et de ses occupants. Vu de cette façon, le fruit d'une recherche semble bien maigre. Cela pourrait être décevant. Mais à bien y réfléchir, l'humilité de la recherche lui est certainement salutaire.

Penser en effet, que c'est dans l'acte d'écriture et la lecture qui lui succède, que perdure ou disparaît aux yeux du monde, la vie vue et vécue sur un terrain, est une responsabilité dont je me demande s'il est jamais possible d'être à la hauteur.

J'adresse, à toutes celles et ceux qui liront cet écrit, avec l'espoir de s'y retrouver, mes remerciements et excuses.

INTRODUCTION

C'est face au surgissement d'un ordre nouveau dans ma vie que mes pas m'ont vraisemblablement conduit à emprunter le chemin de la recherche action. L'ancien monde ne tenait plus debout. S'il a pu résister longtemps à force de cales et d'étais, au moment où j'entrais en DHEPS, il s'était écroulé. Le séisme avait eu lieu quatre ans plus tôt et l'onde de choc ne cessait de se propager. Seule, c'était un effondrement. Dans le cadre de cette formation, ça devenait une tentative.

Ma déflagration à moi c'est celle de mon métier. Travailleur social. Ou plutôt, éducatrice spécialisée, si je me réfère à ce pour quoi j'ai été diplômée quinze ans plus tôt.

Un métier. Ça pourrait n'être pas grand-chose. Quelque chose que l'on "choisi" dans le meilleur des cas, dont on se contente, dans les autres. Une donnée périphérique, fluctuante. Externe à soi. Tel un vêtement que l'on porte.

C'est ce que je pensais je crois, jusqu'à ce que j'ai à en changer. Jusqu'à ce que ce métier ne soit visiblement plus celui qu'il me fallait, ou que je ne sois plus celle qu'il lui fallait. Bref, que nous ne soyons plus si bien assortis.

Vu du marché de l'emploi, ça a l'air simple. C'est un flux, organisé par l'offre et la demande, ce sont des places libres et d'autres occupées, ce sont des "postes". C'est d'autant plus mouvant et détaché un métier, que l'époque veut qu'on en change au cours de sa vie. C'est dans l'air du temps, c'est même une preuve d'évolution, d'adaptation, de modernité. Métier, il n'en est d'ailleurs plus tellement question, profession oui, peut-être, fonction certainement. Métier, même le mot paraît vieillot.

Mais qu'est-ce qu'un métier au juste ? Il en sera question tout au long de ce mémoire, mais pour l'heure je me contenterais de formuler qu'il est considéré ici comme autre chose qu'un élément purement objectif ¹. Pas si extérieur à soi qu'il en a l'air. On y est un peu coincé dans son métier. En tout cas il nous concerne. Aussi, pour revenir à ma déflagration, il semble que c'est aussi de moi dont il s'agit, à travers mon métier. Et la question en devient vite sensible. Quand il ne semble plus rien rester de son métier, que reste-t-il de soi ?

Christine Mias et Lucile Courtois (2019, p.285-288) évoquent dans un ouvrage consacré au vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique, que dans la reprise d'études en recherche action s'exprime le besoin de "réagir à des formes de ruptures, vécues ou ressenties". Ces dernières peuvent être de plusieurs ordres, mais proviennent notamment "d'un désenchantement idéologique, d'un désaveu de l'environnement socio-économique et qui porte le désir du changement social par la réalisation d'une utopie pratiquée".

La rupture pour ma part fût le surgissement du doute, dans un domaine de mon existence qui jusque-là en était préservé. Mon univers professionnel, et surtout ma place en son sein, me paraissait, je crois, inébranlable. Quelque chose sur lequel je pouvais me reposer. Un monde

¹ Entendu comme ce « Qui existe en soi, indépendamment du sujet pensant », <https://www.cnrtl.fr/definition/objectif>.

que je connaissais, dans lequel j'étais agile, et surtout sur lequel je pouvais compter, qui ne m'avait depuis le début de mes études d'éducatrice jamais fait défaut.

Le travail social ne m'avait jamais déçu, et de fait, il me paraissait irréprochable. Le travail social, que peut-on lui reprocher ? Evidemment, je n'ignorais pas les dysfonctionnements que connaissent de nombreuses structures. Mais le travail social dans son essence n'avait rien à voir là-dedans. Les responsables étaient les pouvoirs publics, les gestionnaires d'établissements, ou les travailleurs sociaux, mais pas le travail social. Parce que le travail social "c'est bien, comme la paix dans le monde"², si bien que je n'avais jusqu'alors jamais interrogé ses vertus, ni ses "inconvenients"³. Pour quelles raisons d'ailleurs ? Puisqu'à moi, il me faisait du bien.

Le problème du doute est qu'il est tenace. On l'espère volatile, une simple idée que l'on chasse de la main, comme un moucheron inopportun.

Mais le doute est coriace. Il indique que quelque chose a déjà changé. Soit. La question n'est alors plus tant de savoir quand le doute sera levé, mais plutôt quand nous pourrions l'admettre. Autrement dit quand nous sera-t-il possible d'entendre le désordre, et d'y faire face ? Dans mon cas, affronter l'implosion de l'univers bien solide que constituait mon métier était comme le doute, inévitable. Et lorsque la question du 'quand' est bouclée, car à l'évidence c'est maintenant, reste encore celle du comment.

Durant longtemps, cette question n'a offert que peu de perspectives. Ma réflexion rebondissant inexorablement comme une balle entre deux parois : travail social, tu l'aimes ou tu le quittes. Peu convaincue mais à court d'alternative, j'ai essayé les deux. Sans succès.

Je ne le mesure vraiment qu'à son terme, mais m'engager dans un cursus de recherche-action est une tentative de penser une troisième voie. Une voie qui ne serait ni de prendre le travail social tel qu'il est, ni de le jeter avec l'eau du bain. Une voie qui n'est pas non plus la voie du milieu, celle de l'accommodement mou, mais plutôt celle de la radicalité. D'un retour aux sources, à d'autres sources puisque celles qui abreuvant les métiers de l'accompagnement social depuis cinquante ans semblent taries, ou polluées par le fameux ruissellement du capitalisme. Dans les deux cas, dure à avaler.

Débute une vaste traversée, un questionnement à la fois minuscule et infini sur ce qu'est, devient, pourrait être un travail social « social ». C'est-à-dire qui ne perd pas son Nord, qui continue à œuvrer, chercher, inventer des moyens de se réaliser, d'exister malgré lui, malgré ce à quoi il est réduit désormais. Malgré la hiérarchisation, la rationalisation, les institutions, les formations, la professionnalisation, les réformes, et à bien des égards, la rupture d'avec ses fondements. Ne retrouvant plus le travail social dans le travail social, j'ai entrepris de le chercher. Cette recherche repose sur la conviction qu'il doit bien être quelque part. Il s'agit alors de le trouver ailleurs, autrement, en dépit des apparences.

² Extrait de mon dossier d'inscription au SIAES juillet 2018.

³ Clin d'œil à la délicate formule d'Emil Cioran, donnant le titre à l'un de ses ouvrages "de l'inconvenant d'être né", paru en 1973.

PREMIERE PARTIE

Habiter sa recherche

J'ai mis beaucoup de temps à me décoller de moi-même. Je n'ai finalement jamais arrêté. Le processus généré par l'écriture autobiographique y participe. Il est indispensable sans doute. Mais non suffisant. Le décolllement survient à force d'aller-retour entre son histoire et le récit que l'on s'en fait, la recherche, son terrain et les ailleurs. Le terme de processus a dans mon esprit ceci de fâcheux qu'il donne l'image d'une lente et constante progression, comme une pâte qui lève.

Dans mon cas il n'y eu aucun phénomène linéaire. Le processus ne s'est pas "déroulé". La distanciation, nécessaire à la transition qui s'opère entre posture d'acteur et celle de chercheur est davantage le fruit d'un va et vient, de détours. Exploration de pistes diverses, en quête de sens. Une marche erratique. Chercher ce n'est pas avancer tranquillement sur un chemin balisé. Ca ressemblerait davantage à chercher ses clefs. On fouille toutes nos poches, refait trois fois le même tiroir, puis retourne à nos poches pour finir par se jeter sous le lit, avant de retourner à nos poches. Juste pour en avoir le cœur net.

C'est ainsi que j'ai cheminé vers un "au-delà de moi", ce que je pourrais nommer dépassement sans qu'il ne contienne quoi que soit de l'ordre de la performance. Une marche, dont on intuitionne où elle devrait nous mener, tout en ignorant de quelle façon s'y rendre, comment y parvenir, par quels chemins et quelles rencontres, en suivant quelle piste ? L'avancement est tâtonnant, hasardeux, fébrile. Pourtant il a lieu. A force d'allers-retours et de détours.

Aboutir à une autobiographie raisonnée, et au-delà de ça à un travail de recherche, ce n'est donc pas tirer un fil d'un bout à l'autre, c'est tisser. Autrement dit déposer, considérer, déplacer, manipuler, assembler, articuler, entrelacer, pour finir par construire du sens qui permette de produire du savoir.

Et, comme le souligne Catherine Guillaumin (2016), « *produire du savoir n'est pas en inventer. C'est en organiser à sa façon, pour produire un sens qui soit son sens* ». Or "ce qui fait sens pour le professionnel indique ce qui a un prix pour lui, c'est une manière d'être qui exprime ce à quoi il tient, ce à quoi il adhère et qu'il va défendre (...) » (C.Mias, L. Courtois, 2019).

Le travail autobiographique opère comme un révélateur, sur une vie dont on croit connaître les moindres replis. L'investir, dans la perspective d'une recherche-action, c'est-à-dire comme du matériau de recherche, en fait un procédé majeur pour faire apparaître les points saillants de nos histoires d'acteur. Pour laisser voir, ce à quoi l'on tient, ce qui a un prix.

Et ce qui a un prix, figure dans ce qui suit.

I. Histoires d'acteur

I.1 Chrysalide

Si l'on en croit le procédé de recherche-action, il y a dans les plis du récit, notre recherche. Elle est là, bien présente, active. Prise dans une trajectoire singulière, celle d'un chercheur qui s'ignore. La recherche s'agite en dedans, plus ou moins discrètement, plus ou moins consciente d'elle-même, mais quelque chose vit et vibre dans l'acteur, aboutissant à cette impérieuse nécessité de comprendre. Mais le chercheur n'apparaît pas un beau matin. Il se construit, émerge, fruit d'une transformation, celle que permet le cheminement de la recherche-action. Métamorphose d'une larve en papillon.

L'autobiographie participe pleinement de ce chemin-là. Nommer, décrire, trier, et mettre en lumière ce qui nous tient, ce qui en nous fait déjà recherche. Pour reprendre les mots de Christine Mias et Lucile Courtois, *"l'autobiographie consiste à repérer des liens entre parcours personnel, professionnel, associatif, militant... et futur objet de recherche. C'est un outil qui permet un premier travail sur l'implication du chercheur dans sa recherche"*. Elle permet, *"en prenant appui sur l'expérience passée, à la fois de s'attarder sur des préoccupations du présent" mais aussi d'éliminer les risques d'errance en inscrivant le déroulement de la formation dans une "perspective de construction réfléchie et réflexive"* (C.Mias, L. Courtois, 2019).

Je ne sais pas si dans mon cas, le travail d'autobiographie a réellement permis d'éviter l'errance. Encore aujourd'hui, trois ans plus tard, ma progression dans le travail d'écriture et d'arpentage de tout ce qui aurait pu faire l'objet d'une recherche, reste laborieux. Irrépressible besoin d'explorer inlassablement toutes les bifurcations possibles sur mon chemin, quand bien même je pressens où est le Nord. Crainte de manquer l'essentiel en route. Crainte de faire moins que ce que j'aurais pu, que ce que j'aurais dû. Crainte d'avoir fait tout ça pour rien. Désir tyrannique de ne rien lâcher, de ne rien concéder, de ne faire aucun compromis sur les élans qui m'animent. Crainte de me décevoir. Crainte de décevoir. Faillir à l'engagement, ne pas le prendre au sérieux, faire « comme si » je faisais de la recherche. Angoisse de l'imposture. Ne pas être à la hauteur, écrasée par les gens qui me nourrissent, ceux des livres et des bibliothèques, mais pas seulement. Être trop petit, ou avoir enfilé un costume trop grand. S'égarer d'avoir si peur de se perdre.

Pression, intransigence malade. Eprouver son sujet et s'éprouver soi-même sans cesse dans l'exploration de celui-ci, sa délimitation, son analyse, et sa restitution.

La recherche-action confronte. Et pas uniquement dans ce que l'autobiographie dit de soi, mais à chaque instant, dans ce qu'il nous est possible d'en faire.

Je le dis maintenant, une fois pour toute, pour me laisser une chance de pouvoir écrire la suite. Cette recherche ne sera sans doute pas celle que j'aurais rêvé de mener. Mais elle est là. Elle est

quelque chose, et comme le dit Marielle Macé sur l'idée qu'il n'y a pas de non-vie⁴, c'est-à-dire d'existence qui ne valent pas la peine d'exister, de vies « sans qualité », je me plait à penser pour autoriser l'écriture, qu'il n'y a pas non plus de « non-recherche ». Aussi et surtout parce qu'il y a toujours une vie dans une recherche. Il y en a même plusieurs.

I.2 Vies d'acteur

Novembre 2014. Autant l'admettre, c'est un séisme.

Vie Une : Sans bruit

La première est celle de l'enfance. Calme, globalement sans histoires. Famille classique, deux parents, deux enfants. Un confort de vie certain lié à la proximité du Luxembourg à moins de deux kilomètres, malgré des professions parentales nous situant dans la petite classe moyenne. Un père artisan biscuitier puis ouvrier, une mère infirmière. Mes parents travaillent beaucoup.

Ma mère, fille d'artisans boulangers au boulot toute l'année, issue d'un milieu de droite catholique traditionnelle, grandie et étudiée jusqu'à vingt et ans dans un internat géré par des sœurs. Elle conserve de son milieu familial un certain souci de la norme et un grand besoin de maîtrise sur les choses. Ma mère est prévoyante et tout ce qu'il y a de plus « adaptée ».

L'enfance de mon père est celle d'un gamin qui grandit dans une époque et une famille pulvérisées par la guerre. Fils d'un père allemand ouvrier et d'une mère issue de la bourgeoisie déclassée, il côtoie au quotidien la violence affective, sociale et économique. Sa vie c'est la débrouille plus ou moins joyeuse, jusqu'à sa rencontre avec ma mère. Ensuite ce sera le travail, jour et nuit parfois. Qu'il soit patron ou pas, il n'a cessé d'être ouvrier. Il a surtout longtemps été un homme en colère, heurté par l'injustice et l'indifférence. Il est et reste un homme de gauche, bien qu'il bondirait en lisant ça, tant il ne se reconnaît dans rien de ce que lui propose la politique partisane. Il y a cru et a cessé d'y croire. C'est aujourd'hui un homme calme et désabusé.

La mienne d'enfance c'est celle d'une petite fille timide et sensible. Sage comme une image. Le monde autour du moi me brusque souvent. Je privilégie les activités solitaires ou en présence de ma famille. Casanière, j'invente un monde et en évite un autre dans lequel je ne sais pas me situer. J'oublie que je me sens à part.

Ma sensibilité sera un élément notoire, tout comme le fait que je sois "dans la lune".

⁴ « Ce n'est pas une vie » ; oui ; mais non, c'en est toujours une ; et même pour entendre qu'elle n'est pas vivable il faut entendre qu'elle est absolument vivante », Marielle Macé, *Sidérer, considérer, Migrants en France*, 2017, p.29

Vie Deux : Pas de côté

Je grandis dans un petit village de Moselle. Ici la route est toute tracée. Se trouver un poste de l'autre côté de la frontière et « bien gagner sa vie ». Ce désir, je ne sais pour quelle raison, je ne l'ai jamais partagé. Vivre aux portes de l'Eldorado et refuser d'y entrer est je crois un élément à la fois déterminant et emblématique de mon parcours. Mes choix échappent à la logique. Quelque chose m'indique que ce n'est pas ma place. Elle ne sera pas non plus sur les bancs du lycée, et encore moins ceux de la fac. Je ne trouve tout simplement aucun endroit où être dans ce monde qui me soit juste.

Adolescente je passerai plus de temps à l'extérieur de l'école, qu'en dedans. Enfant discrète et disciplinée, craintive de l'autorité, je commence à découvrir d'autres espaces, et avec eux l'absentéisme, les soirées, les consommations. La transgression. La liberté.

Je m'enfonce dans un monde qui m'effraie autant qu'il me fascine. Quelque chose me semble riche, foisonnant, imprévisible. C'est ainsi que mon goût pour les marges va commencer à prendre corps et avec lui mon rejet de certaines normes, maternelles notamment.

La défiance que m'inspirent les injonctions et ceux qui les donnent s'inscrit très certainement dans mes expériences infantiles. Il est également le fruit d'une transmission. La marque de fabrique d'un discours paternel radical qui m'a largement imprégnée et auquel je me suis identifiée. Tout en l'évitant soigneusement, je frôle la rupture partout, tout le temps.

J'ai, depuis cette époque toujours eu un pied de chaque côté de la ligne. Un dans la norme, un dans la marge. Equilibre. La norme m'ennuie aussi vite que la marge m'inquiète.

Vie Trois : Trouver une place

Devenir éducatrice s'impose. Sans être pour autant une vocation. Il s'agit plutôt d'une évidence. Je ne m'en fais aucune idée, je n'idéalise pas, je n'y pense même pas. Sans le savoir je sais que quelque chose est déterminé dans mon parcours.

Je découvre ce que l'on nomme travail social à l'âge de quatorze ans, lors d'un stage de découverte auprès d'enfants polyhandicapés dans un Institut Médico-Educatif. C'est confus, gênant, cette déformation des corps, l'altérité saisissante. Pourtant ce sera ça. Là. Dans cet univers connu mais si peu visible. Un monde fait de ceux qui en sont exclus. Un monde, singulier, différent, qui intrigue, inquiète, qui nourrit les fantasmes mais la reconnaissance aussi. Fierté. Ce monde qui nous donne accès à l'arrière-boutique. Ce monde sera le mien. Dans ce monde-là je ne serais pas exclue. Comment pourrait-on être exclue des exclus ?

J'entre à l'IRTS (Institut Régional du Travail Social) à dix-huit ans. C'est une révolution. Le fond, la forme, tout me va.

Dès mon premier stage, qui est un retour à l'IME, mon attention se porte sur les postures éducatives, la manière dont les professionnels se comportent, ce que je pourrais qualifier de « savoir-être ». Cet intérêt pour l'éthique et la réflexivité qui l'accompagne n'ont cessé d'être présents quelques soient mes engagements professionnels.

Mon mémoire de fin d'études porte sur la responsabilité des professionnels dans le contexte de l'aide sous contrainte en lien avec mon stage de dernière année dans un service d'investigation et d'orientation éducative intervenant sur mandat judiciaire. J'y découvre la toute-puissance du professionnel, celle des autres et surtout la mienne. Parallèlement, ces études me font découvrir ce que l'on appelle le « milieu ouvert », en opposition à l'internat. Une évidence pour moi. L'autonomie dans le travail, un rapport plus lointain à la hiérarchie et à son autorité.

Immanquablement, cette formation me fait porter un regard plus politique sur les choses. Mais sous une forme "pratique", quotidienne. Paradoxalement, je me sens très éloignée des mouvements de luttes. Je ne fréquente ni les manifs, ni les AG et encore moins les gens qui les peuplent. Je ne me reconnais pas dans ces formes d'engagements. Je ne saurais dire pourquoi. J'ai la sensation que mon arme à moi c'est mon travail. C'est faire avec.

Vie Quatre: Dedans jusqu'au cou(p)

A vingt et un ans, diplôme en poche je démarre ma "carrière d'éduc" en CDD, dans l'investigation et l'orientation éducative. J'investis ce métier et les personnes que j'y rencontre, sincèrement, pleinement, avec mes tripes. L'organisation du service prévoit des temps de travail pluridisciplinaire mais au quotidien je travaille seule, je gère mon temps, ma charge de travail, et mon investissement. Il est massif, durant huit mois je passe tous mes week-ends à rédiger des rapports en vue d'audiences, et l'intégralité de mes nuits à grincer des dents. Bilan social et sanitaire pas terrible ; bilan professionnel excellent. Fierté.

Je ferais ensuite un passage de deux ans dans un établissement accueillant des personnes présentant des troubles du spectre autistique. Ce sera l'aventure d'une équipe qui se construit et qui construit, sous le regard d'une direction attentive et confiante, avant de rejoindre en octobre 2010 le projet de création d'un Caarud (Centre d'Accueil et d'Accompagnement à la réduction des Risques pour Usagers de Drogues). Cette expérience est celle d'une construction identitaire forte professionnellement, et d'un socle existentiel. C'est aussi celle de la fracture.

Parce que ce terrain, comme quelques autres qui viendront ensuite, constitue un élément central dans ce travail recherche, je propose un détour, une contextualisation nécessaire pour mieux saisir mon cheminement, mes réflexions et de comprendre de quoi elles se sont nourries.

Les Caarud dans le détail

Les Caarud sont peu nombreux en France, 150 environ sur l'ensemble du territoire. Leur faible nombre s'explique selon moi par deux faits majeurs. Leur reconnaissance récente par

les pouvoirs publics (2004) et leur mission, qui en font de "nécessaires indésirables" pour la société.

Ces services consistent principalement à permettre, par leur action auprès des usagers drogues, de diminuer les risques de contamination et de propagation de maladies infectieuses (VIH, Hépatites) et de limiter au maximum les dommages liés à la consommation de psychotropes et aux rapports sexuels à risque (risques sociaux et sanitaires). Hors interventions en soirées (teuf/festival), les Caarud reçoivent majoritairement des hommes, ayant déjà un parcours avancé dans l'usage de drogues, couplé à de multiples précarités (financière, sociale, sanitaire).

Leur spécificité est de s'adresser aux personnes qui sont considérées comme étant en rupture avec les dispositifs de droit commun. Cela sous-entend que les Caarud ont eux aussi quelque chose d'éloigné des structures conventionnelles, qui les rapprochent du public accueilli.

L'accueil y est assez informel, les premiers contacts ayant couramment lieu dans la rue. Leur action se fonde sur l'anonymat, la libre adhésion et la gratuité, offrant un cadre suffisamment sûr pour que les consommateurs et les personnes pratiquant le travail du sexe acceptent de rencontrer les équipes. Par ailleurs, sans être des espaces de "non-droits", il est par exemple possible pour les usagers de venir avec des substances psycho-actives illicites dans les locaux afin de les faire tester.

Si ces services se démarquent des autres structures d'accueil et d'accompagnement (qu'elles soient spécialisées en addictologie ou non) par la flexibilité de leur mode d'intervention, ce qui les distingue profondément est la conscience politique qui y persiste.

Ce lien particulier au politique est en rapport direct avec l'histoire récente et socialement forte de ces services. Reconnus officiellement en 2004⁵, les Caarud sont nés de la bataille juridique, sanitaire, moral, éducatif, social que les consommateurs ont menée avec quelques intellectuels et associations militantes à leurs côtés. Plusieurs décennies d'un combat obstiné, face à l'ampleur de l'hécatombe qui touche les consommateurs par voie intra-veineuse dans les années 80. A cette époque la France instaure un cadre légal qui constitue de facto une condamnation à mort. D'une part à travers la répression sévère de l'usage de drogue et d'autre part, par l'interdiction de la vente de seringues aux consommateurs, les contraignant à la réutilisation et au partage massif de leur matériel. Ce n'est que lorsque la catastrophe sanitaire menace de s'étendre à d'autres sphères de la population que certains assouplissements sont consentis. Premiers pas vers une politique de réduction des risques : le décret autorisant la vente libre de seringues en 1987, puis l'accès à la substitution par traitement méthadone et subutex en 1995/1996. On notera que la légalisation de la vente de seringues a permis en quelques années une chute drastique de la prévalence des contaminations par VIH.

⁵ Loi n° 2004-806 du 9 août 2004 relative à la politique de santé publique, complétée par le décret n° 2005-1606 du 19 décembre 2005 (JO du 22 décembre 2005) qui détaille les missions des Caarud.

Si l'auto-organisation des consommateurs n'est pas récente, les Caarud sont reconnus en 2004 seulement. Cette lenteur des pouvoirs publics témoigne de la frilosité de l'état pour soutenir officiellement un dispositif qui n'est pas fondé sur le rejet ou la criminalisation des consommations mais sur leur prise en compte, ouvrant indéniablement vers une prise en compte des personnes elle-mêmes ; *« la construction de la réduction des risques s'est ainsi faite, militante, et se présente aujourd'hui comme un processus et une institution où s'inventent des réponses concrètes à des problèmes incontournables, tels qu'ils sont, et non tels qu'ils devraient être »* [F. Menneret, 2013]. En effet, contrairement à la très grande majorité des lieux ou dispositifs recevant des usagers de drogues, les Caarud ne placent pas l'abstinence comme objectif de la prise en charge et encore moins, cela va de soi, comme condition préalable. Cette particularité est majeure, parce qu'elle suppose un renversement de la représentation de l'usage des psychoactifs et des réponses à apporter. Elle induit un bouleversement dans la manière dont sont considérés les consommateurs, leur parcours, leurs savoirs, leur liberté et de fait, dans la relation qui se tisse avec les professionnels.

En cela, travailler en Caarud est inévitablement, et peut être avant toute chose, un geste politique. Une remise en cause quotidienne des normes qui régissent le traitement de l'addiction en France. Fondé sur la loi de 1970⁶ qui encadre l'usage des stupéfiants, celui-ci est caractérisé par une vision dualiste et ambiguë du toxicomane, malade et délinquant. Victime et coupable

Dans ce contexte, la RDR reste un ovni dans le travail social, parce qu'elle transgresse, la loi, la morale, les codes et parce qu'elle repose encore sur l'implication de consommateurs actifs et militants qui rendent plus difficile sa prise en main par les pouvoirs publics.

Pourtant, lentement mais sûrement, cet affranchissement, la liberté avec laquelle ce mouvement s'est construit, se réduit à peu à peu. Il se lisse, s'organise, se plie aux normes, aux procédures. Il s'institutionnalise. La prise en main d'un mouvement libre, auto-géré, et donc fondamentalement subversif, se fait silencieusement, sans heurts, et presque sans résistance, en grande partie par la professionnalisation de celui-ci.

La main de l'institution, c'est le professionnel. Qu'il soit de Caarud ou d'ailleurs.

Ainsi, ne pouvant résolument plus faire autrement que d'en admettre la légitimité, l'Etat œuvre par sa reconnaissance à en récupérer le contrôle. Les associations gestionnaires, financées par des subventions publiques, battent le rappel auprès de leur équipes, aucune prise de position publique ne peut être admise et défendue en leur nom. La RDR militante et activiste c'est fini. Place à la RDR professionnelle, place à la modération. En dehors de quelques associations résiduelles d'auto-support, perçues comme "radicales" et désormais condamnées pénalement pour « incitation à l'usage de stupéfiants », il n'y a plus guère de monde pour replacer le débat de la consommation de drogues et du travail du sexe sur le terrain politique. La part qui a su échapper au registre pénal et sécuritaire et aurait pu susciter

⁶ Loi n° 070-1320 du 31 décembre 1970 relative aux mesures sanitaires de lutte contre la toxicomanie et la répression du trafic et de l'usage illicite de substances vénéneuses (JO du 03 janvier 1971).

le débat, à été immédiatement récupérée par le domaine de la santé publique et du soin. Fin de la discussion.

A mon arrivée en octobre 2010 j'ignore tout de cela. Je ne connais rien à ces services mais le projet m'emballa. Nous sommes deux éducateurs, ensemble au quotidien sur le site. Une seconde antenne implantée à cinquante kilomètres de la nôtre est gérée par notre responsable et une autre collègue. Créée six mois avant notre arrivée cette équipe connaît des débuts difficiles, l'activité est au point mort. Les usagers ne viennent pas à l'accueil, même le travail de rue ne prend pas, c'est mal engagé.

Jeunes dans le métier, hyper enthousiastes, mon collègue et moi nous investissons pleinement. Le public toxicomane est prudent, fuyant, clandestin. Le travail de rue est indispensable et la confiance ne se crée que par présence constante et discrète. Nous sommes un binôme solide, autonome et énergique. Un an après, le pari est gagné. Le local est vivant, du monde y vient. Avec la reconnaissance des usagers vient également celle de certains membres de la direction. Le constat est d'autant plus significatif qu'il contraste avec celui de l'antenne gérée par la responsable, dont la situation ne s'est guère améliorée.

Ma première réserve vis-à-vis de cette responsable a surgi dès mon entretien d'embauche. Elle prend une posture d'autorité. Rédhibitoire pour moi. Le travail à ses côtés ne m'offre par ailleurs aucun espoir d'amélioration. Je la perçois comme opportuniste. Elle ne prend aucun risque, ne se mouille dans rien, ne nous apprend rien. Elle est là pour elle, et c'est insupportable.

Durant presque sept ans, les rapports de force seront incessants. Elle a la fonction pour elle, nous la reconnaissance du terrain et les résultats. Une impasse que notre direction, peu présente, ne saura ou ne voudra pas traiter. Nous alimentons alors, en parallèle d'un travail en binôme réjouissant, une lutte destructrice dans laquelle s'oppose une légitimité face à une autre. L'orgueil et la naïve conviction que nous finirons par l'emporter m'empêche de lâcher. Je n'en démords pas, les choses changeront, le travail social et ceux qui l'organisent ne peuvent à ce point être injustes. Sur le terrain l'écart se creuse. Tout nous oppose, plus son inconsistance nous scandalise, plus nous redoublons de détermination.

Trois ans passent ainsi. Las, mon collègue décide de quitter le service. Ce départ sera un cap infranchissable pour moi. Je me retrouve isolée, fragilisée.

Je mesure que l'impasse se profile. Je ne gagnerai pas. Ne pouvant plus maintenir le statu quo, la direction décide finalement de trancher en faveur du cadre. Rappel officiel des statuts respectifs des membres de l'équipe et donc de la hiérarchie, interdiction de la contourner pour quelconques demandes, refus de toutes discussions pouvant remettre en cause les décisions de notre responsable directe. Le système se verrouille. Toutefois je n' imagine pas quitter ce service, le contexte de travail des Caarud me semblent tout à fait uniques. Je ne me vois plus du tout reprendre un emploi dans une structure « conventionnelle ».

Vie Cinq : Chute

Novembre 2014. Il faut bien l'admettre. C'est un séisme.

Le choc proviendra d'un blâme que l'on m'adresse pour « comportement anarchique ». Cette sanction me fait l'effet d'une bombe. Inattendue, incompréhensible.

Les motifs me semblent irréels. Excès d'implication et d'exigence, rejet de l'autorité, sabotage,... les mots me percutent. J'apprendrais quelques jours plus tard que l'antenne sur laquelle était affectée ma responsable va être fermée faute d'activité et que cette dernière va rejoindre notre site. Cet événement réveille une colère profonde, insondable, dont je suis la première victime. Effondrement. Arrêt maladie de quatre mois.

A mon retour quelque chose d'irréversible s'est produit. Mon métier m'a échappé. Il m'a trahie. Le travail social m'apparaît détestable et malhonnête. Je me suis sentie utilisée, salie aussi. J'ai contribué à faire vivre un système qui soutient ceux qui lui font allégeance et non ceux qui défendent ses missions. J'ai cru en ce métier, cru que ce qui primait c'était l'engagement aux côtés de l'autre. A tout prix. Imposture.

Les deux dernières années dans ce service m'ont fait l'effet d'une guerre froide et ininterrompue, marquée par une très grande solitude, un sentiment d'injustice et d'impuissance indescriptibles. La déception est à la mesure de mon investissement et de mon exigence. Massive.

Les mois passent et j'éprouve de plus en plus cette chose nouvelle qui ne m'est encore jamais arrivée : la distance à l'égard du travail social. Lentement et discrètement je le quitte.

Dans le même temps je fais la connaissance d'un éco-lieu et de ses habitants. Une petite ferme vivrière en forêt. Cet espace est une découverte pour moi qui n'ai jamais porté d'intérêt à de tels projets. J'y passerai de plus en plus de temps, lorsque je ne suis pas au Caarud.

L'éco-lieu dans le détail

C'est une petite ferme vivrière qui s'étend sur 6 hectares et se décline en deux espaces distincts : les jardins destinés à la production légumière et le terrain d'habitation, constitué de maisons en terre paille et de caravanes, situé quelques centaines de mètres plus loin. L'intégralité des constructions y sont illégales. Le terrain est quant à lui la propriété d'un des membres.

Ce lieu abrite un collectif assez mouvant, constitué de deux à vingt personnes selon les allers et venues (wwoofing⁷, services civiques, stagiaires, copains). Un groupe plus stable de

⁷ Terme anglais qui désigne une organisation permettant à des bénévoles (les Woofeurs) de s'initier aux savoir-faire et aux modes de vie biologiques, en prêtant main-forte à des agriculteurs ou particuliers, qui leur offrent le gîte et le couvert.

permanents en assure la gestion quotidienne (une à huit personnes), autrement dit en ont la responsabilité. J'ai été tour à tour électron libre et permanente au sein de ce collectif. Le statut de permanent, comme un grand nombre de choses dans ce lieu, se décide implicitement et n'est pas clairement défini.

L'éco lieu existe depuis 2010, il a été fondé à l'initiative d'une personne, propriétaire des lieux et toujours impliquée dans ce projet. A l'origine envisagé comme un espace de maraîchage en permaculture, sont développées désormais des activités multiples et hétérogènes rendant parfois complexe son appréhension. Toutefois, en tant que ferme vivrière, la production de ressources alimentaires, est une activité centrale. L'entretien du lieu et l'éco construction constituent le second pilier.

Autour de cette base se déclinent toutes sortes d'activités: visites, formations, animation d'ateliers, accueil de classes, accompagnement à la création de jardins.

Plus récemment ont été initiés des projets liés à la gestion de biens communs : coopérative alimentaire autogérée, SCI visant le rachat de terres forestières.

A pleins d'égards ce lieu me fascine. J'y vis une forme de clandestinité, un retrait du monde. Un retrait qui fait du bien, qui repose, qui laisse de l'espace pour autre chose, pour imaginer. Créer un monde moins décevant. Je construis les prémices d'une nouvelle relation à la vie. Moins urgente peut être, plus complexe.

Vie Six : Tentatives

L'onde de choc a rayonné plus de deux ans avant de que je ne quitte enfin le Caarud. Si la maturation fût longue, le départ est brutal. J'obtiens de mon employeur la suppression de mon préavis et m'en vais du jour au lendemain. Je suis partie comme si ces sept années n'avaient pas existées. Je n'y suis jamais revenue. Je ne les ai jamais revus.

Après plusieurs mois sur les routes, à la recherche de « quoi faire de ma vie », je retrouve finalement l'éco-lieu au sein duquel mon implication s'intensifie.

Nous créons, avec un autre permanent, une petite association d'éducation populaire qui propose des ateliers et porte une épicerie associative autogérée, je m'implique particulièrement dans des projets d'accueil qu'on pourrait qualifier de "sociaux", bien que ce terme ne me convienne pas vraiment. Pourquoi en effet, accueillir un jeune de quartier serait plus social que d'accueillir ma voisine, ou un woofeur quelconque ?

Ainsi, de façon épisodique et pour de courts séjours sont accueillies des personnes plus ou moins précarisées ou manifestant le besoin d'une pause ou d'une transition. Viennent des adolescents de région parisienne, des jeunes à la rue, des personnes sortant de détention. L'objectif est pour nous et les personnes qui nous sollicitent, d'offrir un espace où vivre d'autres expériences. La proposition est simple: participer à la vie du lieu, y créer des liens, en faire partie, prendre part au quotidien. Nous n'avons rien d'autre à offrir que la vie qu'on mène, nous

la partageons comme on peut, avec ce qu'elle a de magique et ce qu'elle a de perfectible, le confort, la charge de travail et une organisation kafkaïenne.

En dehors de moi et du membre fondateur du lieu, qui durant dix ans a travaillé au sein de centres sociaux, aucune des personnes présentes sur le lieu n'a côtoyé de personnes en difficulté sociale. C'est donc en tant que collectif d'humains en pleine tentative autogestionnaire que l'on décide d'accueillir tout ce monde, et non en tant que professionnels du travail social. Il est évident que mon parcours auprès de personnes précaires est décisif dans le fait que ces projets existent et dans le rôle que l'on m'attribue dans leur gestion globale. Toutefois, je ne m'identifie plus du tout à une travailleuse sociale, ce n'est d'ailleurs pas ce que je suis à cet endroit. L'accueil est donc autre chose que du travail social, tout à fait autre chose, sans que je sache le nommer. C'est la vie, à plusieurs, dans un monde qui en laisse beaucoup sur le carreau. C'est simplement pouvoir se croiser, apprendre ensemble, se séparer, avancer, Vivre. Il y a dans cette démarche, la volonté intense de mettre à distance toute velléité éducative. La seule intention est de créer de l'espace, de la circulation. Ouvrir.

Je cultive dans ce projet collectif l'espoir d'un avenir. La possibilité de m'y fabriquer une place sur mesure. Ce lieu a néanmoins ses limites, le fait qu'il n'y en ait pas notamment. Quelque chose me retient, je conserve un rapport ambivalent à ce projet, gardant toujours un pied à l'extérieur bien que cette expérience soit incroyable sous tellement d'aspects. Elle est délirante. Littéralement. Je sens que je ne souhaite pas totalement y plonger. Je reste entre deux mondes. J'oscille entre cet espace hors du temps et d'autres engagements simultanés que je pressens nécessaires.

Surgit mon intérêt pour l'éducation populaire et des interrogations persistantes sur le fait que cette dimension soit totalement ignorée du travail social.

La découverte de la recherche-action concorde avec mon envie de trouver d'autres points de repères et le besoin de prendre du recul sur plusieurs années troubles et déstabilisantes. J'aspire à trouver une voie et une seule, cesser d'être ballottée par des courants contraires. Ma vie de trentenaire, plutôt privilégiée, trimballant tout mon souci de la norme et de la sécurité, et cet univers parallèle, bordélique, imprévisible, confidentiel et un peu fou, qui tente à travers l'expérience d'un éco-lieu la construction d'autres possibles

Dans tout cela, une chose m'apparaît évidente, de travail social pour moi, il n'en est plus question. Reste le besoin viscéral de savoir qui je suis, maintenant que je ne suis plus « éducatrice ».

Mon investissement dans ce projet prend fin en septembre 2019, avec mon installation en Bretagne où je réside actuellement.

Vie Sept : (Re)vie

Septième vie. La dernière paraît-il. Je n'y crois pas.

Je suis en Bretagne depuis deux ans. J'y suis arrivée avec mes compères de formation, en septembre 2019, sur l'île de Bréhat. Je n'en suis jamais repartie. Désormais j'y vis, j'y travaille, je m'y investis, je m'y projette. J'y suis chez moi, autant que je puisse l'être quelque part.

Après deux années de distance avec le travail salarié, je reprends au mois de janvier 2020 une activité professionnelle régulière. Je deviens chargée de mission pour une durée de trois ans dans une association que je nommerais "MF", œuvrant dans le domaine du handicap et dont je suis l'unique salariée. Ne souhaitant plus être travailleuse sociale, mais ne sachant pas quoi être d'autre, je trouve dans ce projet associatif un bon compromis entre mon intérêt persistant pour les questions sociales et politiques, et ma résistance au lien de subordination.

MF dans le détail

Le projet associatif est le suivant: soutenir l'intégration sociale de quatre personnes trentenaires en situation de handicap. Le levier majeur est l'accès à un logement individuel dans le cadre d'un habitat regroupé. A été financé pour trois ans un poste de chargé de mission que l'on m'a confié en vue de soutenir leur participation à la vie sociale sur leur territoire.

L'histoire de l'association et son identité s'inscrivent dans une dynamique militante. Créée en 2006, son président (père d'une des personnes en situation de handicap) porte le projet depuis ses débuts. Son ambition initiale est simple, permettre à un groupe de jeunes adultes handicapés d'envisager la vie chez eux. C'est-à-dire ni en établissements spécialisés, ni au domicile parental, deux non-choix qui aujourd'hui encore sont souvent les seuls qui leurs soient "offerts".

En opposition à ce qu'ils ont toujours connu, la volonté prioritaire de l'association et de ses membres est d'éviter au maximum toute forme d'institutionnalisation. Aussi, le fonctionnement associatif est réduit au strict nécessaire: pas de salarié pour la faire fonctionner, des Conseils d'Administration au besoin. Ce désir est d'autant plus vif que chacune des personnes et leur entourage ont pu mesurer à l'aune de leur expérience de quelle façon les institutions sont sources de prises de pouvoir et d'abus d'autorité, notamment dans le champ du handicap qui reste un milieu encore peu contestataire. Se préserver des logiques d'institutionnalisation est une façon de se prémunir autant que possible de ces dérives et ne pas reproduire ce que l'on dénonce.

Dans cette perspective, l'accompagnement des personnes dans leur quotidien est externalisée et se fait par le biais d'une autre association prestataire. De façon à minimiser également les écueils des associations de "parents", le Conseil d'Administration est composé des quatre personnes en situation de handicap, de leurs familles ainsi que de trois autres personnes amies des familles ou intéressées par le projet associatif.

L'association n'administre pas la vie des personnes. Elle intervient uniquement comme support et défense des droits et intérêts des personnes qui en sont membres et ne bénéficie pour son fonctionnement d'aucun financement public. Les subventions perçues, qu'elles soient privées ou publiques sont destinées à des projets particuliers. La mission pour laquelle je suis recrutée en fait partie.

Ma mission : « Favoriser la participation aux activités sociales et citoyennes » . Il pourrait s'agir de recenser les activités sociales et de loisirs proposées sur le territoire et de faire le lien avec les personnes de l'habitat regroupé afin qu'elles puissent y prendre part. Je m'aperçois que c'est autrement que je m'approprie cette mission. Il ne s'agit pas pour moi « d'injecter » des personnes handicapées dans un monde de valides, mais plutôt de penser ensemble, non valides et valides, un monde. C'est à dire qu'il ne s'agit pas d'activités sociales, mais bien de reconnaissance sociale et citoyenne des personnes en situation de handicap. Redéfinir les termes de ma mission n'est pas que du pinaillage sémantique. Il me semble que dans la formulation même, à savoir "participation aux activités sociales" il y a sous couvert d'un discours volontariste d'intégration des personnes handicapées, la perpétuation même de leur condition d'exclusion. La participation aux activités sociales induit une logique consumériste de loisirs, qui serait leur contribution au monde. Or se contenter de consommer le monde, ce n'est pas le faire, c'est peut-être même le défaire.

Par ailleurs, participer aux activités, c'est toujours prendre part à des propositions qui ont été façonnées par d'autres. C'est rester à sa place.

Je travaille à mi-temps. A mon arrivée, mon quotidien est consacré à l'accompagnement individuel (réalisation de projets personnels, autonomie quotidienne) et à la création de passerelles entre les personnes handicapées et d'autres, issues de domaines variés (paysan, moniteur d'équitation, graphiste, peintre, danseurs, collectif d'habitants, etc.). Spontanément, je me tourne vers ceux qui « ne travaillent pas dans le social », comme pour créer de nouvelles perspectives, ouvrir sur des mondes. Permettre que quelque chose d'autre se noue, Quelque chose d'autre que la relation éducative ou d'assistance. Quelque chose comme la relation humaine.

Plusieurs projets naissent de ces rencontres. Le dernier en date est le partage d'un local avec un collectif portant un projet d'épicerie associative autogérée. Si chacun dispose d'un espace distinct, les portes ne sont jamais fermées et les activités autant que les personnes circulent d'un espace à l'autre, favorisant les échanges entre adhérents de MF et adhérents de l'épicerie. Ce lieu travaille au quotidien à devenir un espace associatif mixte, où se côtoient⁸ valides et non valides, pour penser, essayer, organiser, jouer, rire, manger, vivre.

⁸ En référence au côtoisement tel qu'en parle Marielle Macé, à partir de la réflexion de Claude Lefort. « Or le côtoisement est justement la tâche politique ordinaire ; c'était pour Claude Lefort le mot de la démocratie : avant même la relation en effet, le côte à côte, le côtoisement - où il faut faire avec les autres, s'accorder à se désaccorder », *Sidérer, considérer, Migrants en France 2017*, Editions Verdier, 2017, p.20

Etant à l'origine du projet d'épicerie auto-gérée, et de la mutualisation de locaux, mon activité est aujourd'hui principalement consacrée à être l'huile dans les rouages de ces deux espaces et entre ces espaces, pour que peu à peu, les frontières s'estompent, qu'elles deviennent si poreuses qu'il ne reste que la rencontre.

C'est ainsi que depuis deux ans ma fonction, mon métier, se construisent au quotidien. En ce sens, l'intitulé "chargée de mission" offre cette imprécision qui rend "à peu près tout" possible, pourvu que ça œuvre à l'objectif. J'y trouve la place pour imaginer et expérimenter.

Au carrefour de l'animation, de l'accompagnement éducatif, du militantisme, de la coordination de projet. Mon identité professionnelle devient de plus en plus polymorphe et complexe à définir. La question de savoir quelle est aujourd'hui ma profession reste sans réponse.

Un des objectifs de cette recherche pourrait être de m'aider à en trouver une.

Si ce récit de vie devait se terminer par une question, elle serait la suivante : quel métier s'invente lorsqu'on en a plus ?

I.3 Aspérités

A distance du récit, je tente d'identifier ce qui s'en dégage. Ce qui me paraît significatif pour la suite de ce travail. Le rugueux. Là où ça raccroche. Cette mise en à distance s'est opérée en parallèle du chemin que j'effectue depuis mon le démarrage de cette recherche, pour en définir l'objet, le sujet et le terrain. Les deux se répondent, tel un écho, sans que je ne l'ai jamais remarqué jusqu'à cette dernière année.

C'est donc un commentaire en miroir que je propose, l'un sur ce que révèle le récit de mon parcours et l'autre sur la voie qui s'est frayée, non sans mal, pendant trois années, pour arriver évidemment au même endroit. Celui de ma recherche. A la lecture, les deux se confondent et on ne s'est plus réellement duquel il s'agit, qu'importe, ils sont le même Et tous deux racontent mon lien avec le travail social, comment il s'est rompu et comment il n'a cessé d'exister.

En colère

De ce parcours de vie, ressort en tout premier lieu et en toute chose, mon attachement à une haute idée des choses. Une quête d'absolu. La recherche d'un engagement, d'un élan, d'un acte sincère, authentique. Intégral. Qui serait ce qu'il doit être et rien que cela. Et son corollaire, l'éternel traque de la faille, la colère et la désillusion. Et leur conséquence, l'éternelle errance. Chercher ailleurs ce qui a failli à son devoir ici. Si cette quête et la colère qui la nourrit sont moins virulente aujourd'hui, j'ai encore souvent tendance à percevoir leur manifestation comme la marque d'un déficit : en souplesse, ouverture d'esprit, tolérance, capacité de compromis. Toute chose qui me permettrait assurément de supporter ce que chacun autour de moi semble capable de faire : "faire avec", sans que cela ne l'entaille.

C'est donc avec cette intention et cette rage là que j'ai embarqué pour ces trois années d'intenses recherches. Trouver un lieu de vérité. Au premier plan il y a donc cet engagement fondateur dans un métier, la puissance de convictions intraitables, qui guident et orientent mon rapport aux autres et à mon travail. Mais il y a surtout une déflagration. La perte de sens, la rupture avec ce en quoi je croyais. L'effondrement. Un monde s'écroule, le mien.

Il y a mon lien tourmenté avec les institutions et leur autorité, leur contrôle, leur faux semblants. Et la remise en cause de la professionnalisation comme instrument de soumission et de reproduction d'un système mensonger. Il y a l'incompréhension et le retrait face à un milieu professionnel devenu "infréquentable".

En arrivant, j'ai passé la première année à répéter que mon objet de recherche n'était pas le travail social tout en ne parlant que de lui.

D'abord dans un besoin de compréhension de mon histoire indigeste avec lui. Il est donc, pendant un an, principalement question de ses torts. Les sujets ne manquent pas, le travail social a en beaucoup. Il en a d'ailleurs tellement que mes questions touchent à sa raison d'être. Sa légitimité. Pour le dire vite, à quoi sert réellement le travail social, et surtout à qui ?

Je lis Tolstoï. « *Et les hommes continuent avec sérénité d'âme à provoquer et à multiplier le mal en faisant semblant de l'anéantir* »⁹ [L.Tolstoï, 1895].

Quelque chose dans ce constat résonne fort avec ce que je ressens à l'égard du travail social. Soudain, Tolstoï ne me paraît plus si lointain. Le travail social par contre...

Il est principalement question de l'imposture et les mises en scènes que je perçois dans le travail social, mais pas seulement. Ces réflexions s'appliquent aussi aux « postures » militantes que j'observe sur l'éco-lieu. Comme un costume que l'on enfle, dont on se convainc qu'il n'en est pas un. On « prend des airs » qui planquent nos véritables intentions et motivations. Je traque les manques d'authenticité dans l'engagement et sa non-légitimité.

Je commence à voir un mépris, mépris de classe peut-être, dans un enrobage de sollicitude. Apparaît une fracture entre ceux qui font le travail social et ceux à qui il est destiné. Une fracture indépassable. Nous ne sommes pas du même monde, et œuvrons auprès des personnes en difficultés avec quelque part l'idée que le nôtre est le bon.

J'y vois la trace de rapports de classe, ethos¹⁰ de travailleurs sociaux qui sont, en dépit des apparences, au service de l'ordre dominant. On veut bien changer les choses, mais pas fondamentalement, et avec civisme. En conservant nos bonnes manières. Je fais partie des gens disciplinés.

En toile de fond, c'est la question des rapports de force entre professionnels et usagers du travail social qui m'anime. Le contrôle d'autrui dans une relation qui se présente comme généreuse, désintéressée et au bénéfice de l'autre. Fruit ou non de rapports de classe, l'existence d'une asymétrie structurellement à notre avantage dans la relation, reste quoi qu'il en soit le plus

⁹ TOLSTOI, Léon, Trois paraboles (1895), in *Ce qu'il faut de terre à l'homme*, Librairie Gedalge, 1927, p184-185

¹⁰ « *Le système de valeurs implicites que les gens ont intériorisées depuis l'enfance et à partir duquel ils engendrent des réponses à des problèmes extrêmement différents* » Bourdieu, *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1984, p.228, cité par Bernard Fusulier, dans « Le concept d'ethos », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 42-1 | 2011, 97-109

souvent indicible dans ces milieux « progressistes ». Pourtant l'inégalité transpire. Inexorablement là, comme le persistant stigmatisme d'une organisation sociale différenciée. En découle une des questions qu'essaie de poser et de penser cette recherche, à savoir, qu'est-ce qu'on fait de ça pour que ce soit autre chose qu'un angle mort de nos pratiques ?

Dans la continuité de ces réflexions émerge un intérêt particulier pour la place du discours dans ces mises en scène de l'engagement. Puissant levier de domination, la maîtrise du langage constitue un indéniable élément de distinction sociale et de pouvoir, quand bien même notre parole s'évertue à prôner autre chose. Quoi qu'on en dise, si l'on y prend pas garde c'est souvent celui qui s'exprime le mieux qui a le dernier mot, et c'est rarement celui que l'on accompagne. Les espaces où le discours prédominent me paraissent « creux », artificiels. Or le travail social c'est du discours. Partout, tout le temps. Le travailleur social parle et remplit des papiers. Les deux étant souvent liés. L'un servant à alimenter l'autre et réciproquement. C'est pratique. Ça donne un peu de consistance à la « relation ». Les espaces du travail social ne m'apparaissent plus que comme un simulacre d'engagement. Une duperie à laquelle chacun veut croire. Les valeurs et les chartes éthiques s'affichent comme autant de gages d'une pratique éclairée. Elles restent à mon sens bien souvent un vœux pieux face au manque d'engagement en actes. On voudrait bien mais on ne peut pas, ce n'est pas de notre ressort, ça ne dépend pas de nous, ... Tant de mots qui viennent camoufler ce que je perçois comme de l'impuissance et de la lâcheté. Tant de mots qui ont égrenés les discours de mon équipe au Caarud, ceux de ma responsable d'abord, ceux de certains collègues ensuite. Des mots qui viennent justifier l'inaction. Si c'est pour ne rien risquer, mieux vaut se taire. On reste prudemment en surface tout en demandant à l'autre de plonger. On s'indigne, mais même nos indignations sont timides, polies, inoffensives. Tellement éloignées de la violente réalité d'autrui. Ridicules.

En corps

Il y a dans un second temps la remise en cause d'un modèle, du travail social en lui-même et de sa raison d'être, qui me pousse à découvrir des espaces et des pratiques qui offrent autre chose. Les tentatives de quitter la relation éducative pour construire des relations « humaines ». Sincères, réelles, témoignages d'une transformation en acte et quitter les confortables incantations d'un 'vivre ensemble'. « *Il n'y a de politique qu'en situation* », en actes – le reste n'est que gestion, administration » dit Miguel Benasayag [2016, p.36].

Je développe un attrait pour les lieux où l'on arrête de prêcher, de prétendre. Où l'on fait. Logiquement mon attention se tourne vers les endroits où le corps est mobilisé. Des lieux et des pratiques qui me paraissent habités. A l'image de l'éco lieu. Il y a une vie à part entière sur ce lieu. Et elle passe par la concrétude d'un quotidien en actes. Allumer un poêle parce que sans cela on a froid, fendre du bois pour le lendemain et le rentrer parce que sans cela il ne brûlera pas. Nettoyer un poulailler, récolter des œufs, réparer une débroussailleuse, faire chauffer de l'eau pour se laver.

Des gestes anodins, mais qui sont en réalités très puissants, car sans eux les besoins de notre survie même ne sont plus assurés. Et il en est de la responsabilité de tous. Car tous sommes égaux devant nos besoins primordiaux. Il y a un sens dans le geste, il est manifeste, et il est partagé. Le discours est ici peu opérant. Expliquer combien faire son bois soi-même est capital ne réchauffe personne. Le faire réchauffe, incontestablement.

Accueillir dans ce contexte, c'est partager l'essentiel. Ce qui nous est commun, une humanité qui repose sur des nécessités et des contentements mutuels.

A chaque instant c'est le corps qui est en jeu. Celui qui perçoit ce qu'il y a à faire, parce qu'il a froid, chaud, faim, sommeil... et celui qui le réalise. C'est ce même corps qui est proche de l'autre, qui l'accueille, l'oriente, l'accompagne dans ces gestes. Qui éprouve un quotidien, au même titre que les autres. Qui ne peut pas tricher, ou en tout cas pas longtemps, sur ce qui le traverse et la façon dont il s'engage concrètement dans la vie, aux côtés d'autres.

J'observe qu'il y a toujours derrière ces réflexions un fantasme de pureté qui plane.

Ainsi, dans une perception quelque peu dichotomique et caricaturale, ma pensée a cheminé en mettant en vis-à-vis la roublardise des mots et l'honnêteté du corps, dont l'expression serait forcément vraie, sincère. Les émotions ne mentent pas, ne peuvent être travesties. Elles disent ce qui se vit même lorsque les mots se refusent à le nommer. Le corps, dans sa dimension sensible, devient alors un point d'amarrage de cette recherche pour penser d'autres pratiques, d'autres postures.

Je m'arrête sur les mots de Frédéric Lordon dans un récent article du monde diplomatique « *Et la ZAD sauvera le monde...*¹¹ ». Extrait d'un ouvrage à paraître¹², il développe une idée qui résonne amplement avec mes diverses expériences et notamment celle de l'éco-lieu. Sa transposition avec ce que je vis dans le travail social me paraît assez intéressante.

Frédéric Lordon évoque l'emprise des normes matérielles du capitalisme et tente d'expliquer en substance de quelle manière le capitalisme nous tient par le corps, « *par ses normes matérielles, qui sont des normes de corps, des normes pour le corps et mises dans le corps. Le capitalisme nous a attrapé en nous dorlotant, il nous a eu de la plus puissante des manières : il a capturé nos corps* ». Si je suis sa pensée, j'en comprends que ce que produit le capitalisme est un mouvement assez complexe. La confiscation de nos corps par effet de sédation. Les corps existent toujours, bien sûr, mais ils sont désensibilisés, devenus à la fois impassibles et intolérants aux tumultes, à l'intensité, que produit une vie moins façonnée par le capitalisme. Le capitalisme est confortable, corporellement confortable. Diminuant ainsi très sournoisement notre capacité à supporter une vie sans superflu. Or manquer du superflu est la base du capitalisme. Il nous rend ainsi intolérants à nous-mêmes, c'est-à-dire à la vie en nous, celle qui nous traverse, bouge, chamboule, affecte. Mais aussi à la vie autour de nous, celle que nous aurions à vivre sans lui.

Si les ZAD sont aujourd'hui une des expériences les plus abouties de vie aux marges du modèle capitaliste, la question est en effet la suivante : qui a envie désormais de vivre les contraintes

¹¹Frédéric Lordon, « *Et la ZAD sauvera le monde...* », Le Monde diplomatique, octobre 2019

¹²Frédéric Lordon, « *Vivre sans ? Institutions, police, travail, argent...Conversation avec Felix Boggio Ewanjé-Epée* », La fabrique, Paris.

que suppose une vie en ZAD « *une vie plus simple, plus dure, plus frustrée* ¹³ » ? Qui est prêt à consentir la perte de confort (notamment matériel et corporel) que cela implique nécessairement ?

Ces réflexions résonnent nécessairement avec le quotidien décrit précédemment et l'expérience corporelle à laquelle je me suis attachée comme une conquête. Sans l'avoir du tout théorisé, je reconnais dans les mots de Frédéric Lordon la nécessité, l'urgence que je ressens à reprendre possession de mon corps et à accepter l'inconfort de vivre avec.

En ces mois de formation, le corps est déjà on ne peut plus présent, sans que je puisse le voir, tout comme mon sujet de recherche, sans que je puisse le dire.

Au fil des mois, la dimension sensible de la pratique sociale ou éducative devient ainsi une des balises importantes de ma réflexion. Une des bornes de mon espace de recherche. Sans bien savoir s'il s'agit du sujet, de l'objet ou du terrain.

En marge

Apparaît en filigrane « l'à-côté, le dehors » comme élément récurrent de ses trente et quelques années. Pas très loin du monde, des autres, du centre, mais toujours un peu à l'écart. A la marge. Grandir à la frontière, pour ne pas dire sur une frontière, m'y prédestinait peut-être. Les bords m'attirent, il y a en eux une promesse. J'ai développé plus qu'un goût, une confiance, une évidence à chercher et explorer les bordures. Ce qui est à la limite. Les prémices de ce pas de côté à l'adolescence, son affirmation dans le choix d'un métier. Xavier Bouchereau, éducateur spécialisé aujourd'hui chef de service et formateur, parle des professionnels du travail social comme « *ceux qui ont fait de la marge leur spécialité* » [2016, p.37].

L'espace du travail social étant par définition le lieu de la marge.¹⁴ Cette marge est le fil, le lieu commun à tout mon parcours, celui que j'ai choisi de raconter en tout cas. C'est le lieu de la liberté et du repos. C'est aussi paradoxalement le lieu d'une lutte sempiternelle.

Ma relation au Caarud et la difficulté pour moi d'envisager de le quitter est assez révélatrice. Il représente à cet instant de ma vie professionnelle ce qu'il y a de plus extérieur aux institutions du travail social, tout en restant dans le travail social. Il me semble alors que chercher plus à la marge c'est le quitter. Et pourtant, ce qui en fait une institution du médico-social avec ses règles, ses lois et ses contraintes, est de trop. Il y a, à ce moment de mon histoire déjà, la recherche d'une forme de travail social qui serait autre chose, tout en en étant.

Plus j'avance et plus j'observe ma tendance à la construction d'espaces qui se déploient sur les limites. Des espaces autres, nouveaux. Entre. Des espaces non délimités. Pluriels. Poreux. Inclassables. Chercher à décroquer. Permettre la circulation, investir son rôle comme un carrefour, un lieu de croisement et non plus comme un panneau directionnel. M'éloigner des

¹³Propos de Frédéric Lordon, empruntés à George Orwell dans « *Le Quai de Wigan* » (1937), Ivrea, Paris, 2010

¹⁴ Xavier Bouchereau, parle des professionnels du travail social comme ceux « qui ont choisi d'accompagner ceux que le système n'intègre plus parce qu'ils ne collent pas à ses exigences de normalité, des professionnels qui ont fait de la marge leur spécialité », *Les non-dits du travail social. Pratiques polémiques, éthique*, Trames, 2016.

logiques professionnelles et de leurs mécanismes redoutables. Renouer avec le politique. Inventer, tenter, s'autonomiser.

Mes premières tentatives sur l'éco-lieu à travers des projets d'accueil "sociaux" et ma récidive à MF à travers un projet de mutualisation des espaces et de mixité valides / non-valides en sont des émanations. S'y mélangent l'éducation populaire et l'éducation spécialisée, le légal et l'illégal, le connu et le clandestin, l'expert et le profane. La vie professionnelle et la vie tout court.

En recherche

Je mesure que cette recherche émerge de mon besoin de faire rempart à l'autorité et aux logiques qui émanent des modèles dominants. Il y a mes propres luttes et résistances là-dedans, mon propre désir d'insubordination. C'est aussi et peut être surtout cela que j'ai envie de questionner chez l'autre, comment il s'en débrouille, lui, comment il reste entier, comment il y est jusqu'au cou, dans son métier et ses paradoxes. Je mesure l'intimité, le lien fusionnel avec le métier dont il est question pour moi. Quelque chose se confond. La question de la fidélité à soi-même, entendu au sens de probité, prise dans l'exercice d'un métier, irrigue l'ensemble des questionnements qui traversent cette recherche-action. Comment nous, ce que nous sommes, ce qui nous constitue, peut trouver la place, l'espace, l'autorisation d'être, de vivre, dans l'exercice de nos métiers du social ou de l'éducation. Comment est-il possible de ne pas s'abandonner, abandonnant aussi, l'autre que l'on accompagne.

II. Devenir chercheur

Progresser vers la formulation d'une problématique, une parmi des centaines d'autres possibles n'est pas une mince affaire. Le sujet de cette recherche a migré, en même temps que s'est déplacé mon regard sur lui. Réussir à appréhender clairement de quoi il s'agit dans cette recherche fût semblable à la difficulté d'attraper une savonnette dans une baignoire. On y est toujours presque.

La complexité me semble-t-il, réside dans le fait qu'établir un sujet de recherche c'est en même temps définir un objet et choisir un terrain. C'est un travail de géomètre. Déterminer ce sur quoi va se concentrer une recherche c'est délimiter un espace. Et pour délimiter un espace il faut au minimum trois bornes, disons une pour l'objet, une pour le sujet, une pour le terrain. Et le moindre déplacement de l'une modifie nécessairement cet espace. De pas grand-chose parfois, mais quand même. Il englobe ou exclue davantage, autre chose. Ce changement est toujours synonyme de possibilités en plus, et en moins. Il impose de requestionner. Ainsi derrière la difficulté de trouver mon espace de recherche, s'en cache une plus grande, n'en plus bouger.

Une des façons de trouver un ancrage dans cette recherche, d'y poser des balises et des repères est de la concevoir dans un contexte plus général. Percevoir ce qui fait aussi son histoire, en dehors de la mienne.

II.1 Retracer les évolutions : contextes et rétrospectives

Si mes réflexions quant au travail social se sont longuement élaborées à partir de mon histoire personnelle avec lui, mettre en perspective ces questionnements au regard de l'histoire dans laquelle le travail social s'inscrit et qui la façonné est nécessaire. Par ailleurs, cette contextualisation permet également de mesurer combien les pratiques professionnelles dont il est question ne sont pas seulement de l'ordre de l'anecdote mais qu'elles constituent le marqueur, parfois le symptôme d'un ordre qui les dépasse. Il est dès lors indispensable de poser les bases de ma problématique de recherche en tenant compte du fait que ce que je questionne dans le travail social est le résultat d'une histoire sociale, économique et politique.

Ce court chapitre n'a évidemment pas pour ambition de présenter en détail la situation contemporaine du travail social et son historicité. Il s'agit de nommer de façon succincte, les éléments de contexte qui entrent directement en résonance avec mon travail de recherche, l'expliquent, le situent et l'éclairent, constituent à la fois des éléments de compréhension et des jalons.

Depuis cinquante ans les réformes de la formation des métiers du social se succèdent, transformant en profondeur le rapport que les intervenants construisent et entretiennent avec leur métier, tout comme le contexte dans lequel ils l'exercent.

Dans son ouvrage « Les paradoxes du travail social », Michel Autès¹⁵ explique que « *la critique de l'action sociale traditionnelle et de son outil principal, le travail social, remonte à la fin des*

¹⁵ Michel Autès est sociologue, chercheur au CNRS-CLERSE et à la maison européenne des sciences de

années 1970 » [2001, p. 201]. Selon lui la disqualification du travail social est consécutive à l'augmentation du chômage. Apparaissant inefficace face à l'essor de certaines catégories de pauvreté, le travail social est virulemment remis en cause et il finit par s'insérer dans les politiques d'insertion et les politiques la ville. Cette logique fera rupture avec les traditions des métiers de social, *« l'action territoriale d'insertion est plus proche du politique, plus partenariale, prenant pour objet le territoire, inscrite dans une logique de projet, là où le travail social traditionnel agissait de manière autonome dans une logique d'intervention spécialisée parcellaire et individualisée »*. [M. Autès, 2001, p.203]

D'après l'auteur cette vision du travail social est tronquée, reposant uniquement sur *« la valorisation des aspects pragmatiques, institutionnalisés et gestionnaires »*. Ces nouvelles réflexions sur le travail social s'énoncent en termes techniques et organisationnels, dans la perspective de sa nécessaire « modernisation ». Euphémisme bien connu pour évoquer l'adaptation des services publics aux logiques de marché.

C'est ainsi que les travailleurs sociaux des années 1990 voit s'imposer le terme « d'insertion » au travers notamment de « l'insertion par l'activité économique » qui tient toujours le haut du pavé. L'objectif de l'action sociale devient l'insertion des individus qui en sont les « usagers » sur le marché de l'emploi, ou à défaut, leur maintien en périphérie.

Paradoxalement, les mêmes qui soutiennent cette modernisation en marche depuis la décentralisation, font dans leur rapport le constat des répercussions de ces nouvelles politiques sociales sur les travailleurs sociaux : *« Cette modernisation est pourtant inégale et, processus tâtonnant, elle porte davantage sur le cadre et l'organisation du travail social que sur ces contenus et son identité. Les travailleurs sociaux dont les statuts sont rénovés depuis peu, manquent de repères techniques et éthiques face à des enjeux auxquels ils ne sont pas toujours préparés. Ils se plaignent de devenir les instruments de dispositifs changeants plus que des acteurs de prévention. La logique gestionnaire qui investit depuis peu le champs du social, les déroute parfois. Enfin, la crise de recrutement, le désenchantement de la polyvalence de secteur, un sentiment de n'être pas reconnus dans leur spécificités et leur capacité d'expertise sont les indices du malaise des travailleurs sociaux »*¹⁶.

La déshérence du social apparaît liée à la crise de son pilotage politique. Ce rapport date de 1993. Pour Michel Autès le diagnostic est juste, mais aurait pu être fait déjà vingt ans plus tôt. Tout comme il pourrait encore l'être trente ans plus tard d'ailleurs. L'acclimatation des travailleurs sociaux à ces nouvelles politiques d'action sociale se poursuit et le travail social a fini de se dissoudre dans le modèle des rapports marchands. Réformes successives de la formation, démarche qualité, évaluation quantitative, financement par appel à projet, etc.. L'essor de la dimension techniciste et comptable semble avoir infiltré les moindres recoins du social, et ce qu'il reste de lui s'apparente aujourd'hui davantage à de l'humanitaire.

l'homme et de la société à l'Université Lille I. Il travaille sur l'analyse des politiques publiques.

¹⁶ Commissariat général du Plan – Rapports préparatoires au XIe plan, Commission cohésion sociale et prévention de l'exclusion, Bertrand Fragonard, Antoine Durrelman, (1993)

En 1993, Jean Brichaux¹⁷ parle lui aussi « *d'une crise de sens en rapport au modèle de rationalité technique* » [1993], qui tend à s'imposer de le champs des activités socio-éducatives.

Francis Loser [2011], enseignant-chercheur à la Haute École en Travail Social à Genève, recense plusieurs conséquences de ce nouveau modèle. En premier lieu, un accroissement de la sémantique des compétences, avec omniprésence de la quête de performance objectivée et standardisée, produisant une hiérarchisation des individus (professionnels et usagers). Francis Loser note : « *l'outillage des nouvelles politiques sociales prend donc appui sur ce processus d'individualisation des prestations qui, s'il semble porter une attention à la subjectivité, renvoie de fait à un mode de gouverner par objectivation qui ne prend en considération que les gestes objectivables et mesurables* ». Il observe la diminution de « *l'engagement dans la part relationnelle du métier [qui] reste indispensable à la réflexion sur la mise en œuvre des réponses sociales adaptées* » [2011] et souligne la diffusion d'un modèle managérial appliqué au champ du social qui entraîne la réduction de la part de subjectivité, pourtant pierre angulaire de ces métiers.

Apparaît ici la distance que les éducateurs spécialisés, désormais chargés de la conception des projets pédagogiques, prennent avec le travail d'accompagnement et les personnes qui en font l'objet.

Si je reprends la réflexion initiée à partir des propos de Frédéric Lordon, il semble que les effets du modèle capitaliste sur le corps sont également visibles dans le travail d'accompagnement social. Ainsi, en réorganisant la formation, en conférant une reconnaissance, un salaire, un statut, en éloignant les travailleurs sociaux de la relation souvent déstabilisante à l'autre, en les « dorlotant », en balisant leurs actions, en capturant les corps du travail social, le modèle capitaliste a sans doute consolidé son emprise sur lui et l'engagement de ses agents. Ainsi, en ce modernisant, le secteur social est devenu à bien des égards plus « confortable », plus prévisible, moins exposant, moins engageant et, le crois-t-on, plus avantageux.

Il est parallèlement devenu plus « absent », bien que plus intrusif et omnipotent.

Cette partie déploie succinctement et d'un certain point de vue, l'évolution et la situation dans laquelle se trouve le travail social actuellement. Il y aurait évidemment encore beaucoup à dire et pour donner un aperçu exhaustif de l'histoire récente de l'action sociale, toutefois, ces quelques éléments permettent d'appréhender les problèmes et contradictions que posent le travail social contemporain.

De contradictions, il semble n'y avoir que cela en définitif. Ce champ qui s'origine dans la charité et l'assistance aux plus vulnérables, se trouve plongé en quelques décennies dans une logique totalement inverse, soumis aux lois du marché économique. Les transformations sont multiples mais touchent autant aux finalités (le primat de l'insertion économique), qu'aux moyens (le travail social et ses ressources humaines).

¹⁷ Jean Brichaux est psychologue clinicien et psychopédagogue. Il a exercé en milieu psychiatrique et en institut médico-pédagogique avant de se tourner vers les métiers de la formation.

II. 2 Construire une problématique

Ces constats et analyse sur l'évolution des politiques de l'action sociale, révèlent quelques points particulièrement saillants qui ont évidemment des répercussions importantes dans sa mise en œuvre sur le terrain. Autrement dit dans le « travail social ». Il s'agit à présent à la fois de déployer les effets concrets et les questions qu'il soulèvent en écho à mes propres sensibilités, de façon à cheminer vers la construction d'une problématique plus spécifique.

Moyens et résultats du travail social

S'il a longtemps été arrimé à une philosophie prise dans un projet de société, le travail social est aujourd'hui pensé et parlé à travers ses moyens et surtout ses résultats. Il n'est plus d'idéal, il est pragmatique. A l'image des autres dépenses publiques, le travail social se doit donc de faire la démonstration de son efficacité et de sa performance. L'insertion dans l'emploi ou dans des parcours qui en rapproche (rescolarisation, accès à la formation, contrats aidés, chantiers d'insertion...) devient l'indicateur de son utilité et de sa réussite. Or son orientation nouvelle n'est pas sans paradoxe puisqu'elle fait suite à l'augmentation massive du chômage et de l'exclusion qu'il crée pour une partie de la population. Le travail social devient donc l'instrument de politiques qui font du problème la solution : insérer des individus sur un marché de l'emploi dont ils sont en marge parce que ce marché se réduit. Autrement dit permettre l'insertion de personnes dans un système dont les conditions mêmes de son existence ne sont plus assurées.

Ainsi, sans parler de l'économie réalisée sur la réflexion politique qui aurait pu s'engager quant à ce projet de société, la redéfinition des politiques sociales en faveur des logiques de marché interroge à minima sur leur « optimisme ».

Mais le fait est que le réel gagne toujours. Et le travail social échoue. Il échoue à « insérer ». Sur le marché de l'emploi, mais aussi plus globalement. Car comme le souligne Michel Autès, l'insertion touche au parcours de vie de l'individu et pas uniquement à son statut professionnel, comme on se plairait à le croire.

En définitif et sans cynisme, il semble que le seul endroit où le travail social parvienne à insérer ceux qu'il accompagne, sont dans ses files d'attentes. Peut-on envisager cette « insertion » comme la manifestation d'une participation à la vie sociale de ceux qui en sont habituellement exclus ? On peut en douter.

Ethique et identité

Parallèlement, ce changement de paradigme comme il est d'usage de dire, induit évidemment un bouleversement massif des pratiques et identités professionnelles. Le rapport ministériel le dit très bien, ces changements bousculent les travailleurs sociaux qui se trouvent face à une mutation de leur métier. Depuis le tournant initial des années 1990, le secteur a évidemment eu

le temps de se restructurer, et notamment à travers la réorganisation des cursus de formation des professionnels du secteur. Une « harmonisation » des pratiques et des référentiels, visant à les rendre mieux adaptés aux nouveaux enjeux.

Ce sont donc aujourd'hui d'autres professionnels, mieux « préparés », qui entrent sur le marché du travail social. Toutefois, si la variable économique est devenue prépondérante et acceptée tant bien que mal, il n'en reste pas moins que le travail social est marqué par un récit, une inscription dans des mythes, des valeurs fondatrices qui gardent la peau dure, bien qu'elle s'assouplisse. Cet amarrage idéologique est évidemment une caution morale, mais elle reste aussi un guide pour l'action et entraîne à bien des égards des tensions et des contradictions notamment en ce qui concerne l'accompagnement des personnes.

La philosophie humaniste qui déclenche et porte l'engagement dans le métier est rapidement malmenée par les impératifs de rationalisation qu'implique l'obsession gestionnaire, créant un contexte de travail en proie à de nombreux tiraillements.

Laurent Sochard¹⁸ évoque ces paradoxes en terme de défis que pose l'intervention éducative. Il en dénombre trois.

Un défi clinique tout d'abord : « Comment prétendre favoriser l'autonomie des populations en commençant par la restreindre ? ». En effet l'action sociale subie actuellement une forte pression liée à ses modalités de gestion et d'évaluation, qu'elle fait inévitablement porter à toutes celles et ceux qui sont concernés par elle. Cela induit de fait un contrôle plus strict des personnes et donc une réduction de leur liberté, alors même qu'elle œuvre à priori à soutenir leur autonomie.

Le second défi est éthique. Selon la formule d'Emmanuel Levinas : « *L'humain ne s'offre que dans une relation qui n'est pas un pouvoir* ». Or le travail social, qui plus est dans un contexte accru d'évaluation de ses bons ou mauvais usagers, renforce un rapport de pouvoir inhérent à la relation d'accompagnement, du fait de la précarité qu'il augmente pour la combattre. L'action sociale fait ainsi constamment planer la menace d'exclusion des exclus s'ils se refusent à se plier aux exigences de l'accompagnement. Reprenant les propos d'un usager, Laurent Sochard déclare : "Être pauvre, c'est dire oui, quand on pense non".

Enfin, il nomme le défi épistémologique de ces métiers, en référence à Bourdieu notamment, « *les classes dominées ne parlent pas, elles sont parlées* ». La question est donc comment prendre en compte les savoirs disqualifiés, qui donnent pourtant la possibilité de soutenir une critique sociale. De ce point de vue l'histoire du travail social mais pas que, est toujours racontée par ceux qui ont la parole. Ça tombe sous le sens. Mais cela pose là encore la question des rapports de domination et de leur mise au travail dans un contexte qui ne facilite pas leur prise en compte. Et ceci d'autant plus que les espaces de parole et d'élaboration se réduisent notamment en raison de contraintes budgétaires (qui sont en réalité des choix politiques, donc des désirs de non-savoir).

¹⁸ Conférence de Laurent Sochard, Assise du Conseil National de l'AEMO, 18 mars 2015.

Au cœur du travail de terrain, ces trois défis se posent en réalité en terme éthique. Or on voit de quelle façon ce socle éthique est déstabilisé par ces évolutions. Quand bien même les principes fondateurs restent inchangés sur le papier, trouver la façon de faire tenir ensemble la philosophie du métier et l'action effective relève dorénavant du tour de force.

Métier et finalité

Les logiques qui sous-tendent la restructuration du travail social conduisent, voir reposent, sur l'objectivation de ce dernier, produisant une forme de désubjectivation de ses acteurs et institutions. En effet, pouvoir évaluer, quantifier, interchanger, déplacer, autrement dit « gérer » des humains et leurs actions implique forcément de les réifier. La « gestion du social » requiert de l'envisager comme une manipulation des données.

Pour poursuivre sur ce point, j'ai trouvé en explorant les travaux de Michel Wieviorka¹⁹ [Abdellatif Chaouite, 2017] des réflexions qui s'inscrivent de mon point de vue dans la continuité des questions posées par Frédéric Lordon et le lien entre corps et capitalisme. Tous deux disent, à leur manière je crois, comment on ne s'habite plus.

Particulièrement attentif aux processus de subjectivation et de désubjectivation²⁰, Michel Wieviorka propose de les étudier à partir des phénomènes de globalisation et de mondialisation. Il fait ainsi le lien entre différentes formes de violence dans les rapports sociaux contemporains et les processus de désubjectivation.

Rappelant le rôle de « support » des institutions sociales dans les processus de subjectivation, Michel Wieviorka explique que ces dernières « *permettent de circuler dans un espace balisé par trois pôles : une identité culturelle, une participation individuelle à la vie économique et politique et une capacité à être sujet de son expérience personnelle, à créer sa propre existence, à exercer sa capacité créatrice, à mettre en correspondance sa conscience et son action.* » Or, ce rôle se trouve profondément remis en cause par le projet néo-libéral qui « *limite l'État social, exacerbe les inégalités, étend les précarités et désubjectivise les acteurs institutionnels eux-mêmes. Autrement dit, il détruit les ressources et favorise les conditions des processus de désubjectivation et de désintégration des acteurs les plus fragiles de la société* ».[2017, p.3-4]

Il interroge ainsi « *la capacité ou la difficulté à garder un rapport à soi au moment où le sujet est le plus menacé, physiquement et psychologiquement* », or ces situations de violence comprennent la violence symbolique institutionnelle.

¹⁹ Michel Wieviorka est un sociologue français, il construit une sociologie de l'action qui tient compte de la globalisation, et de la subjectivité des acteurs. Directeur d'études à l'EHESS, il y a dirigé de 1993 à 2009 le Centre d'analyse et d'intervention sociologiques (CADIS) fondé par Alain Touraine en 1981. Il est président de l'Association internationale de sociologie de 2006 à 2010.

²⁰ Si les termes de subjectivation et désubjectivation paraissent fertiles pour penser les questions que je soulève et cheminer à partir d'elles, je ne développerais pas davantage ces concepts qui mobilisent tout un champs épistémologique qui n'est pas le mien et qu'il serait trop long d'explorer. Par ailleurs l'objet de cet travail n'est pas tant de comprendre les processus à l'œuvre que de décliner leurs effets sur le travail social et ses acteurs.

Or c'est bien de cela dont il est question ici, d'un travail social qui permet de « *créer sa propre existence, [d']exercer sa capacité créatrice, [de] mettre en correspondance sa conscience et son action* ». Autrement dit de soutenir le processus de subjectivation.

On observe pourtant l'inverse, le modèle actuel détruit les possibilités de se constituer et de constituer l'autre comme sujet, c'est-à-dire pour reprendre les mots Michel Wieviorka : « *la possibilité de se construire comme individu, comme être singulier capable de formuler ses choix et donc de résister aux logiques dominantes, qu'elles soient économiques, communautaires, technologiques ou autres [...]. C'est d'abord la possibilité de se constituer soi-même comme principe de sens, de se poser en être libre et de produire sa propre trajectoire. Une trajectoire pourrait-on dire d'individuation et de singularisation, non pas conçue de manière abstraite ou ontologique mais comme une « mise en relation avec les droits de la vie commune, orientée vers la société et la sphère publique* », autrement dit au cœur de la question de la démocratie ». [2017, p.2]

Dans ces quelques lignes, Michel Wieviorka décrit parfaitement le fond, l'essence du travail social, ce qui devrait être le sens de son action. Soutenir les individus dans leur processus de subjectivation, c'est-à-dire, dans ce chemin qui permet de se constituer comme sujet, éclairé, libre et autonome, capable de créer leur propre existence, en relation avec d'autres.

Or on voit à travers les éléments qui précèdent que ce fondement même devient caduque. L'obsession d'insertion dans l'emploi ou ses avatars, qui pouvait être un moyen au service de ce processus, est aujourd'hui la finalité principale du travail social. Non seulement l'accompagnement de l'individu et sa constitution comme sujet ne semble plus aucunement être une intention des politiques de l'action sociale, mais sa possibilité même est entravée, pour ne pas dire anéantie par les effets de la restructuration du secteur (réforme de la formation, morcellement des accompagnements, projets personnalisés à objectifs quantifiables, roulement des équipes, contrat de prise en charge à court terme, réformes des droits et modalités d'accès aux droits, etc... la liste serait longue).

De ce point de vue, comme l'explique Michel Wieviorka, face aux transformations qu'opère le modèle économique et politique actuel, les institutions ne remplissent plus le rôle de support permettant la construction de sujet sociaux, mais favorisent au contraire la « *désintégration des acteurs les plus fragiles de la société* ». [2017, p.3-4]

La diminution de la part relationnelle dans le métier dont témoigne Francis Looser un peu plus haut, fait semble-t-il écho à ces réflexions. Les deux se rejoignant à la fois sur les causes et les conséquences : une disparition de la subjectivité dans les relations qui accroît le phénomène d'objectivation au profit d'un idéal de rationalité économique.

Un recensement partiel de ces constats a été fait à partir de la récolte de matériaux. Il figure en annexe²¹. N'étant pas le sujet de cette recherche, mais plutôt son prétexte, ou son détonateur, elle reste très succincte et incomplète et n'a été réalisée qu'à partir d'un seul terrain. Toutefois,

²¹ Cf I.1 Constats d'acteurs - Du travail social non social -, p. 3

elle donne à voir la matérialité des politiques publiques, dans un quotidien d'éducateurs. Les mots ne sont pas que des mots. Ils créent du réel pour ceux dont ils parlent. A la lecture des différents entretiens on constate aisément que son contenu est tout à fait partagé par l'ensemble des personnes interrogées, concernées par le travail social. Le constat d'un travail social qui ne l'est plus, est sans doute, ce qui fait le plus consensus parmi tous ces terrains.

Or que reste-t-il du travail social sans cela ? Sans social ? Sans la possible expression de subjectivités et des relations qui se nouent entre elles ? Peut-on d'ailleurs toujours parler de travail social ? Ces questions mettent à jour une contradiction qui me semble être au cœur de cette recherche. La mise à jour d'une incohérence manifeste. Dans le travail social, il y a aujourd'hui la promesse d'un contrat perpétuellement déshonoré.

Conclusion

A la lumière de ces constats, il apparaît que l'effet global de la « modernisation » du travail social, est l'évident de sa dimension politique, pour en faire un moyen au service de « la » politique. C'est à dire la neutralisation de sa part instituante et réflexive, au profit d'un ensemble institué de conduites, mis en œuvre par des "experts en insertion ». Si tant est qu'il n'ait jamais eu cette fonction, le travailleur social n'est plus convié à prendre part à la marche du monde en tant qu'acteur de transformation. Et encore moins encouragé à accompagner quiconque dans cette perspective. Son rôle est d'accompagner des personnes à intégrer un cadre dont elles sont pourtant systématiquement rejetées, pas à le modifier et encore moins à le construire.

Au début des années 2000, Michel Autès faisant le constat de la substitution des idéaux du marché à ceux de service social centré sur la personne, écrivait qu'un autre social prenait place dans le social. Un social « *gestionnaire, moderne, éloigné de la culture surannée des référentiels de l'aide et de l'assistance* ».

Vingt ans plus tard il ne me semble pas excessif de dire que l'autre social, pour ne pas dire le social « non-social » est devenu le social majoritaire. La question qui se pose dès lors est reste-t-il autre chose que du non-social majoritaire dans le social ? Persiste-t-il un social « social » ? C'est-à-dire un social qui offre la possibilité d'une rencontre, de soi, de l'autre. Un social radical.

Michel Wieviorka souligne que « *derrière ce qu'on appelle la mondialisation, il y a aussi et surtout un vide, et un grand désordre, l'épuisement de l'ancien ordre social, d'une part, et d'autre part le déclin des formes d'organisation et d'intégration étatique et des projets de développement* ».

De ce point de vue l'enjeu du travail social est bien de parvenir à restaurer ce qui le fonde. Pour faire simple, sa dimension sociale, à travers le développement de formes, d'organisations, de projets qui en laissent l'espace. L'émergence de lieux qui accordent une place à la subjectivité et aux processus qui la font advenir. Le déploiement de pratiques qui témoignent d'un engagement possible.

J'envisage ces espaces comme extérieurs, marginaux, car aussi bien intentionné soit le travail social et ceux qui l'exercent, il est peu probable d'assister à un mouvement réclamant la perte de ses propres privilèges... même infimes, mêmes illusoires.

Comment les institutions du travail social pourraient-elles désirer une transformation profonde de leurs pratiques, maintenant qu'elles sont si bien adaptées au modèle capitaliste et que la situation offre finalement un grand confort. Les gestionnaires gèrent, les travailleurs travaillent, les usagers s'usent.

Considérer qu'un des effets de la mise à distance des affects, de l'implication, des émotions, de l'intuition, de tout ce qui ne serait pas « professionnel », est une manière de dépolitiser le travail social en le réduisant à un travail d'ingénierie techniciste quantifiable et objectivable, donc valable, permet de faire l'hypothèse que redonner une place au corps, en reprendre possession est un facteur de (re)politisation du travail social et d'un possible engagement d'individus auprès d'autres.

Dans cette dynamique, le corps apparaît comme un enjeu déterminant. Car il est politique, en tant que témoin et stigmaté des politiques menées, en tant qu'enjeu de réappropriation d'un espace intime et politique d'où l'on s'engage dans le monde et dont certaines politiques dépossèdent, et en tant qu'élément indispensable à toute forme de captation du monde et d'ajustement sensible de la relation à l'autre et à soi-même.

Manon Garcia²², dans un essai consacré aux travaux de Simone de Beauvoir, évoque le courant phénoménologique et sa conception du corps. Cette approche semble parfaitement traduire la façon dont je l'envisage moi-même. C'est donc le corps « expérientiel », ce que la phénoménologie et notamment la conception merleau-pontienne, nomme le « corps vécu », qui m'intéresse, et non le corps physiologique. Quand je parle de corps c'est bien du corps vécu, éprouvé, ressenti, habité.

Le corps tel qu'on en fait l'expérience. « *La réalité de l'expérience du corps est une expérience d'union entre moi et le monde. Le corps n'est pas quelque chose que nous possédons, c'est notre médium général pour avoir un monde* » [Manon Garcia, 2018, p.172]

Le corps est entendu ici non comme une mécanique articulée, mais comme notre point de contact avec le monde qui nous entoure. Beauvoir, dans les pas du courant phénoménologique dit que le corps « *n'est pas une chose, il est une situation : c'est notre prise sur le monde et l'esquisse de nos projets (...) ce n'est pas le corps-objet décrit par les savants qui existe concrètement, mais le corps vécu par le sujet* ». [2018, p.172]. De ce point de vue, il est étroitement lié au processus de subjectivation qui occupe, ou plutôt n'occupe plus, le travail d'accompagnement de l'autre. Car le corps vécu est l'expérience d'être un corps et non pas seulement d'avoir un corps. Je ne l'ai pas, je le suis.

Corps « vécu » que les politiques publiques depuis quarante ans ne cessent de chercher à faire disparaître des espaces et des pratiques du travail social pour le réduire au corps-objet. Objectif.

²² Manon Garcia est normalienne, agrégée, docteure en philosophie et spécialiste de la philosophie féministe.

Le corps signifie ici la porosité, ce qui rend possible que nous soyons touché, affecté. Que nous soyons des sujets, et non des choses. Il est la possibilité et le lieu d'une rencontre. Ce qui fait du travail social qu'il soit social.

C'est ce point de contact, la façon dont il peut être maintenu, réinvesti, recréé qu'il m'importe d'aller voir. Point de contact dans lequel réside la possibilité même d'un lien à l'autre et par conséquent, aussi d'un lien à soi. Car nous n'existons à nous-même que par la médiation du monde.

Cette recherche se fonde sur le postulat qu'il existe partout, de façon plus ou moins cachée, des endroits où est permis une restauration du social par l'existence d'un corps, produisant des formes nouvelles ou au moins différentes de travail social, reconnues ou non. Je fais l'hypothèse qu'il puisse s'inventer radical, sans compromis, et surtout sans compromission. Qu'il puisse échapper à l'écrasement, à l'absorption, au renoncement. Car le réel résiste, sous de multiples formes, à d'innombrables niveaux. Il existe, indéniablement, de façon plus ou moins perceptible, visible, bruyante, camouflée, légitime, soutenable, d'irréductibles tentatives d'autre chose, autrement.

Ce travail d'enquête a pour objet d'entreprendre leur exploration. Percevoir comment résiste l'engagement dans le travail social ? Ou plutôt, comment l'engagement résiste-t-il au travail social et quel ordre nouveau contribue-t-il à créer ?

Suivre la piste du corps, aller là où il se fraye un chemin, chercher à capter quels nouveaux usages, visages et perspectives cela créent pour le travail social, et pour ceux qui y ont affaire. Voir comment ça lutte un corps, pour ne pas se le faire « capturer » et s'apercevoir peut être avec bonheur, que malgré l'ampleur des moyens engagés, faire disparaître un corps n'est pas si facile.

III. Méthodologie de recherche

Une recherche peut être politique, ce qui ne signifie pas qu'elle ne soit pas scientifique²³. Il y a du politique dans les attentes et la démarche du chercheur, mais il y a également du politique dans les récits, dans les valeurs et les tiraillements dont témoignent les enquêtés. Il y a toujours un enjeu, à toute recherche, et probablement plusieurs, il se peut très bien qu'il soit (aussi) politique.

III. 1 Construire un terrain

Cette recherche porte sur l'engagement dans le travail social, ou malgré le travail social. L'entrée qui est la mienne est celle du corps. Il s'agit donc d'explorer la triangulaire corps - engagement - travail social.

Une quinzaine de personnes ont pris part à cette recherche en tant qu'enquêtés. Elles viennent de domaines variées, plus ou moins proches de travail social en tant que tel, et y sont impliquées de façon diverse.

On y trouve à la volée, un paysan boulanger futur accueillant social, le fantôme d'une responsable pédagogique en école de formation en travail social, des formateurs metteur en scène ou danseuse, des jeunes membres d'une association participant à des chantiers bois, deux éducatrices spécialisées, l'une bucheronne à ses heures, l'autre bénéficiaire des services sociaux et un infirmier de Caarud.

Panel et choix des enquêtés

Cette recherche s'est construite "en allant", cheminant d'une rencontre à l'autre sans savoir quelle serait la prochaine étape avant d'avoir terminé la dernière. Rien n'était donc prémédité. Enfin, pour être plus exact, j'avais envisagé d'entreprendre cette recherche en débutant d'une certaine façon. Mes tentatives ont échouées. Ensuite, tout s'est improvisé.

Les rencontres ont donné lieu à huit entretiens ou échanges pour lesquels j'ai réalisé une retranscription ou une prise de notes. Tous les éléments de cette récolte n'ont cependant pas une place équivalente. Moins en terme de valeur qu'en terme de fonction dans la recherche. J'observe que si chaque échange ou observation a participé à construire ce travail, ce n'est pas du tout de la même manière. Pour plusieurs raisons j'imagine.

La principale est certainement que ma place de chercheuse a beaucoup évolué depuis les premiers entretiens. Elle s'est affirmée. Pour moi comme pour celui avec qui je m'entretiens. Parallèlement l'objet de ma recherche s'est également déplacé. Le thème est toujours le même mais la façon de venir l'observer, ce que j'en attends a changé, n'est plus formulé de la même manière, donnant inévitablement un contenu varié d'un entretien à l'autre.

²³ Cf J-François Bayart, *Le plan cul. Ethnologie d'une pratique sexuelle*, Editions Fayard, 2014, p. 131

Les deux premières rencontres ont un statut singulier. L'une était envisagée comme du matériau, l'autre non. La première avec Lise m'aidait à trouver ma recherche, la seconde semblait n'avoir aucun lien avec elle. Les deux, sans le savoir vraiment, étaient ma recherche. Ils ont une place centrale dans l'identification de mon terrain, ce qu'il m'importe d'y regarder et comment. L'entretien exploratoire constitue par ailleurs un moment important dans le basculement de l'acteur vers la chercheuse. Leur place est plus ténue dans l'analyse.

Les entretiens de Céline et Denis sont également très différents des autres et ont un rôle particulier. Ils sont doubles. En dehors de l'intérêt que j'y vois en terme de récits de pratiques, je leur reconnais une sorte "d'expertise" des pratiques sensibles et corporelles.

Ils sont donc à la fois de "l'analysé" et de "l'analyste". Autrement dit je peux les mobiliser comme acteur de terrain, mais également comme ressources théoriques.

L'entretien de David a une place de contre-point. Il émane et contient un monde professionnel dont cette recherche cherche justement à s'éloigner. Il opère donc comme contraste et m'a aidé à m'éclairer sur la direction que cette recherche allait prendre et en référence à quoi. C'est un curseur, un repère pour moi, mais il n'apparaît pas directement dans l'analyse. Il est incarné moins le sujet de la recherche que l'endroit d'où elle vient.

Enfin les entretiens et observations réalisés à la Tribu constituent le matériau socle de l'analyse, éclairés, contrastés, nuancés par tous les autres, qui participent à la construction du sens, à partir de ce terrain en particulier.

Ainsi, chaque entretien ou échange a alimenté ma réflexion, participé à construire la question, à la faire bouger, à me faire bouger, à affiner la méthode. Cela signifie deux choses, premièrement que je ne suis pas arrivée dans l'enquête de terrain avec une question claire et une manière définie d'y répondre, qui serait la même pour chaque personne rencontrée. Au contraire, tous les entretiens réalisés m'ont aidé à comprendre ce que je cherche, et à chaque fois réajuster ma manière de le chercher.

Deuxièmement que si le rôle de certains entretiens est moins central dans l'analyse, ils ont tous été indispensables à ce qu'elle survienne, telle qu'elle est. Il n'y a, dans cette cohorte, aucune rencontre mineure.

Je présente ci-dessous succinctement l'ensemble des personnes ou groupe de personnes ayant contribué à ce travail.

A. Entretien Exploratoire - Lise ²⁴

Lise est une amie de longue date, rencontrée sur les bancs de l'IRTS (Institut Régional du Travail Social). Educatrice spécialisée, elle a travaillé dans l'insertion de personnes précaires, dans l'aide sociale à l'enfance et depuis une paire d'années dans le handicap. Elle connaît le métier, le pratique, l'a vu pratiqué par d'autres.

²⁴ Cf Annexe II.1 Entretien Exploratoire - Lise - p 39

La particularité de Lise depuis quelques mois est qu'elle est également « usagère de services sociaux », bénéficiant de l'Aide Sociale à l'Enfance pour son fils de 16 ans. Une double casquette qui au fil de nos conversations amicales me donnent à voir l'envers du décor, rapporté par quelqu'un qui connaît très bien le décor. Tellement bien. Depuis dix ans elle en fait partie.

Evoquer les pratiques professionnelles avec quelqu'un qui les maîtrise autant qu'elle les éprouve me semble une opportunité d'accéder à une autre lecture, plus distanciée, plus riche, plus complexe. Et de voir ce que produit cette collision d'expériences qui, dans l'ordre des choses telles que nous les concevons, ne devraient pas exister. Être professionnel et usager de services sociaux simultanément. Transgression d'un interdit symbolique. Tabou.

Je cherche dans le récit de cette double expérience à comprendre ce que cette "anomalie" modifie dans son rapport au métier. Je cherche pour dire vrai, une critique du métier et comment cela permet de l'envisager autrement, avec plus de radicalité je l'espère.

Le contenu de l'entretien met nettement en évidence ce morcellement, la quasi rupture interne entre identification à la fonction d'éducatrice spécialisée et à l'institution qu'elle représente et dénonciation de ces mêmes institutions du travail social dans les manquements dont elle est elle-même victime. Si ce contenu est extrêmement pertinent dans la perspective d'un travail sur les tiraillements et paradoxes, ou encore sur la mise en lumière des dysfonctionnements qui traversent le secteur de l'action sociale, il l'est sans doute moins dans celle de penser des ouvertures, des possibles, des « pas de cotés ». Nous n'avons pas fait ce chemin là ensemble. J'en étais encore trop loin. Pour cette raison, L'entretien lui-même n'est pas présent en annexe. Toutefois cet entretien reste pertinent en tant que première mise en situation, assez ratée je crois, d'un travail d'enquête. M'aidant à m'emparer pour la suite de ma place de chercheuse, et non plus uniquement celle d'une travailleuse sociale obstinée et maladroite. Il est un moment décisif dans la méthode.

On trouvera le détail du déroulement et l'analyse de la rencontre dans la partie consacrée à la méthode d'enquête, un peu plus loin. Je remercie ici Lise, de son implication dans ce travail, au cœur d'un moment complexe de sa vie.

B. Observation Exploratoire - Ben. Ferme des S.²⁵

Ben est paysan boulanger. Il s'aventure sur le terrain du travail social par le biais du dispositif d'accueil social proposé par "Accueil Paysan". Je prends contact avec lui suite à une conversation avec la coordinatrice nationale de la CIVAM (Centre d'Initiatives pour Valoriser l'Agriculture et le Milieu rural), qui pilote le dispositif.

Ben débute un partenariat avec la Protection Judiciaire de la Jeunesse afin d'accueillir des adolescents en difficultés dans les foyers d'hébergement collectif classique. Ben n'a aucun lien avec le travail social, il s'y engage à partir de logiques, de représentations et de pratiques qui n'en sont pas issu, accompagné par un service tout ce qu'il y a de plus conventionnel (la PJJ). Ce dispositif repose sur l'idée que sa non compétence en est une.

²⁵ Cf Annexe I.2 Notes d'Observation Ben et Laure - Ferme des S. p 213

Cette initiative d'entreprendre de l'accompagnement social sans "en être" correspond tout à fait à ce qui anime ma recherche. Elle présage en effet d'un engagement dans l'accompagnement qui n'est pas fondé sur l'appartenance à un "corps de métier". Cela questionne donc la nature et les sources de cet engagement, et ce qu'il produit, dans ce qui reste néanmoins, un projet d'accueil social et éducatif.

Cette seconde rencontre n'a pas donné lieu à un entretien en tant que tel, car au moment où elle survient, elle ne constitue pas pour moi du matériel de recherche. Elle s'inscrit davantage dans une recherche d'acteur, cherchant lui-même son métier et les lieux où le pratiquer.

Le récit de cette rencontre et la transcription de nos échanges figurent en annexe.

C. Entretien Denis²⁶

Cet entretien avec Denis est le premier que je réalise dans le cadre de la collecte de matériaux « officielle ». A l'origine, j'envisageais de débiter cette collecte de matériaux par des rencontres avec des travailleurs sociaux en formation, et notamment des éducateurs spécialisés. Les contacts initiés avec le centre de formation en travail social n'ont jamais abouties²⁷.

Bien que plusieurs pistes auraient pu être explorées pour parvenir à enquêter auprès d'étudiants, j'ai finalement laissé cette idée de côté et je me suis tournée vers Denis, formateur lui-même dans un IRTS (Institut Régional du Travail Social). Entrer en relation avec ses étudiants à l'occasion d'un de ses cours a été envisagé mais rapidement écarté.

Denis n'y était pas favorable. Percevant l'expérience comme très certainement décevante. J'aurais probablement pu, avec un peu d'insistance, y parvenir. Toutefois cette idée de départ devenait de moins en moins significative pour moi.

Les réflexions autour de mon sujet de recherche me conduisant davantage vers la résistance aux effets de la rationalisation du travail social, que vers sa production.

Le choix de me diriger vers Denis s'est imposé assez naturellement. Denis n'est pas travailleur social. Il est metteur en scène et n'a que rarement mis les pieds dans des espaces où s'exerce le travail social ou alors pour y proposer un travail artistique. Pourtant il est dans le travail social à de multiples endroits. Dans son implication journalière auprès d'étudiants travailleurs sociaux, dans ses inlassables réflexions, dans son regard sur le monde et la profession. Dans son statut de salarié d'un institut de formation, dans ses initiatives et créations au sein de ce même institut. Il est dedans, jusqu'au cou je dirais même, et il l'est à partir du travail du corps qui est son métier. Je vois dans la place qui est la sienne, de l'expertise sur le travail social et une grande liberté, celle d'un non travailleur social.

Nous nous sommes rencontrés à l'IRTS lors de mon cursus d'étude préparant au Diplôme d'Etat d'Educateur Spécialisé entre 2004 et 2007. Denis y était formateur dans le cadre des techniques éducatives. Nous avons des contacts chaleureux et sporadiques depuis.

²⁶ Cf Annexe - Entretien Denis p. 27

²⁷ Cf Annexe - Retranscription mail Institut de Formation. p 218

D. Entretien Céline²⁸

Je rencontre Céline en septembre 2019. Elle anime un cours de danse contact impro.

Je décide de suivre ses cours hebdomadaires. Lorsque ma réflexion se porte vers les questions du corps et du travail social j'envisage rapidement de lui proposer un entretien. Son domaine d'implication n'a aucun lien avec le travail social, mais son engagement dans la danse, et la façon dont elle crée de l'espace pour aller à la rencontre de soi et des autres à travers la mise en mouvement du corps, m'a conduit à l'identifier comme quelqu'un qui avait sa place dans cette recherche.

Il y a dans cette recherche la quête de formes, de manière de faire métier, et celle de Céline n'est pas sans lien avec ce qui m'inspire. Si l'on considère que le travail social est une façon d'aider l'autre à « prendre sa place dans le monde », alors elle en fait sans le savoir par la pratique de la danse.

E. Entretien David - CAARUD Partie 1 et 2²⁹

David est infirmier dans un Caarud. Ce choix est lié à mon expérience des Caarud et à la façon dont j'ai identifié l'engagement des autres et vécu le mien. Ces lieux du travail social restent ceux qui offrent, de mon point de vue, les plus grands espaces de liberté et d'engagement possible, dans le panel des établissements socio-éducatifs dont j'ai connaissance. Cet aspect a été assez longuement détaillé dans l'autobiographie, je n'y reviens pas plus longuement. Le Caarud de part toutes ses caractéristiques constitue à mon sens un des derniers lieux ayant un pouvoir subversif dans le secteur « conventionnel ».

Par ailleurs, mon "retour" dans un Caarud constitue je crois aussi une étape symbolique, une forme de rite de passage, permettant de clore l'expérience de l'acteur pour laisser s'installer celle de la chercheuse.

Je n'ai aucun lien avec ce Caarud et prend contact avec les professionnels de ce service spécifiquement pour cette recherche. J'y rencontrerais David, infirmier, à deux reprises.

F. Entretiens de Christine et des jeunes de la Tribu³⁰

La Tribu est une association qui organise des sessions de travaux de sylviculture et charpente auxquels peuvent participer librement des jeunes en difficulté d'insertion. Installée sur une parcelle de bois, elle accueille une fois par mois ceux et celles qui le souhaitent, pour une semaine de bûcheronnage ou de charpente. Huit semaines de participation permettent le financement d'un permis de conduire.

Je découvre l'existence de ce projet dans le cadre de ma recherche d'emploi fin d'année 2019. L'offre d'emploi ne correspond finalement pas à mon profil, mais le projet m'intéresse. Je noue des liens avec les deux intervenants, notamment Christine. Je passe un peu de temps avec le

²⁸ Cf Annexes Entretien Céline p. 110

²⁹ Cf Annexes Entretien David p. 186

³⁰ Cf Annexes Entretien Christine Tribu p 135

groupe lors de chantiers, puis leur proposerai quelques mois plus tard de prendre part à ce travail de recherche sous la forme d'entretiens.

Christine est éducatrice spécialisée diplômée, salariée dans un CCAS (Centre Communal d'Action Social). Sur les trois quart de son temps de travail, elle s'occupe des jeunes en errance, et du projet de la tribu notamment, avec Pierre, bucheron. Ils ont initié cette expérience ensemble il y a quelques années face à l'absence de réponse adéquate pour les jeunes à la rue. Cet espace est donc le fruit de l'engagement. Un lieu hybride, quelque peu inclassable où l'on fait des chantiers, mais pas vraiment, où l'on fait du social mais pas vraiment non plus. Les modalités d'accueil laissent une grande liberté de venir, de partir, de faire ou de ne pas faire. Les jeunes y prennent part librement, sans contrainte, ni prérequis.

Circonscrire le terrain

A première vue, il n'y a pas grande cohérence à l'ensemble. Toutefois, ces personnes ont évidemment du commun qui m'a conduit à me diriger vers eux.

Partant du postulat que les logiques de rationalisation à l'œuvre dans le travail social inhibent l'engagement des institutions et de leurs agents, ou à minima son expression³¹, j'ai cherché des espaces qui échappent ou tentent d'échapper à l'emprise des institutions. Où le modèle de rationalisation des pratiques sociales et ses discours, semblent être mis à distance. Où le processus de « modernisation » paraît inabouti, parce que contourné, maîtrisé ou au moins contesté. Des lieux où je soupçonne l'engagement, où il me semble plus manifeste, parce que plus libre d'exister. En somme, j'ai cherché à aller là où l'engagement existerait, plus, "mieux". Présument l'y trouver assumé, intact. Radical.

J'ai donc cherché des formes de travail social dans lequel je perçois des espaces de liberté, un supplément d'âme en quelque sorte. Des espaces où se rencontrent savoirs professionnels, sensibles et profanes. Des espaces moins calibrés, où persistent des zones de flou. Un travail social que l'on pourrait presque qualifier de « bâtard », à la marge.

Je vois dans ces lieux, la possibilité d'une alternative. D'un horizon singulier, moins normé peut être. Devenir ou être danseur, accompagnant - accompagné, consommateur de drogues, nomades en camion, paysan boulanger dans une ferme en montagne....

Ouverture à des trajectoires de vie qui semblent laisser de la place. Mais à quoi ? A soi, à sa propre existence et ce que l'on aspire à en faire, à la vie, une vie qui peut exister telle qu'elle est. A des humains qui la vivent. Qui y font face. Bon gré mal gré.

C'est donc un certain travail social dont il va être question, quelque peu éloigné de l'idée que l'on s'en fait. A cette étape il me paraît utile de prendre un temps pour en définir plus précisément les contours. Je propose donc de présenter le territoire qui est le sien. Sa géographie à lui.

³¹ A ce titre on peut citer le récent article de Médiapart sur un évènement parlant, sous le titre nullissime : "A Saint-Nazaire une travailleuse sociale licenciée pour avoir critiqué la ville et la police", Khedidja Zerouali, le 12 mai 2021.

L'enjeu est d'une part de mieux comprendre mon terrain, et d'autre part de cheminer déjà vers ce qui est mis au travail dans cette recherche, à savoir le travail social lui-même à travers l'étude de certaines de ses formes.

A. Définir

On peut envisager d'appréhender le travail social par sa définition. Il n'en existe pas, ou plein. C'est d'ailleurs ce que souligne dans son rapport de 2015³², la députée Brigitte Bourguignon [Marcel Jaeger, 2016]. Elle fait en outre apparaître la nécessité de stabiliser une définition du travail social et propose de se référer à la définition du travail social approuvée le 10 Juillet 2014 à Melbourne par l'assemblée générale de l'International Association of Schools of Social Work (IASSW), base d'un accord international : *« Le travail social est une pratique professionnelle et une discipline. Il promeut le changement et le développement social, la cohésion sociale, le pouvoir d'agir et la libération des personnes. Les principes de justice sociale, de droit de la personne, de responsabilité sociale collective et de respect des diversités, sont au cœur du travail social. Etayé par les théories du travail social, des sciences sociales, des sciences humaines et des connaissances autochtones, le travail social encourage les personnes et les structures à relever les défis de la vie et agit pour améliorer le bien-être de tous »*. Le rapport Bourguignon suggère d'inscrire cette définition du travail social dans le Code de l'action sociale et des familles qui donne sans doute la définition de référence en France.

« Le travail social vise à permettre l'accès des personnes à l'ensemble des droits fondamentaux, à faciliter leur inclusion sociale et à exercer une pleine citoyenneté. Dans un but d'émancipation, d'accès à l'autonomie, de protection et de participation des personnes, le travail social contribue à promouvoir, par des approches individuelles et collectives, le changement social, le développement social et la cohésion de la société. Il participe au développement des capacités des personnes à agir pour elles-mêmes et dans leur environnement.

A cette fin, le travail social regroupe un ensemble de pratiques professionnelles qui s'inscrit dans un champ pluridisciplinaire et interdisciplinaire. Il s'appuie sur des principes éthiques et déontologiques, sur des savoirs universitaires en sciences sociales et humaines, sur les savoirs pratiques et théoriques des professionnels du travail social et les savoirs issus de l'expérience des personnes bénéficiant d'un accompagnement social, celles-ci étant associées à la construction des réponses à leurs besoins. Il se fonde sur la relation entre le professionnel du travail social et la personne accompagnée, dans le respect de la dignité de cette dernière.

Le travail social s'exerce dans le cadre des principes de solidarité, de justice sociale et prend en considération la diversité des personnes bénéficiant d'un accompagnement social.»

Code de l'action sociale et des familles - Article D142-1-1

³² 23 propositions pour reconnaître et valoriser le travail social, <https://www.gouvernement.fr/partage/5068-rapport-reconnaitre-et-valoriser-le-travail-social>

Le travail social est donc un domaine d'activité et l'activité en elle-même.

Cela nécessite donc d'accorder de l'attention au terrain et à ce qu'il s'y déploie. L'un et l'autre étant intimement mêlés.

L'extrême imbrication entre terrain (les espaces d'engagement du travail social) et objet (les pratiques d'engagement du travail social) a rendu flou très longtemps l'un et l'autre. Ce fût pendant trois ans un rigoureux travail de discrimination, de dissociation.

La construction de l'un me permettant de saisir un bout de l'autre, de les décoller, par petits morceaux. Aussi il m'est difficile de découper terrain et questions de recherches en deux parties distinctes, parce que de toute évidence, les deux vont ensemble. C'est toujours un peu le cas sans doute, une question est toujours en proximité, pour ne pas dire "en prise" avec le terrain duquel elle surgit. Quoi qu'il en soit je ne parviens pas à les appréhender autrement que dans cet incessant va et vient de définition de l'un puis de l'autre....

Afin d'éclairer ces deux dimensions du travail social, qui m'ont longuement donné du fil à retordre, j'ai entrepris de m'atteler à un travail de définition, long et fastidieux, mais qui m'a permis de réenvisager autrement le travail social et donc de m'éloigner d'une conception manichéenne et limitante où il y aurait le travail social et ce qui n'en est pas, borné par une frontière nette entre les deux. Au contraire, s'est construite une vision plus dense et plus complexe de ce terme et de l'ensemble auquel il renvoi. Etendre le travail social à des espaces jusqu'alors tenu en dehors car non légitimes, ceux que je choisis d'enquêter notamment, en posant un regard différent sur eux. De les voir non comme étrangers au travail social, mais comme un *certain* travail social. Comprendre comment ces lieux et pratiques minoritaires viennent construire d'autres possibles.

Mes premières tentatives pour comprendre et nommer mon terrain se sont faites à partir d'un travail visuel, faisant appel à la cartographie et à l'approche systémique. Pour ce faire je me suis très largement appuyée sur l'ouvrage que consacre Jean-Claude Lugan [2005] à la systémique sociale, reprenant de nombreux travaux ayant contribué à forger la théorie systémique, et notamment ceux d'Edgar Morin.

B. Cartographe

Dans son article « Penser le concept comme carte. Une pratique Deleuzienne de la philosophie » Baptiste Morizot [2012] développe l'analogie que fait Gilles Deleuze entre la notion de concept et celle de carte. Décelant des attributs qui leurs sont communs, Gilles Deleuze envisage le concept comme une carte et réciproquement. Tous deux surgissent de la nécessité de s'orienter dans et malgré un monde en mouvement perpétuel, afin de se « *protéger du chaos* »³³. Et pour

³³ Gilles Deleuze, Felix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Editions de Minuit (Poche), 2005, p.189, cité par Baptiste Morizot dans « Penser le concept comme carte, Une pratique deleuzienne de la philosophie », P. Broggi, M. Carbone, L. Turarbek (éds.), *La Géophilosophie de Deleuze*, Paris, Mimesis-France, coll. L'œil et l'esprit, 2012, p.1

cela, carte et concept ne visent aucunement à représenter le monde, mais plutôt à le faire apparaître.

Gilles Deleuze considère que « *s'orienter signifie d'abord produire un système de coordonnées, des points cardinaux, pour constituer des repères minimaux (...)* ». Ainsi, carte et concept ne sont pas la même chose, mais ont la même *fonction*, *s'orienter au sens d'expérimenter, explorer, et le même fonctionnement, découper, relier, rendre visible* » [B. Morizot, 2012, p.5].

Mon attrait pour la cartographie s'est notamment manifesté à l'occasion de ma rencontre avec la systémique sociale. Le parallèle entre les deux approches me paraît par ailleurs flagrant puisque pour Claude Lugan : « *L'identification des éléments, de leurs attributs et surtout de leurs interrelations constitue l'une des phases les plus constructives et les plus révélatrices de la démarche systémique. Elle introduit toujours de la clarté dans une recherche plus ou moins confuse* » [Jean Claude Lugan, 2005, p.36].

Cartographier à la Deleuze ou modéliser à la Morin semble se rejoindre sur un même point : se repérer, « *dans l'océan du désordre* » [2005, p.39].

La systémique sociale est un aspect majeur de ce travail de recherche. Elle se révèle une entrée précieuse pour penser un terrain jusqu'alors inaccessible, insaisissable, totalement brouillé. Sa présence forte comme source de réflexion et d'analyse des matériaux ensuite, lui donne une place notoire dans ce travail. La systémique ayant notamment permis d'envisager et de raisonner (sur) le travail social, d'une manière tout autre que celle dans laquelle me figeaient les définitions. Ces dernières en effet ne permettaient jamais de sortir de l'impasse que constituait pour moi le travail social, à savoir puis-je qualifier mon terrain de travail social, s'agit-il de cela ? Je ne parvenais alors à l'envisager qu'à partir d'un clivage indépassable et immobilisant qui me condamnait à reposer sans cesse la même question : qu'est-ce qui en est et qu'est qui n'en est pas ?

Aborder le travail social par la systémique fut une façon à la fois surprenante et fertile de venir observer cet objet et le considérer non plus comme une chose définie aux contours fixes et délimités mais comme un système qui ne peut être qu'à géométrie variable.

L'approche systémique

A la question tout est-il système ? Edgar Morin répond indéniablement oui. Dans la science moderne, tout ce qui était objet simple et substantiel est devenu système : « *Le monde organisé est un archipel de systèmes dans l'océan du désordre* » [Jean-Claude Lugan, 2005, p.39].

L'approche systémique n'est pas tant l'étude d'un assemblage d'éléments, que celle du lien qu'ils ont entre eux. Ainsi c'est le lien entre les éléments plus que les éléments eux-mêmes qui caractérise le système. Sans interaction et interdépendance, il n'y a pas de système.

Appréhender un système se fait donc dans un double geste. Penser le détail pour penser la totalité et réciproquement penser la totalité pour penser le détail.

Bien que, comme pour le travail social, il n'existe pas une seule définition de l'approche systémique, les recherches de Jean-Claude Lugan l'ont conduites à proposer celle-ci :

"Un système peut être considéré comme un ensemble d'interactions privilégiées entre des éléments des acteurs ou des groupes d'acteurs et leurs produits: effets, actions, processus." Enfin, *"peuvent être considérés comme sous-systèmes des sous-ensembles de processus plus étroitement liés entre eux par rapport à l'ensemble des autres processus animant le système."*

Précautions

Je mesure que, comme toute théorie, l'approche systémique n'est pas sans écueils. M'appuyer sur cette approche n'a évidemment pas pour objectif de produire un modèle de travail social qui serait le « bon ». Il n'a aucune valeur ni d'exemple, ni de vérité, il me permet justement d'en sortir.

Entreprendre des représentations du travail social implique, comme pour toute modélisation systémique, de sélectionner les éléments que l'on décide d'inclure et ceux que l'on choisit d'exclure. Cette démarche est donc celle d'un observateur/concepteur qui entreprend une schématisation du réel à partir de son rapport au réel. Il s'agit donc ici de ma projection du travail social, fondée sur ma connaissance de ce champs, mes expériences, ma sensibilité, mon histoire,.. et mes objectifs de recherche.

Cette façon d'entrer dans la recherche nécessite d'avoir à l'esprit qu' « *aucun processus de connaissance d'un phénomène n'est neutre, a fortiori une intervention. Tous ont une finalité et sont conditionnés par le projet de l'observateur, par sa culture, par ses techniques. La véritable erreur serait de croire avoir tout compris* » [JL. Le Moigne, cité par J-C Lugan, 2005, p.33]

Gilles Deleuze quant à lui insiste sur l'idée que, « *la carte ne doit pas se substituer à l'expérience, ou servir à la figer. En effet, la carte comme représentation unique, substituée du chaos, est elle aussi un danger, peut-être plus imminent : elle constitue une opinion* » [B. Morizot, 2012, p.2]. Ainsi, découper pour cartographier, « *implique toujours une critique latente des autres manières de découper l'espace* » [2012, p.18]. Dans ma manière d'agencer, d'ordonner, est contenue ma critique d'autres façons d'envisager le travail social, et notamment celle dont il se présente à mes yeux, c'est à dire par ses définitions, ses catégories et sa bonne morale.

La carte, tout comme la modélisation systémique sont donc des techniques qui permettent la pensée, il y a une vigilance constante à avoir pour s'assurer qu'elle ne la remplace pas. Il me semble que la recherche-action offre un cadre particulièrement propice pour objectiver sa subjectivité, et ne pas ignorer que qui nous sommes fait recherche.

Le travail social peut donc également être envisagé comme système constitué de divers éléments, lui-même élément constitutif de systèmes plus vastes et englobants. C'est donc comme système que j'ai tenté de l'appréhender.

C'est ainsi que de façon à en rendre ma vision moins confuse, à parvenir à *faire apparaître* un *certain* travail social, j'ai entrepris la réalisation de différentes carte qui sont des croquis, forme (très modeste) de modélisation systémique. Ce travail d'élaboration est passé par la réalisation de plusieurs croquis, cinq au total. Chacun me permettant de penser le travail social autrement. D'envisager ses éléments, leurs liens, la nature de leur relation, ses fixités et ses modulations possibles, ses limites, ses porosités, ses défaillances et surtout les projections et préjugés qui sont les miens à son égard. Le détail de l'ensemble de ce travail et de la façon dont il a cheminé figure en annexe³⁴.

Je ne restitue ici que la conclusion, c'est-à-dire la façon dont m'est finalement apparu le travail social en amorçant cette recherche, et ce qu'elle vient dire du terrain.

C. Description du terrain – éléments majeurs

Du point de vue de Gilles Deleuze, la cartographie apparaît comme un moyen de la pratique du savoir, qui n'a rien à voir avec le savoir lui-même. *"La cartographie n'est pas représentationnelle par essence, mais pragmatique"*. Ainsi elle n'est pas une représentation, « *elle crée des polarités dans l'expérience de l'espace, qui n'y étaient pas présentes* ». La carte, tout comme le concept met en relief, crée du contraste par *accentuation* et *omission*. Au lieu d'une *masse homogène*, se distinguent, *"deux ensembles qu'il était crucial de distinguer"* [B. Morizot, 2012, p.16].

Voici ce que j'observe quand je m'observe entrain de cartographier : « *Mon regard se porte sur différentes structures ou intervenant.es du travail social, qui n'ont à première vue grand-chose à voir, mais dont je suppose le degrés d'institutionnalisation plus ou moins faible et dont je questionne ce que ça produit dans le lien aux usagers, bénéficiaires, personnes accompagnées....* »³⁵

En observant les différents croquis, apparaît l'évidence du "dehors". Je cherche à positionner dans le système travail social, son "dehors". C'est-à-dire ce qui est en marge du travail social conventionnel. Cette marginalité du travail social que je cherche à explorer peut s'exprimer de façon ténue ou explicite, et se caractérise : par l'ambiguïté ou l'absence de statuts, de cadre légal, de diplôme, de projet éducatif, d'organisation, d'intention, de contrôle. Elle constitue la zone grise du travail social en quelque sorte. Elle conserve toutefois des liens plus ou moins forts avec les institutions formelles (l'Etat, le système judiciaire, les financeurs, le monde entrepreneurial,...). J'observe par ailleurs, que le *dehors*, n'est pas nécessairement géographique, ou en tant cas spatialement situable comme extérieur, à l'écart. Isolé. Il peut s'agir d'espaces et

³⁴ Cf Annexe Cadre de recherche - *Systémique sociale*- et cartographie, p.5

³⁵ Cf Annexe Cadre de recherche - *Systémique sociale*- et cartographie, p.16

de pratiques « intégrées », qui pourtant développent des approches qui néanmoins transgressent des normes. Mon lieu de travail actuel, MF en est un exemple, les Caarud aussi.

Par ailleurs je note que les différents croquis induisent davantage la perspective d'une cohabitation plus que d'une scission. Une tension est notable entre deux pôles et se dessine de façon manifeste sur certains schémas, plus discrètement sur d'autres. Deux extrémités qui seraient résolument différentes et intrinsèquement antagonistes : les espaces officiels et institutionnalisés du travail social et ceux qui se construiraient en dehors de ses lois. Les deux restent pourtant toujours en lien. Aucun des croquis n'évacue ni les uns, ni les autres.

L'analyse que permet ce travail de modélisation systémique du travail social met en lumière plusieurs choses sur mon terrain et la manière dont je perçois mon terrain.

D'une part, ma vision et ma démarche s'est construite sur la mise en opposition d'espaces et de pratiques que je perçois comme contraire.

D'autre part que ces différents lieux ne sont pas sans contact les uns avec les autres comme deux mondes parallèles. Au contraire, il communiquent, se côtoient, sont en relation parfois forte avec des espaces fortement institutionnalisés, c'est le cas de la Tribu et son portage par le CCAS, c'est également le cas de Denis.

Ce qui me permet d'arriver à cette conclusion : il y a dans le travail social le "hors champs" du travail social, autrement dit, il y a dans le travail social ce qui n'en a pas les codes ou le statut et qui pourtant appartient au travail social.

Je dirais que ce « hors champs » est mon terrain.

Saisir une forme particulière de travail social, voilà le projet que j'ai poursuivi à travers cette exploration par l'approche systémique. Création de cartes comme autant de tentatives d'aboutir à du "tangible". Mais quelque chose échappe, inexorablement. Le travail social ne rentre pas tout entier, ni dans des définitions, ni sur des cartes.

Si j'en crois Gilles Deleuze, les cartes, pas plus que le concept ne représentent la chose. Elles ne sont pas la reproduction du réel, ne peuvent le figer et dérouler la connaissance sous nos yeux. Tout simplement, parce que selon Deleuze, la carte ne contient pas le savoir. La concevoir comme telle est erroné. Le seul savoir dont peut être vecteur une carte est ce qui fait d'elle un moyen de s'orienter et d'agir *dans et sur l'expérience*. Le savoir est dans la carte en tant que moyen et non en tant que contenu.

Cerner les pratiques

Après m'être plutôt concentré sur ses espaces, une des manières possibles de poursuivre la définition le travail social tel que je l'envisage ici, est de le prendre au pied de la lettre. Je tente donc de l'appréhender par ces termes mêmes.

Dans travail social, il y a visiblement au moins deux choses ; le travail et le social.

A. Du travail

Certain terme souffre sans doute d'être trop commun. C'est en tout cas ce que me suis dit en m'attardant sur celui-ci. *Travail* est typiquement un terme sur lequel on s'arrête rarement, si ce n'est pour débattre si ses origines étymologiques en font ou non un instrument de torture. Le mot semble si simple et sa signification limpide. Si on prend le temps de le penser, il est pourtant assez vertigineux.

Qu'est-ce que travailler,

Je veux dire l'action de travailler,

Le geste,

Qu'est-ce que travailler,

Que faut-il pour qu'il y ait « travail » ?

Quand est-ce que ça commence, à partir d'où, de quoi ? et quand est-ce que ça s'arrête ?

Marie-Anne Dujarier³⁶ explique dans un entretien³⁷ consacré à son dernier ouvrage *Trouble dans le travail*³⁸ de quelle façon le terme travail recouvre des réalités plurielles. Le travail est une notion aux contours fluctuants, et sa définition n'a rien de stable et d'absolu. Au contraire elle dépend toujours d'un contexte et d'une intention (qui fait usage du mot et pour quoi).

Elle envisage le travail comme une catégorie de pensée³⁹ dont le sens a beaucoup évolué depuis l'après-guerre. L'auteure note qu'en effet ce mot est implicitement devenu le synonyme d'emploi, c'est-à-dire ce qui procure des moyens de subsistance. Emploi qui est lui-même désormais associé à salariat. Cette conception ignore les deux autres dimensions du terme : l'activité elle-même et le résultat (liée à la notion d'utilité, la notion de résultat apparaît à partir du 19^{ème} siècle et l'ère productiviste, industrielle).

La contraction, ou la réduction du terme travail à un seul de ses aspects, celui de l'emploi, lui-même restreint à sa dimension salariale, engendre de fait une restriction du spectre de la pensée sur le travail et au final du travail en tant que tel. Marie Anne Dujarier fait d'ailleurs observer qu'en droit le temps de travail est défini par le temps de subordination. C'est donc le rapport de subordination qui caractérise le travail et non l'activité et ce qu'elle produit.

L'assemblage des trois significations, c'est-à-dire l'idée que « *le travail c'est une activité productive, utile, réalisée dans le cadre d'un emploi dont on peut vivre* » est donc assez nouvelle et surtout ne répond selon elle à aucune nécessité. Les trois termes peuvent fonctionner de façon autonome et peuvent engendrer de multiples combinaisons, qui sont toutes du *travail*.

³⁶ Marie-Anne Dujarier est professeure de sociologie à l'Université Paris-Diderot. Ses recherches portent sur la sociologie du travail et des organisations.

³⁷ « Quel travail », La suite dans les idées, France Culture, le 18 septembre 2021.

³⁸ Marie-Anne Dujarier, « Trouble dans le travail, sociologie d'une catégorie de pensée », Puf, 2021

³⁹ En référence à E. Durkheim, inventeur de ce concept. Il désigne une construction sociale qui exprime, selon Marie-Anne Dujarier, l'état de la société. Cette construction sociale tend à substantialiser quelque chose qui n'existe pas et qui pourtant existe puisque socialement l'emploi du mot (travail) le rend incontournable. Effet performatif de la catégorie de pensée.

Extrait de l'émission « La suite dans les idées – Quel travail », France Culture, samedi 18 septembre 2021.

L'étude menée par la sociologue révèle d'ailleurs que cet assemblage tend à se fissurer depuis les années 1980 : « *C'est le cœur de cette catégorie de pensée qui est lézardée sous la pression de différentes transformations sociales* ». Ainsi parfois la définition globale qui prédominait précédemment perd l'un ou l'autre de ces termes, voire parfois deux sur trois. On observe en effet que les plus riches ne le deviennent pas par le travail, mais par le capital et que les plus pauvres ne parviennent plus à assurer leur subsistance par le travail. Invalidant donc de part et d'autres la conception tripartite d'une activité productive, utile et rémunératrice. L'autrice note un « émiettement » du travail. C'est-à-dire qu'il ne renvoie plus à une seule et grande catégorie, constituant un repère structurant dans la société.

Or le terme travail est en enjeu de luttes lexicales, politiques, scientifiques, institutionnelles, notamment car la qualification d'une activité en « travail » offre un accès à la reconnaissance d'une part et à des droits d'autre part. Cette lutte implique notamment la reconnaissance ou non d'une activité comme étant utile. Sur ce point l'auteure est claire : « *Alors, aucun produit fini, qu'il s'agisse d'un jeu, d'une voiture ou d'une œuvre d'art, ne peut être dit utile ou pas dans l'absolu : ce qui compte, au sens propre, c'est surtout de savoir à qui il est utile (et simultanément à qui il est indifférent ou nuisible), à un moment donné. Se mettre d'accord sur ce qu'il faut produire est donc issu d'un rapport de force* » [M.A Dujarier, 2019, p.826].

Enfin, Marie-Anne Dujarier ajoute la dimension impliquée, éprouvée du travail, et non simplement exécutée, en s'appuyant sur les travaux d'ergonomes tel qu'Yves Schwartz : « *Ce que l'on fait n'est jamais une pure exécution solitaire. C'est une élaboration sensible et signifiante, tissée de rapports et relations sociales. Ce processus est invisible à l'œil nu et pourtant c'est ce qui compte pour celui ou celle qui fait : l'activité, qu'il s'agisse d'un emploi ou non, c'est son réel, l'aventure dont il ou elle parle avec émotion et intérêt* »

Pour en revenir à mon terrain, la plupart des personnes rencontrées réunissent les trois dimensions du travail en dehors des jeunes de la tribu qui sont bénévoles sur les chantiers et de Ben, paysan boulanger dont l'activité d'accueil social n'est pas rémunérée mais indemnisée. Cependant, les réflexions menées par Marie-Anne Dujarier sur la question montrent combien le travail est polymorphe et complexe et ne peut se réduire à des critères objectifs liés à l'emploi notamment.

Ainsi, si l'on s'en réfère à la définition la plus large et donc la plus inclusive : « *Activité de l'homme appliquée à la production, à la création, à l'entretien de quelque chose* »⁴⁰, toute chose que l'individu réalise est en soi du travail, car il produit nécessairement quelque chose et comme le souligne l'auteure, l'utilité de cette production ne sera évaluée qu'à partir de points de vue particuliers et non en référence à une valeur absolue.

De ce point de vue, et bien qu'elles soient parfois en rupture avec le modèle dominant, toutes les expériences dont il est question dans cette recherche peuvent être considérées comme du travail.

⁴⁰ <https://www.cnrtl.fr/definition/travail/substantif>

B. Du social

Encore davantage que le travail, qui convoque des situations concrètes, bien que diverses, le social dans l'absolu ne signifie pas grand-chose. Le terme *social* est une notion qui la plupart du temps en qualifie une autre.

Dans son acception générique, est social ce « *qui se rapporte à une société, à une collectivité humaine considérée comme une entité propre : L'organisation sociale.*

*Phénomènes sociaux - Qui concerne les relations entre les membres de la société ou l'organisation de ses membres en groupes, en classes : Les inégalités sociales.*⁴¹ ».

Pour appréhender plus finement ce terme il me paraît intéressant de regarder brièvement d'où il vient, comment il s'est construit.

Etymologiquement, le terme social est issu du latin *socialis* « relatif aux alliés », dérivé de *socius* « compagnon, associé, allié ». Il qualifie par extension la parole « qui lie, où l'on s'engage ». Il y a donc aux origines du terme la notion d'alliance, d'union, de loyauté.

Ce n'est qu'un peu plus tard, fin du XV^{ème} siècle, que *social* prendra un sens plus proche de celui qu'on lui attribue aujourd'hui, qualifiant des modes d'existences et de relations aux autres. La vie sociale correspond à la vie « civile, propre au citoyen », qui a à voir avec la vie en société, en communauté. L'adjectif social désigne également des comportements « agréables, affables ». Milieu 18^{ème} apparaît la notion de *contrat social* « convention tacite réglant l'organisation de la société humaine » (Rousseau, *Contrat social*); suite à quoi émergent les sciences sociales, ou sciences « *de l'organisation et du développement de la société* »⁴²

Sans chercher à aller bien au-delà dans l'approfondissement de la définition du terme social, cette tâche étant d'une bien trop grande ampleur, je ressors de ces quelques éléments historiques l'idée de « lien » comme transversale et sous-jacente aux différents usages de ce terme. Il est toujours question de ce qui lie, fait société et de l'organisation de ce liant.

Le social, suppose, induit ou met en jeu le lien. Quel que soit le champs auquel il est appliqué (psychologie, politique,...), le social est dans l'interaction. Ce petit travail exploratoire me permet de poser l'idée que parler de social c'est à minima parler du « lien social », quel que soit ensuite la nature de ce lien et le cadre dans lequel il intervient.

Sur ce point, les travaux de Serge Paugam [2015] mettent en évidence que de la même façon qu'il n'y pas de « social » au singulier, il n'y a pas « le » lien social, mais plutôt une constellation de liens sociaux. « *L'homme est avant tout un être de liaison* » [G.Simmel cité par Serge Paugam, 2015, p.51], il est en lien, pris dans des liens, dans une diversité d'appartenances. Penser le social, c'est penser les liens. C'est penser « *que les individus sont liés par des influences et des déterminations éprouvées réciproquement* ». Sans entrer dans le détail, ces

⁴¹ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/social/73133>

⁴² <https://www.cnrtl.fr/etymologie/social>

liens sont évidemment divers mais répondent tous à deux besoins fondamentaux : le besoin de protection et le besoin de reconnaissance des pairs, c'est-à-dire « compter sur » et « compter pour ». A partir des travaux d'Elias, Serge Paugam les répartie en quatre grandes catégories :

- Les liens de filiation (entre parents et enfants), biologiques ou adoptifs constituent le fondement absolu de l'appartenance sociale.
- Les liens de participation élective relèvent de la socialisation extrafamiliale (entre conjoints, amis, proches choisis..), ils recouvrent plusieurs formes d'attachement non contraint.
- Les liens de participation organique se caractérise par l'apprentissage et l'exercice d'une fonction déterminée dans l'organisation du travail. Ils assurent protection et sentiment d'utilité.
- Les liens de citoyenneté fondent le sentiment d'appartenance à une nation, créant une communauté politique reposant sur le principe d'égalité des citoyens.

L'ensemble de ces sphères d'appartenance constitue le réseau de liens parmi lequel se situe tout individu. Leur importance et leurs intensité varient évidemment d'une personne à l'autre et d'un contexte à l'autre selon de nombreux facteurs.

Ce passage par la notion de social reste évidemment un survol, il permet toutefois d'extraire quelques lignes directrices, qui constituent des points de repère pour penser ce qui suit, le travail social, association de deux termes d'ampleur considérable.

C. Du travail social

Ces deux détours fait, voilà quelques jalons de poser pour la suite. L'enjeu étant de mieux comprendre de quoi il est question lorsque je parle de travail social. Autrement dit quel est le travail social qui fait terrain de recherche et que cet écrit cherche à comprendre ?

De cette courte exploration lexicale, il me semble possible de convenir que : c'est un travail social qui, pris au pied de la lettre des définitions, est une activité, plus ou moins reconnue (par soi-même et les autres) et rémunérée, ayant pour objet la création, le développement ou la préservation des liens sociaux entre humains, dans la perspective d'assurer les conditions de la constitution du sujet ⁴³, à travers notamment la protection et la reconnaissance de ce dernier.

Parallèlement et pour devancer les questions de la légitimité que pose une telle définition et son application à des pratiques qui ne bénéficient d'aucune reconnaissance permettant de les considérés comme des espaces réels ou potentiels de travail social, je prends à nouveau appui

⁴³ En références aux travaux de Michel Wieviorka précédemment cité qui rappelle que le sujet n'est pas une entité transcendantal mais au contraire se construit dans les relations et des expériences intersubjectives « *un Je en relation avec un Nous* ». [Abdellatif Chaouite, 2017, p.3]

sur le travail de Marie-Anne Dujarier, qui outre les définitions du terme travail, a également pensé ses usages. Elle en décline trois, distincts, mais « empilés » les uns sur les autres.

- Un usage vernaculaire, autrement dit pratique, concret,
- Un usage savant,
- Un usage institutionnel.

Ces trois usages ne renvoient pas à la même réalité et ne désignent pas forcément la même chose par le terme travail. Ma démarche ici est de prendre résolument en compte l'usage vernaculaire comme dominant pour qualifier les activités, quand bien même il se trouve parfois en rupture avec les conceptions savantes et institutionnelles.

De ce point de vue il y a du travail social à partir de l'instant où quelqu'un en fait. Il existe potentiellement partout, y compris dans les milieux alternatifs, y compris dans ceux de l'éducation populaire, y compris dans des fermes qui font de l'accueil social, partout où il est à l'œuvre en tant que geste, même s'il n'en a pas le statut.

Ces endroits sont des territoires, parmi tant d'autres, où quelque chose comme du « travail social » peut être à l'œuvre. C'est un travail social, qui existe dans et en dehors des cadres administratifs et qui parfois se fait sans le savoir, comme ça peut être le cas pour Céline.

A partir de ces critères, il y a évidemment de nombreux endroits qui auraient pu être concernés. Le choix s'explique simplement, j'ai été vers ceux dont je connais l'existence. Parce qu'ils m'intéressent et me sont plus familiers. S'y déploient des pratiques souvent un lien avec l'environnement, les activités manuelles ou artistiques. Par ailleurs, le chantier de sylviculture, la ferme, la danse, sont des lieux où le corps est central, son usage y est quotidien, indispensable.

Pour conclure sur la construction de mon terrain et sa description, il peut se définir comme un travail social à la marge du système mais toujours en son sein. Il se caractérise par une grande diversité de pratiques et de contextes n'ayant pas toujours, voire pas du tout les attributs institutionnels du travail social. Il peut être pourtant considéré comme tel sur la base de ses usages vernaculaires. Ces terrains sont du travail social en tant qu'espaces d'activités humaines perçues comme utiles, éventuellement rémunérées, et œuvrant à la création de liens sociaux constitutifs de l'individu en tant que sujet.

III.2 Méthode de recherche - Enquêter

Approche biographique

Il ne s'agit pas à proprement parlé d'un travail biographique au sens strict du terme. Ma démarche n'est en effet pas de restituer, de témoigner de la vie des personnes que je rencontre, en tant qu'histoire de vie. Et pourtant, c'est bien à partir de la vie et de l'expérience d'autres, quand bien même il s'agit d'une vie professionnelle, que ce travail se bâtit.

Je considère donc que le travail de terrain et le recueil de matériaux repose sur une approche biographique, dans la mesure où il est bien question de s'intéresser à l'individuel, pour tendre vers l'universel. Et que l'individuel est ici interrogé par le biais de récit de soi, de ses expériences, de son histoire. L'approche biographique générant parfois quelque scepticisme, il me semble important de clarifier certains points.

Devançant les critiques "d'illusion biographique" que suscitent les travaux fondés sur le récit biographique, Jean-François Bayart, dans la partie méthodologique de son ouvrage "Le Plan Q" détaille de quelle façon il opère un pas de côté par rapport aux recueils de récit de vie en reprenant les mots de Bourdieu. « *L'objet ici n'est pas de dégager la vérité d'un individu, mais "sa" vérité "c'est à dire son mode d'assujettissement, la façon dont il se constitue en sujet moral* » [2014, p.145]. Le récit est fabriqué, c'est incontestable, mais il n'en est pas moins réel, c'est à dire vrai. Ce point me renvoie à des situations professionnelles assez singulières, impliquant par exemple des personnes sujettes à des phénomènes hallucinatoires, qui évoquent des événements raisonnablement impossibles (traversées de murs, téléportations...). Pourtant, ces événements existent, ils ont été vécus. Et il est impossible de comprendre quoi que soit à l'expérience de l'autre si l'on conteste son « *dire vrai* »⁴⁴, sa sincérité. Car ne pas être cru rend fou, quand bien même nous le sommes déjà aux yeux de notre interlocuteur. De ce point de vue, je considère que le réel n'a ni à être plausible, ni à avoir eu lieu, pour être réel. Partant de là, je tiens pour vrai, tout ce que les personnes enquêtées m'ont dit.

Autre aspect qui me paraît intéressant et que relève J-F Bayart, est que la biographie « *offre le lieu idéal pour vérifier le caractère interstitiel - de la liberté dont disposent les agents, comme pour observer la façon dont fonctionnent concrètement des systèmes normatifs qui ne sont jamais exempts de contradictions* ». Ainsi, « *l'intérêt de la biographie est de permettre une description des normes et de leur fonctionnement effectif, celui-ci n'étant plus présenté seulement comme le résultat d'un désaccord entre règles et pratiques, mais tout autant comme celui des incohérences structurelles et inévitables entre les normes elles-mêmes, incohérences qui autorisent la multiplication et la diversification des pratiques* » [J-François Bayart, 2014, p.143]. De ce point de vue la biographie permet de mettre ainsi en lumière l'inachèvement du système normatif. Ce qu'Yves Barel nomme la "non-systématicité du système" ou "système paradoxal" [2008, p.9-14].

⁴⁴ Michel Foucault, L'Herméneutique du sujet. Cours au Collège de France, 1981-1982 cité par J-François Bayart, *Le plan cul. Ethnologie d'une pratique sexuelle*, Editions Fayard, 2014, p. 150

Trame et déroulement des entretiens

A. Trame

Si les entretiens ne sont pas l'unique type de matériaux dont je dispose, ils en constituent une part importante.

Soyons clair, il y a autant de trames que d'entretiens. Les questions posées sont toujours très ajustées à/aux personnes à qui elles s'adressent et à l'endroit où j'en suis dans mes réflexions. L'écart est grand entre les univers des différents enquêtés. Ainsi, interroger le corps de manière explicite était tout à fait concevable avec Denis et Céline, c'est leur univers privilégié. Questionner le corps de la même manière auprès de travailleurs sociaux ou assimilés n'a aucun sens. S'il y a une thématique générale, la trame d'entretien prend donc des tournures singulières d'une personne à l'autre. Il y a une forme de démarche du cas par cas, rendant complexe la perception d'une uniformité. Le commun est sans doute dans ce que je cherche à atteindre plus que dans le moyen d'y parvenir. Tous les entretiens visent à mettre en relation corps, engagement et travail social.

N'ayant d'autre boussole que mon propre corps pour situer l'engagement, je me suis donc appuyé sur mes propres sensations, ce que je perçois de la corporalité de mon engagement pour tenter de l'appréhender chez l'autre. Je définis l'engagement comme l'élan à se mobiliser et à persévérer pour ce à quoi on tient. Personnellement, je repère ce à quoi je tiens principalement lorsque cette chose est offensée, mise en péril. Je défends. Cette posture s'accompagne souvent de colère à l'intensité variable selon l'importance que je donne au sujet, et le sentiment que j'ai, ou non, de pouvoir le protéger.

C'est donc en questionnant la sensation, et notamment la colère, que j'ai tenté d'atteindre cet engagement dans le métier, et donc ce qui le fonde viscéralement.

Ma préoccupation est de suivre l'autre et d'éviter d'orienter trop ses réponses et réflexions. Pour ces deux raisons il y a du flou, du vague dans mes trames. Mais ça ne me semble pas un problème puisqu'il y a aussi du temps.

Il y a le désir de me laisser surprendre et de surprendre l'autre.

Les retours de Denis et de Céline suite à la lecture de la retranscription de son entretien semble témoigner de cela. Tous deux expriment leur étonnement de ce qu'ils ont pu dire, ce qui ne signifie en rien qu'ils en soient satisfaits.

B. Les leçons de la démarche exploratoire

Le premier entretien est clairement celui de l'acteur de terrain, prise dans ses préoccupations personnelles et qui "joue" à la chercheuse. De fait, deux choses apparaissent clairement lors de cet entretien.

Premièrement, je veux en faire quelque chose, qu'il « se passe quelque chose » de particulier. En témoigne le commentaire que j'en ferais tout de suite après " *J'observe plutôt en débutant le souci d'en faire un moment vrai, qu'il se passe quelque chose, pour l'une comme pour l'autre. Or je ressors de cette entrevue avec la sensation désagréable qu'il ne s'est rien passé. Pire peut être, que ce qui s'est produit était banal. Il y a eu un certain nombre de sujets abordés, des choses intéressantes d'autres moins. Mais cette interaction n'a rien provoqué. Je n'ai pas sentie de « rencontre ». Or à tort ou à raison c'est l'objectif que je me suis visiblement donné pour cet entretien (sans l'avoir vraiment perçu ni réfléchi au préalable)*".

Je ressors donc de cet échange déçue et assaillie de questions quant à ce que j'ai cherché à produire, mes intentions non clarifiées, peut-être non conscientes, mes enjeux personnels et de quelle manière j'ai confié, secrètement, un rôle à mon interlocutrice.

Deuxièmement, je suis venue pour cet entretien avec des questions peu ciblées, pour ne rien empêcher, mais paradoxalement avec une idée très précise des réponses que j'attendais. Or, là encore, Lise a résisté. Pour qui le lira, il est assez clair que cet entretien est laborieux et éprouvant, tant il est animé par nos tentatives mutuelles de le conduire ailleurs que là où nous amène l'autre. La relecture, fût pour Lise aussi source d'étonnement, constatant combien elle a passé son temps à ne pas répondre à mes questions. Vinciane Despret et Jocelyne Porcher, dans leur ouvrage consacré à l'étude qu'elles ont mené auprès d'élèves, tiennent un propos qui me paraît parfaitement illustrer ce qu'il s'est passé : "*Le sujet est convoqué par un problème dont il n'a souvent que faire, ou en tout cas dont il n'a que faire de la manière dont il est défini, tout comme le chercheur ne se préoccupe le plus souvent pas de la manière dont son problème peut, ou non, faire problème pour celui qu'il convoque*⁴⁵".

Cette épreuve passée, de nombreuses interrogations surviennent, m'indiquant la nécessité de revoir ma posture et de penser les enjeux de cette recherche notamment.

En substance ces questions cherchent à déterminer de quelle façon faire une vraie place à l'autre, et à sa parole. Quelques pistes s'esquissent et notamment le fait de considérer mes partis pris en tenant compte du fait qu'ils ne sont pas universels et que la réalité qui m'anime n'est pas celle de l'autre. Il n'y a pas à être d'accord sur une vision commune, il y a à ouvrir son champ de vision, à l'étoffer, à l'augmenter.

M'apparaît clairement que l'entretien, loin d'être un espace neutre, est en réalité une situation où deux individualités, deux histoires, deux mondes se font face. Et que la bonne volonté de chacun n'enlève en rien les croyances et les urgences qui nous tiennent à cet instant.

⁴⁵ Vinciane Despret et Jocelyne Porcher, "Etre bête", Edition Actes Sud, 2007, p 91

Personne ne s'engage dans un entretien sans y jouer quelque chose, parce que personne n'entreprend une action qui n'a ni intérêt, ni sens pour lui. Même minime.

Il y a donc tension. Tension car il est en effet probable, (et peut être est-ce même toujours le cas) que les enjeux des uns soient différents de ceux des autres. Or aller dans une direction suppose de ne pas aller dans une autre. En tout cas simultanément. Sans qu'il y ait opposition, il y a au moins tiraillement.

Suivant cette logique, à chaque fois que l'autre m'amène dans une direction différente de celle que je souhaite prendre ou résiste à celle que je lui propose, je me retrouve empêchée. Et réciproquement pour l'autre. Cela me questionne sur le nécessaire lâcher prise que nécessite l'entretien. Et de fait, sur l'équilibre à trouver entre le respect de ce qui m'anime, de ce que je souhaite approfondir et le respect de l'autre, en tant que sujet, et non simple pourvoyeur d'informations.

A l'inverse, lors de ma rencontre avec Ben quelques semaines plus tard, j'expérimente l'exploration d'un terrain lorsqu'il est totalement extrait des enjeux de "résultat".

A ce moment-là, ma démarche est surtout celle d'un acteur de terrain. Je ne sais d'ailleurs pas bien ce que je cherche là. Je sais simplement que la forme d'accompagnement vers lequel conduit ce type de partenariat entre secteur social et non-professionnel du social m'interpelle. Je passe une journée complète et la nuit qui suit sur la ferme de Ben. Rien n'est préparé. Je m'y rends "pour voir" le 28 janvier 2019.

Cette rencontre est un moment de quotidien partagé. Il n'y a donc ni trame d'entretien, ni intentions prédéfinies. Cette rencontre n'a pas été "travaillée", elle n'a d'ailleurs pas pour objectif d'apparaître dans mes matériaux de recherche. Pourtant il me semble désormais qu'elle en fait partie.

Ces deux premières expériences d'enquête de terrain constituent presque deux polarités, entre une recherche faite de projections et celle qui s'ignore. La première est faite de frustrations et d'angles morts, la seconde manque d'assise mais se révèle plaisante pour moi.

Je chercherais pour la suite quelque chose qui ne serait ni l'une ni l'autre, mais les deux. Une rigueur sans rigidité.

C. Co-recherche

Lise ne s'était pas soumise à mes questions, elle avait résisté.

Cette situation ne s'est pas reproduite pour les entretiens qui ont suivi.

Ce fût des moments assez agréables, avec leurs longueurs ou leurs imperfections mais je les ai vécu comme une progression, un cheminement avec quelqu'un, et non un rapport de force. Je crois n'être plus passé à côté de quiconque.

Il y a de manière générale une notion d'espace. De l'espace pour raconter, argumenter, se souvenir, chercher, s'étaler, avancer, revenir. Je dirais que je fais plus confiance aux enquêtés qu'à moi pour aller là où il faut. Mes interventions sont donc moins des questions que des invitations à explorer ensemble.

Concernant la méthodologie d'entretien à proprement parlé, elle est aussi à géométrie variable. En parallèle des questions proposées, se greffent des citations extraites d'ouvrages ou d'autres personnes enquêtées sur lesquels j'invite les personnes à réagir. Sont également mis en discussions mes propres opinions ou récits d'expériences. Je qualifierai ma démarche de semi-directive. Je propose en effet un cadre, mais m'en éloigne aussi volontairement très vite pour suivre aussi longtemps qu'elle me paraît fertile la pensée de celui ou celle avec qui j'échange. L'objectif étant, par le biais de cette rencontre, d'aller là où je n'aurais pas été toute seule, ou en tout cas d'amplifier ma perception du sujet. J'ai donc tendance à suivre d'autres pistes, à approfondir des points qui n'étaient pas initialement envisagés.

J'observe d'ailleurs que toutes les situations d'entretiens sont vécues de ma part comme un espace de co-recherche. M'entretenir avec quelqu'un c'est lui proposer de travailler avec moi sur un sujet qui peut nous rassembler d'une manière ou d'une autre, et tenter de faire émerger la façon particulière dont il s'en empare, de la place qui est la sienne, pour pouvoir reconsidérer la place qui est la mienne et en changer. Evidemment, selon le rapport que chacun entretient au savoir, au sujet que je propose et à la situation d'entretien, la contribution est différente. En soit, cela ne change rien à ma façon de me positionner en tant que chercheuse. Laisser d'autres chercher avec moi sur ma recherche. Ce qui signifie toutefois que je tente de conserver un cap quant à la direction que je souhaite prendre et ma façon d'aborder le sujet.

Cette manière de faire s'est imposée "spontanément", comme un réajustement suite à l'entretien exploratoire.

Plus tard, je découvre le travail réalisé par Vinciane Despret et Jocelyne Porcher [2007], relatant la façon elles ont délibérément associé les enquêtés à la recherche, non pas comme personnes disposant d'informations, mais comme participant au travail d'élaboration, ce dernier étant généralement réservé au chercheur.

L'originalité de leur travail repose sur le fait de proposer aux enquêtés de les aider à construire un problème, en les sollicitant sur la façon dont selon eux il était judicieux de formuler la question [2007, p.89]. Ca me paraît assez révolutionnaire.

Au-delà d'une question méthodologique, c'est une conception de la recherche qui est bouleversée. Celle qui place de fait le chercheur dans une position de surplomb. La proposition des deux chercheuses est donc de construire avec les personnes rencontrées le protocole de recherche, à partir de leur expertise. Elles parlent d'ailleurs de "*repartition, de redistribution de l'expertise*"

Cette démarche s'accompagne d'une remise en question de l'anonymisation des enquêtés.

En ce sens, le dispositif de co-recherche développé et proposé par Vinciane Despret et Jocelyne Porcher est une manière extrêmement habile et stimulante pour venir bouger les lignes.

Ma démarche n'est évidemment pas aussi aboutie, elle était premièrement bien plus improvisée et tout à fait aléatoire. Le protocole n'était pas le même d'un entretien à l'autre, pour la simple raison qu'il ne me semblait pas y avoir de protocole. En réalité je mesure en l'écrivant qu'il y a bien des choses que je mettais en place, une manière de faire, une organisation, mais elle était non formalisée et de fait assez peu consciente.

Par ailleurs si ma posture laissait me semble-t-il de la place pour avancer et réfléchir avec l'autre, l'ambition était bien moindre. Ceci étant, le déroulement des entretiens montrent combien j'ai requestionné mes hypothèses et mon objet, à partir des propos de mes interlocuteurs. Les remises en questions ont été plus ou moins visibles et frontales, mais ont été source de changements non négligeables dans la construction de la problématique et sa formulation.

Par ailleurs, le statut particulier donné à certaines personnes, Denis et Céline notamment, induisent évidemment une manière de solliciter leur parole et de la traiter qui est différente des autres. Celle-ci s'apparente peut être plus manifestement à de la co-recherche puisqu'elle est préalablement perçue comme de l'expertise qui va m'aider à construire le problème.

Dans le cadre du travail de terrain de seconde année, j'écrivais ceci à propos de l'entretien avec Denis : *"Concernant mon positionnement et mes attentes vis à vis de Denis, elles n'ont jamais été consciemment déterminées, mais elles me semblent à posteriori assez claires, je le sollicitais pour sa contribution en tant qu'acteur de terrain, mais également en tant qu'expert des questions de corporéité. Ma façon d'évoquer notre rencontre et mon souhait de le voir prendre part à mon travail indiquait une dynamique collaborative, sur des sujets qui nous mettons au travail tous les deux, à des endroits différents. Je souhaitais recueillir son expérience, mais également son point de vue, son regard, sur la façon dont je pose les problèmes dans le cadre de cette recherche. Denis constitue un apport réflexif et théorique en tant que tel.*

Il s'agissait donc de quelque chose qui s'apparente davantage à un processus de co-recherche, bien que ça n'est jamais été formulé ni même pensé ainsi. Il y avait une sorte d'évidence à cette forme de travail. En cela, Denis devient aussi chercheur dans cette recherche. (...)

Au regard de ce qui a été vécu j'ai en réalité de la retenue à parler d'entretien. Ce terme ne désigne pas véritablement le type d'échange qui a eu lieu. Peut-être en existe-t-il un que je découvrirais plus tard.⁴⁶"

Mes remarques sont à peu près similaires lorsqu'il est question de l'entretien réalisé avec Céline. Pour ce qui est des autres entretiens, si cette approche est moins manifeste, elle n'en est pas moins présente. Dans le fait de ne pas poser de limite de temps, de conserver des trames très "imprécises" qui balisent grossièrement mais laissent de l'amplitude, mais surtout dans le fait de suivre l'autre dans sa pensée, attentive et intéressée par l'endroit où elle mène, sans chercher à revenir systématiquement à mon canevas.

Ma démarche a oscillé entre une demande de "dire" et une demande de "faire" avec moi. Invitant les enquêtés à "mettre leur pensée au travail", pour reprendre les termes de Vinciane Despret et Jocelyne Porcher, autrement dit " penser avec nous ou pour nous, d'être perplexe de ralentir". Elles soulignent combien cette manière de s'y prendre a permis de transformer les questions, de modifier les attitudes, de déplacer les points de vue et d'en faire exister d'autres.[2007, p.106] Pour ma part, je ne parviens pas à savoir si ce qui s'est produit pour les enquêtés relève véritablement d'un moment de réflexion et d'élaboration ou simplement du partage d'une pensée préexistante. Je pense qu'il y a eu les deux. Je me dis qu'il doit toujours y avoir des deux. C'est

⁴⁶ Cf Annexe - Entretien Denis p. 27

d'autant plus questionnant avec Denis, continuellement habitué à produire de la pensée et à la dispenser, et pour qui il est difficile de quitter sa place "professorale". Il lui est d'autant plus difficile d'en sortir que c'est à cette place que je l'ai mis.

Je m'aperçois, à la lecture du travail de Vinciane Despret et Jocelyne Porcher qu'il est possible d'aller loin dans cette démarche d'ouverture dans la construction des savoirs avec les enquêtes. Je n'ai pas vraiment permis cela. J'ai en revanche beaucoup de satisfaction et de reconnaissance du fait qu'ils aient permis de soutenir la mienne.

Eprouver son terrain

A. Se mouiller

Claude Lévi-Strauss qualifie le terrain de « *révolution intérieure qui fera du candidat à la profession d'anthropologue un homme nouveau* » [François Laplantine, 2010, p.16].

Sans aller jusque là, ma rencontre avec le terrain et notamment la Tribu fut sans aucun doute un choc, qui m'a bousculé profondément et dont je ne suis pas revenue comme avant. Je n'en suis d'ailleurs pas encore tout à fait revenue. Ce terrain m'a habité, m'a submergé même à certains endroits. La sensation d'avoir été engloutie, puis recrachée, comme un noyau d'olive...

Il semble que je n'étais pas vraiment prête à rencontrer mon terrain. En tout cas que je n'avais pas prévu qu'il aille aussi à ma rencontre, à sa manière à lui. Je m'aperçois que la conception du terrain que j'avais, peut-être est-ce dû à la polysémie du terme, était quelque chose d'assez inerte, en tout cas passif vis à vis de la recherche, c'est à dire sans intention. Le terrain comme synonyme de surface. Or que peut une surface?

Ce malentendu est accentué il me semble par l'usage du terme "observation", induisant l'idée d'une visite dans un milieu que l'on vient regarder, dans lequel on déambulerait, semblablement à une visite au Musée du Louvre. Les yeux plissés, les bras croisés, le buste en arrière (je n'ai jamais été au Musée du Louvre, mais j'imagine que c'est ce que j'y verrais...).

Dans leur guide de l'enquête de terrain, Florence Weber et Stéphane Beaud, « *la présence de l'enquêteur agit comme un catalyseur sur les relations sociales préexistantes : il sert de révélateur à des conflits et des classements locaux, il devient un enjeu dans des rapports de force qu'il ne connaît pas encore et qu'il maîtrise encore moins. Au fur et à mesure qu'il reste sur le terrain, il deviendra le confident, l'otage, le témoin, le juge, la providence, l'aide : il représente d'une certaine façon, le « monde extérieur », il est un enjeu dans la représentation que les personnes rencontrées se font d'elles-mêmes et veulent présenter vis-à-vis d'un 'public'.* » [2010, p.289]

Naïvement, je crois que j'imaginais que le terrain poursuivrait sa vie, sans aucune attention à mon égard, sans rien chercher, sans rien vouloir, sans pouvoir, sans désir. Simplement là. Constant, égal à lui-même. Sans conscience. Or, comme Laplantine le rappelle justement,

l'observateur est lui-même observé. Merleau-Ponty dit "*je suis voyant-visible*". Percevoir c'est aussi être perçu.

"Heureusement", si le vocabulaire de la recherche a tendance à évacuer la subjectivité qu'elle contient et qu'on y rencontre. Le processus de recherche semble se charger de nous le rappeler.

B. Terrain sous conditions

Le déroulement de mes entretiens et leur contexte peut soulever quelques questions sur la nature des relations que j'entretiens avec les personnes que j'enquête et la façon dont je m'y prends. En effet, on ne peut que percevoir une certaine proximité, quelque chose qui généralement va plus loin que la pratique de l'entretien comme moment d'échange circonscrit dans le temps.

Au début de son ouvrage, Laplantine survole un certain nombre d'exemples d'ethnographes ou d'anthropologues ayant menés des recherches dans lesquelles ils se sont impliqués "corps et âmes" pourrait-on dire. Jeanne Favret Saada en fait partie mais d'autres ont également eu des démarches peu "distanciées". Laplantine formule que c'est cette posture qui a permis l'accès à la culture des populations étudiées. Il faut "être pris" pour faire référence à J.Favret-Saada.

Après quelques interrogations à ce propos, j'en suis arrivée à la conclusion que tout ce qui entoure l'entretien, c'est à dire cette connaissance particulière de la personne avec qui je m'entretiens et de ce qu'elle fait, m'est nécessaire.

Et ce pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, parce que je suis à la recherche d'une certaine démarche. Et ça ne se trouve pas dans le bottin. Ce qui suppose que j'ai suffisamment connaissance d'un milieu et de ses acteurs pour identifier qu'il y a quelque chose qui se joue dans cet espace, qui se situe à la lisière du travail social, et qu'il s'y passe quelque chose de différent, qu'il y a de l'engagement.

Cela implique, soit que je connaisse déjà le milieu (ce qui est le cas du Caarud), ou les personnes (Lise, Denis, Céline), soit que je mette en place des conditions qui me permettent de les découvrir en partageant du temps de vie avec elles (les jeunes et Christine de la tribu, Ben).

Par ailleurs, dans ce qui se vit en dehors de l'entretien, dans ce temps de vie partagé réside aussi, voir beaucoup, ce que je viens chercher. Il y a évidemment tout ce qui ne se dit pas en entretien, parce qu'on ne le sait pas, parce qu'on oublie, parce que ce n'est pas le propos ou tout simplement parce que ce n'est pas dicible. Il y a les contradictions, les ambivalences, les croisements, les incohérences, ce qui cohabitent en chacun et qui tiraillent.

Enfin et surtout parce qu'il est également un terrain qui demande, qui réclame l'engagement du chercheur. C'est d'ailleurs assez clair à la tribu. Il ne peut y avoir d'observateur pour observer, et il ne peut y avoir d'informateurs pour informer. C'est proprement inconcevable. Christine me le fait d'ailleurs remarquer sans détours lors de notre conversation inopinée⁴⁷.

En plus d'une condition d'accès, s'impliquer sur le terrain est une condition de la réalisation de l'entretien. Et ce ne fût déjà pas une mince affaire. Il y a donc des lieux et des personnes avec

⁴⁷ cf Annexes Contexte et déroulement d'entretiens Tribu, p. 135

qui la pratique de l'entretien ne peut être envisageable que parce qu'il y a déjà un lien, une reconnaissance ou une autorisation. L'entretien avec les jeunes de la tribu n'aurait en aucun cas pu être programmé. Il a fallu saisir l'instant, le bon moment, avec quelques notes et beaucoup d'incertitudes. De ce point de vue ce terrain d'enquête requiert une forme d'opportunisme et d'adaptation. Et pour cela il n'y a d'autre choix que d'y être et de composer.

C. Objectivité et neutralité - Au cœur de la recherche, le chercheur

La réflexion sur la neutralité ou son absence a été assez récurrente durant les deux premières années de recherche-action. D'abord concernant mon sujet de recherche, ensuite concernant ma façon de chercher. Mes textes au sujet du travail social, de mon histoire avec lui et de mes projections laissent entrevoir que j'ai de nombreux partis-pris. Apparaît un positionnement moral ou éthique, des avis, opinions personnels qui ressortent et expriment de la partialité.

Je l'ai d'abord perçu comme un problème. J'ai travaillé à la distanciation. Je pense être parvenue à être suffisamment distanciée pour voir que je ne le suis pas. Je parviens également à être suffisamment distanciée pour m'apercevoir que la distance ne m'intéresse pas. Je ne cherche pas à tendre vers la neutralité. J'assume le parti pris. J'éprouve de l'attirance ou de la répulsion, et souvent les deux, pour les terrains sur lesquels j'ai pu me rendre. Ils mettent en jeu une certaine fascination c'est vrai. Elle n'est pas aveugle.

Je ne peux m'empêcher de citer Laplantine: *"S'inclure non seulement socialement, mais subjectivement fait partie de l'objet scientifique que nous cherchons à construire, ainsi que du mode de connaissance caractéristique du métier de l'ethnologue. L'analyse, non seulement des réactions des autres à la présence de ce dernier, mais de ses réactions aux réactions des autres, est l'instrument même susceptible de procurer à notre discipline des avantages scientifiques considérables, pour peu que l'on sache en tirer parti"*.

C'est un fait, je suis impliquée dans cette recherche. J'y suis même impliquée deux fois. Entant qu'acteur qui l'initie, en tant que chercheuse qui la poursuit. Je n'ai aucune prétention de neutralité par rapport au travail que je mène, pas plus que le souhait d'en avoir.

Entre autre mérite, l'approche phénoménologique se prête parfaitement bien à cette configuration. En effet, l'aspect ascendant de la phénoménologie, inverse le mouvement usuel de l'analyse. *« Là où le chercheur cherche habituellement des régularités objectives entre les individus, là où il se méfie de toute subjectivité qui obscurcirait la neutralité de sa perspective, le phénoménologue fonctionne de façon inverse: il part de son expérience personnelle ou des expériences subjectives d'autres individus et, à partir de ses expériences intérieures, il procède à un mouvement d'analyse conçu comme un mouvement d'extériorisation »* [Manon Garcia, 2018, p. 130]

Cette démarche constitue donc un double renversement méthodologique. Celui de partir du singulier pour penser l'universel, mais également celui de pouvoir englober l'expérience personnelle du chercheur comme appartenant à cette recherche. De ce point de vue, mes expériences du travail social sont des expériences à considérer, elle ne sont pas des parasites subjectifs, comme autant de bâtons dans les roues de ma recherche. De Beauvoir a étudié les

femmes en tant que femme, cette expérience subjective, corporelle, tout en étant chercheuse, n'a pas constitué une entrave, mais est venue dire aussi quelque chose de l'expérience qu'elle cherchait à décrire. Ma propre expérience trouve ainsi sa place, participant au mouvement d'extériorisation que tente l'approche phénoménologique. C'est à dire, donner une dimension politique, partagée, à des phénomènes singuliers et individuels, y compris les miens.

Pour ce qui est de l'enquête de terrain, la description est toujours la description de quelque chose par quelqu'un. Tout comme Edgar Morin le pointe dans l'approche systémique, Laplantine insiste sur l'inévitable relation entre l'ethnographe et la réalité sociale qu'il cherche à saisir, cette dernière n'ayant "*aucun sens indépendamment de lui*". Le monde décrit, ce n'est pas le monde qui parle, mais le monde parlé par un observateur qui lui donne sens à travers la relation. Il n'existe pas dans l'absolu. Il naît et se construit dans le regard de l'observateur, puis dans sa façon toute singulière de la faire exister par le langage. Car, de la même façon, il n'existe pas de « *relations naturelles entre le monde et le langage, le signifiant et le signifié, mais des élaborations culturelles, ce qui suppose que nous en finissons avec ces fictions de la transparence du langage, de l'adéquation des mots et des choses, de l'isomorphisme du référents et du signe* » [François Laplantine, 2010, p.37]. La description n'a en soi rien d'objectif.

Et cette non-objectivité, n'est pas une imperfection de la description, mais son état. Convoquer la phénoménologie, c'est convoquer le sensible comme porteur de sens. C'est, à rebours d'une pensée par concepts (qui se veut robuste, pure et stable), réhabiliter le fugace, l'instable et le multiple, qui se dérobe à l'analyse. C'est « *réaliser qu'il n'existe pas de faits à l'état pur, attendant des significations dont on pourrait les créditer* » [2010, p. 103].

La description est une activité où le chercheur produit (plus qu'il ne reproduit). L'idée d'une autonomie du décrit est un leurre selon Laplantine. « *Il n'existe donc pas à proprement parlé de "données ethnographiques", mais d'emblée, toujours et partout, la confrontation d'un ethnographe (particulier) et d'un groupe social et culturel (particulier), l'interaction entre un chercheur et ceux qu'il étudie. C'est précisément cette rencontre qui mérite d'être appelé "terrain"* » [2010, p. 40].

D. Ce qui fait préjugés

Si la non-objectivité ne constitue pas en soi une entrave au processus de recherche et à la qualité de ce qu'elle produit, il me paraît toutefois important d'énoncer les préjugés qui m'habitent et orientent, de facto, ma façon de venir voir, décrire et analyser. Je les inclue donc dans ce texte car l'image de mon terrain est aussi mon terrain.

Un de mes préjugés les plus solide et déterminant dans cette recherche est ma perception délétère de l'institutionnalisation du travail social et de ce qu'elle produit. Et notamment les effets de la tutelle de la puissance publique (et à travers elle des financeurs et de la formation) sur les logiques professionnelles.

J'y vois majoritairement une source de rupture entre accompagnants et accompagnés, ainsi qu'entre les accompagnants et leur hiérarchie. Je déplore également le phénomène d'homogénéisation du travail social qu'elle implique.

J'entretiens de fait un rapport ambigu avec la professionnalisation des métiers du social. Je lui attribue à la fois une forme de bénéfice, par le biais du recul qu'elle permet, tout en considérant qu'elle participe paradoxalement à l'impossibilité d'être travailleur social, c'est à dire, de tendre vers ses finalités. Cette ambiguïté est d'ailleurs également au fondement de cette recherche, puisqu'elle ouvre sur la question de savoir comment faire métier autrement.

J'observe en conséquence de ces préjugés une tendance à la hiérarchisation des différents acteurs/espaces participant au travail social. Certains me paraissent, que je le veuille ou non, moins défendables que d'autres.

Autres matériaux

Si l'apport majeur de matériaux est constitué par les entretiens, ce n'est pas le seul. L'observation de terrain, la prise de note à la volée de remarques ou réflexions que je glane au gré des conversations, les descriptions de chaque entretien, de leur contexte et déroulement constituent également une source de connaissance et de compréhension du terrain.

Il me semble que parmi toute cette accumulation, les matériaux qui font véritablement sens pour moi, en dehors des retranscriptions d'entretiens, sont les notes d'observations et les descriptions des contextes d'entretiens.

Elles contiennent ce que j'ai vu de mon terrain, mais plus que cela. Elles contiennent ce que j'ai vécu de mon terrain. L'observation dépasse la vision. François Laplantine insiste sur le fait que le travail ethnographique ne se fonde pas uniquement sur le regard, bien plus que cela la visibilité convoque l'ensemble des sens, chacun concourant à donner accès à ce que vivent d'autres que nous. Il convient donc de prendre en compte la globalité de nos sens comme participant à cette visibilité.

« C'est Merleau-Ponty qui le premier, en rupture avec notre tradition intellectualiste de la "représentation", a montré à quel point le regard était regard du corps, engageant le corps tout entier et s'effectuant à travers et à partir de ce dernier » [François Laplantine, 2010, p.21].

Pour ma part je crois avoir éprouvé le terrain. Ce que j'y ai vécu, ce corps à corps, n'est pas uniquement une expérience qui me concerne, comme si elle n'avait rien à voir avec le terrain, mais juste avec les dispositions du chercheur. Être happée par son terrain, c'est vivre quelque chose de ce terrain, de ce qu'il produit, de ce qu'il est. De ce point de vue, "l'absorption" du chercheur par le terrain est "le terrain". Sa forme, sa matérialité, sa condition, son expression, son rapport au monde, son essence.

Et il nécessite d'être rencontré comme ça, par l'expérience sensible.

J'ai eu tendance à percevoir ce matériau comme "secondaire" ou périphérique. Je me retrouve assez bien désormais dans les mots de François Laplantine affirmant que tout ce qui témoigne

de cette relation au monde observé (carnet de recherche, d'observations,...), là où nous esquissons nos premières descriptions, ne sont pas des « *propédeutiques marginales par rapport à l'œuvre scientifique. Ils sont le seul moyen d'y parvenir* » [2010, p.103].

Ces notes et descriptions me paraissent en effet riches et très éclairantes, à la fois par ce qu'elle disent de cette recherche et par ce qu'elle disent de moi dans cette recherche. Elles sont de toute évidence du matériau à valeur équivalente avec le contenu des entretiens, car elles parlent de mon terrain, intensément même, mais autrement.

Leur importance est probablement très liée à la manière dont je procède, mon implication sur le terrain, les liens particuliers qui s'y tissent.

En conclusion

La mise en œuvre de cette recherche sur le terrain est à l'image de sa dimension réflexive : d'humeur vagabonde. La forme morcelée, disparate qu'elle prend m'a longtemps interrogé sur la qualité scientifique d'une telle démarche.

Que faire de ces bouts de vie et de métiers, isolés, hétérogènes, qu'est-ce que ça constitue comme matériau?

J'ai trouvé quelques réponses dans la partie méthodologique de l'ouvrage de Jean François Bayart, "Le Plan Q"⁴⁸. "*Il n'est nul besoin de postuler que la vérité constitue un tout, un ensemble cohérent et orienté, qui peut et doit être appréhendé comme expression unitaire d'une "intention" subjective et objective, d'un projet*"⁴⁹. "*En revanche il est loisible d'identifier des pratiques, des énoncés, des affects, des figures imaginaires, dans des situations et des moments précis - et dans cette mesure la biographie se présente "non comme des récits de vie mais comme des récits de pratiques*"⁵⁰.

Si cette réflexion porte j'imagine sur le récit que peut produire une personne entretenue, il me semble qu'elle est transposable au récit que peut produire un terrain, par le biais des personnes qui l'habitent. Ainsi, mon terrain et ses pratiques ne sont pas parlés de façon exhaustive et homogène pour restituer l'ensemble d'une vie (de terrain), mais plutôt de façon ciblée, dirigée et donc très parcellaire, témoignant de ci de là, des pratiques que l'on y trouve.

La cohorte d'enquêtés prenant part à cette recherche n'est donc en aucune façon représentative d'un groupe particulier. Pas plus, malgré son éclectisme, de toute la diversité d'un terrain.

Il ne s'agit pas de s'intéresser au général mais à la singularité. Le récit vient montrer une manière particulière d'être ou de faire dans un contexte donné. Jean-François Bayart utilise le terme de "carotte"⁵¹ (géologique), telle une ponction de la société, dans un lieu précis, à un instant précis.

⁴⁸ J-François Bayart, *Le plan cul. Ethnologie d'une pratique sexuelle*, Editions Fayard, 2014

⁴⁹ *ibid*, p. 145 citant Pierre Bourdieu, "L'illusion biographique", *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62, 1986, p. 69-72

⁵⁰ J-François Bayart, *Le plan cul. Ethnologie d'une pratique sexuelle*, Editions Fayard, 2014, p. 145 faisant référence à Daniel Bertaux

⁵¹ *Ibid*, p. 152

Ainsi, il ne s'agit pas de rendre compte de tout le travail social, mais de s'attarder sur une forme singulière du travail social, non en y passant le peigne, mais par carottage.

A travers ces "ponctions" en différents points, est mise à jour une certaine configuration parmi « beaucoup d'autres possibles, qui illustre les conditions concrètes de l'exercice de la liberté et de la domination, dans une situation historique précise » rappelle Jean François Bayart. [2014, p.150]

Quels enseignements peut-on tirer de cela ? Possiblement aucun. On peut par contre se saisir d'un regard, c'est à dire une lecture différente, qui amène ailleurs, vers une autre facette du réel. Voir tout, accéder à la globalité, c'est nécessairement voir le monde en surface. Creuser, c'est creuser à un endroit, qui ne présage pas de ce que l'on aurait pu trouver cinq mètres plus loin, mais qui n'enlève rien à la valeur du savoir qui se trouve devant nos pieds. Et de fait, si notre connaissance du monde n'est pas plus étendue, elle en devient plus affutée. Et à défaut de le connaître, cela nous donne au moins une chance de pouvoir mieux le comprendre. Il s'agit alors moins de trouver la vérité d'un monde, que d'en saisir la dynamique. Son style⁵².

⁵² En référence à l'ouvrage de Marielle Macé "Styles. Critiques de nos formes de vies", Gallimard, 2016, postulant que toute vie à ses formes, ses gestes, ses régimes, ses manières "qui sont déjà des idées".

"Être pauvre, c'est passer ta journée à voir des gens qui sont payés pour te voir"
Usager anonyme du travail social ⁵³

DEUXIEME PARTIE

Un autre travail social existe-t-il ?

Après avoir déplier l'origine, la problématique et la méthode d'enquête de cette recherche, débute ici un seconde étape dédiée à l'exploration, l'analyse des matériaux récoltés durant ces mois de travail de terrain.

Après un bref rappel de la problématique, une première partie est consacrée à situer la recherche, et ceci de deux manières. D'une part, par la démarche méthodologique : quelle est la façon dont j'ai entrepris cette recherche et l'analyse des matériaux, en terme d'intention et de méthode. D'autre part à travers l'analyse du contexte.

Cette analyse du contexte de recherche, ou « pré-analyse »⁵⁴ m'apparaît nécessaire pour avoir une perception juste de ce que sont ces matériaux. Et elle ne peut l'être, me semble-t-il sans tenir compte de la complexité et de l'ambivalence qui le caractérise.

La seconde partie est consacrée à l'analyse des matériaux et la présentation de ce dont ils témoignent quant au sujet de recherche.

Rappel de la problématique

Les politiques de restructuration de l'action sociale mises en œuvre ces dernières décennies dans une logique de rationalisation, ont profondément transformé la philosophie et les pratiques des institutions garantes de l'application de ces réformes. Le travail social en tant que moyen au service d'une politique d'action sociale, s'est quant à lui aligné sur ces nouvelles orientations construites sur des logiques économiques et productivistes qui pénètrent partout les activités humaines, promouvant et façonnant des pratiques « objectivables ». La conséquence majeure de cette tendance pour les professionnels et institutions qui les emploient, est l'effet de

⁵³ Propos d'un usager du travail social, cité par Laurent Sochard, lors des Assise du Conseil Nation de l'AEMO, 18 mars 2015.

⁵⁴ Cf Annexes - Déplier le paradoxe, p.23

désubjection et de désengagement dans l'accompagnement auxquels elles conduisent. Cette situation génère un contexte de travail on ne peut plus paradoxal puisque les modalités d'accompagnement social promues par les pouvoirs publics nuisent, voire empêchent le travail d'accompagnement. Les acteurs du secteur sont donc mandatés pour mettre en œuvre des moyens d'assistance qui accentuent les fragilités sociales. L'approche techniciste encouragée produit une réduction significative des possibilités d'expression et d'investissement subjectif dans la relation. Dévitalisant de fait la relation.

Face à ce constat, la tentative de ce travail consiste à aller à la rencontre d'un travail social qui sort des sentiers battus, qui prend des formes nouvelles, voire qui a priori n'en est pas, dans la perspective d'observer ce que produisent ces espaces, ces pratiques et cette réappropriation du travail, du social et de ses métiers.

L'hypothèse étant que la présence et l'usage du corps, la persistance et l'expression de la dimension sensible, affective, physique du travail constitue un élément central de l'engagement dans la relation et d'un possible renouvellement de l'action sociale.

I. Démarche analytique et contexte

I.1 Démarche du chercheur et analyse des matériaux

L'analyse est issue de notes d'observation, des descriptions des terrains d'enquête, de ma propre expérience de travailleuse sociale et de la connaissance que j'ai du champ socio-éducatif et médico-social.

Sans prétendre m'y inscrire et en identifier toute l'étendue, c'est dans l'approche ethnographique, issue de la phénoménologie, que je trouve le plus de ressources pour tenter de situer ma démarche de chercheur, de la place que j'ai donné aux matériaux et de mon rapport à l'analyse.

Existentialisme et phénoménologie

Dans son ouvrage, Marion Garcia revient sur la perspective existentialiste, qui a imprégné la manière de faire de l'auteure de "*Deuxième Sexe*". Elle en parle comme d'un parti pris éthique « *qui consiste à partir de l'individu et de son existence, de son expérience en première personne pour penser l'humanité* » [Manon Garcia, 2018, p.216]. Il s'agit donc de prendre en compte l'individu, ce que chaque existence humaine a de singulier pour aller vers l'universel, sans chercher à produire des vérités qui le soient.

Rejoignant la pensée de Beauvoir, Bruno Frère et Sébastien Laoureux expliquent dans l'introduction de leur ouvrage : « *Depuis plusieurs années, ce souci répond un peu partout dans les sciences humaines au désir de rompre avec des approches surplombantes du*

monde, des espaces, des sujets. En deçà` des grandes structures qui font la vie (de l'inconscient, du social, du politique) l'on cherche a` saisir ce qui fait sens ici et maintenant, avant de postuler l'existence de structures générales qu'il s'agirait de mettre au jour. Le singulier est gros de l'universel mais pour le montrer il convient de plonger dans les vécus humains qui se tissent de rapports immédiats au corps, aux animaux, aux choses et aux autres. La phénoménologie semble être la perspective la plus pertinente pour décortiquer dans toute leur finesse la matière de ces vécus et leur teneur généralisable » [Manon Garcia, 2018, p.9].

Ainsi, si les récits individuels ne disent pas mieux, ils disent différemment. Ils disent ce que l'institution ne dit pas d'elle-même, et que pourtant elle est aussi. Ils disent l'ambiguïté. Le complexe. Par ailleurs, il me paraît évident que cette dimension éthique est en elle-même tout à fait politique. Simone de Beauvoir écrit : *« c'est du point de vue des chances concrètes données aux individus que nous jugeons les institutions »* [Manon Garcia, 2018, p.33].

Je relève une forme de radicalité dans cette manière d'appréhender le monde. D'un point de vue des choses telles qu'elles sont, et non telles qu'elles sont "censées" être. Un posture qui n'autorise pas d'arrangements, mais qui, au contraire se veut clair : observer et évaluer les institutions à partir de ce qu'elles produisent concrètement dans la vie des gens. Et non, comme c'est généralement le cas, à partir du point de vue de ceux qui les produisent.

D'après Manon Garcia, cette démarche constitue également un parti pris méthodologique se rapportant à la phénoménologie telle que l'a fondé Husserl : *« proposer une science de l'expérience subjective par laquelle la philosophie retournerait aux choses mêmes. (...) Husserl s'intéresse à la façon dont la conscience est vécue, c'est à dire à la conscience en première personne. Par exemple, il s'agit de se demander ce que c'est que de voir, d'entendre, de ressentir, mais aussi de marcher, de parler, pour le sujet qui vit cette expérience »*. [2018, p. 121].

Il s'agit donc, par le biais de l'expérience individuelle, d'accéder à quelque chose de l'ordre d'une compréhension du monde. Cette démarche est, me semble-t-il, assez représentative de celle que j'ai essayé d'adopter dans le cadre de cette recherche. Le regard que je pose sur le travail social et ses institutions se construit à partir de l'expérience individuelle des personnes que je rencontre, et de la mienne. Par ailleurs, l'ambition n'est pas d'accéder à ce qu'« est » le travail social, mais à l'expérience du travail social, prise dans des trajectoires individuelles. Cette recherche vise dans ce sens à appréhender la réalité d'un certain travail social, du point de vue des personnes qui le pratiquent. Autrement dit, savoir ce que cela *fait*, *« décrire du point de vue des [acteurs du social] le monde tel qu'il leur est proposé »* [2018,p.124]. Manon Garcia parle de phénoménologie de l'impact [2018, p.227].

Description ethnographique

Je trouve une traduction de l'approche phénoménologique à travers la démarche ethnographique décrite par François Laplantine. Il y consacre un ouvrage⁵⁵ qui me fût fort inspirant pour comprendre la façon dont j'aurais aimé m'y prendre.

Le premier enjeu de Laplantine à travers ce livre, est de faire reconnaître la "rationalité descriptive" autrement que comme une simple étape de la démarche scientifique, au cours de laquelle la description ne serait que la première marche, utile mais insuffisante, vers une finalité bien plus grande. C'est-à-dire, aboutir au savoir, donc au concept, donc à l'explication, soit par les causes, soit par les structures, impliquant une forme de hiérarchisation des approches. « *Il importe de comprendre tout d'abord que ce n'est pas la théorie anthropologique en particulier, mais le mode de pensée qui est celui de la rationalité scientifique qui se constitue en rupture avec l'univers de la sensation et tout particulièrement avec la vision* » [François Laplantine, 2010]. La description ethnographique a un statut scientifique, sa démarche est compréhensive. C'est à dire qu'elle cherche à faire comprendre le monde, et la vision du monde de ceux qui sont étudiés. Or comprendre "*ce n'est pas tant expliquer ce que l'on voit, mais saisir les processus à l'œuvre dans la vision et l'énonciation*".

Il explique aussi de quelle manière la généralisation, qui dissout le détail dans l'unité du concept, vient anéantir tout ce que la description du particulier avait "contribué à déstabiliser". Dénonçant les écueils de l'explication, Wittgenstein dit à ce propos que : « *L'explication causale notamment n'ajoute rien à notre compréhension d'une culture qui nous est étrangère, mais consiste seulement à substituer un mythe à un autre. L'explication ne fait qu'entretenir l'illusion qu'il est possible de dégager des lois. (...) Par ailleurs, tout n'est pas susceptible de recevoir une explication "Les savants qui voudraient toujours avoir une théorie ! ! !* » [François Laplantine, 2010, p.113]. En cela, la phénoménologie est une tentative de montrer, plus que de démontrer. Elle invite à décrire, à faire un « *retour aux choses elles-mêmes* » [2010, p.100].

Je perçois dans la façon dont Laplantine évoque la description toute l'exigence d'une telle démarche. Je me demande comment en être à la hauteur. De cette manière de faire mais aussi de la parole des personnes y ayant participé, sans reléguer le tout au fin fond des annexes pour ne donner à voir que le produit noble, cette fine analyse, débarrassée de toute la matière indigeste qui l'a engendré. J'aimerais savoir faire ça, mais je crois que j'aime moi aussi trop expliquer. J'ai l'impression que la description n'est pas insuffisante, mais au contraire, sans doute trop délicate pour y prétendre.

Mais (heureusement) la chose n'est pas si clivée. En effet, François Laplantine rappelle que "voir et savoir" se construisent dans une indispensable dynamique. Dans un retour perpétuel de l'un vers l'autre. L'observateur sur son terrain se situe dans un mouvement de va et vient, entre « *l'observation et l'explication, le sensible et l'intelligible, le concret et l'abstrait. (...) tout en croyant seulement enregistrer des faits, nous produisons également des formes. Voir n'est pas recevoir et écrire n'est pas transcrire. Il n'y a de connaissance et tout particulièrement de*

⁵⁵ François Laplantine, "L'enquête et ses méthodes. La description ethnographique", Editions Armand Colin, 2010, 128 p.

connaissance scientifique qu'à partir d'un travail de mise en relation - "faire voir les connexions", comme le dit Wittgenstein - et la description ne consiste pas à collecter et à énoncer les termes de la collection, mais dans une activité de transformation du visible » [2010, p.115-116]. Autrement dit dans le fait de leur donner sens.

Autre point saillant de la description ethnographique, le sens de la totalité. Cet aspect me renvoie à l'approche systémique, *"La description ethnographique est commandée par une exigence de globalité"*. Il ne s'agit évidemment pas de tout voir et tout répertorier. Mais plutôt, *"à partir de faits concrets, d'établir des relations. Comprendre l'intelligibilité d'un phénomène, c'est à la fois le relier à la totalité sociale dans laquelle il s'inscrit et étudier les multiples dimensions qui sont les siennes"*. Il s'agit pour l'observateur de se dégager de ce que Malinowski appelle le "fatras de faits" et commencer à *« réaliser qu'il existe un réseau serré d'interactions entre des éléments qui, à première vue, paraissent disparates. C'est à partir de là que l'observateur peut faire saisir au lecteur "le "sens" de ce qu'il observe » [2010, p.51].*

Cette définition résonne fort avec l'idée de penser le monde (du) social comme système, ce qui implique non pas d'énumérer les éléments, mais de faire émerger les relations entre ces éléments, parce que dans ces relations réside le sens. Or c'est bien ce sens que cherche à atteindre le chercheur, par le biais de la recherche.

Dans cette perspective, la rencontre entre travail ethnographique et pensée systémique me semble étonnamment complémentaire et fertile. Le premier se révélant a priori un moyen tout à fait recevable pour explorer un système et les interactions qui le constituent, puisque c'est d'une certaine manière, son objet même. Une passerelle entre le terrain et l'enquête.

Méthode d'analyse des matériaux

Bien qu'inspirante, la démarche dont est porteur François Laplantine reste assez abstraite dans sa mise en œuvre.

Or envisager théoriquement le sens, comme projection de la signification du monde par un sujet est une chose, le faire émerger concrètement en est une autre.

Ayant besoin d'étayage plus « pratique », je me suis tournée vers l'analyse inductive générale, communément utilisée dans les études qualitatives et exploratoires, telle que la décrivent Mireille Blais et Stéphane Martineau [2006]. Cette méthode vise à établir dans l'après-coup d'une observation, des liens entre un thème de recherche et un corpus de données brutes issues de l'observation de terrain, afin de leur donner un sens et développer un cadre de référence ou un modèle allant au-delà de ce que les données brutes disent « a priori ».

S'inscrivant dans le sillon creusé par l'approche phénoménologique, les auteurs envisagent la construction du sens comme une activité herméneutique, c'est-à-dire le résultat d'une interprétation, *« d'une construction mentale qui s'effectue à l'occasion d'une expérience, laquelle est mise en relation avec des expériences antérieures » [2006, p. 3].*

Cette démarche conduit à une transformation d'anciennes représentations à partir de nouvelles interprétations.

L'analyse inductive générale se caractérise par un ensemble de procédures, guidées par les objectifs de recherche. Les résultats présentés dans cette seconde partie sont donc issus de la mise en œuvre de ces procédures.

La première étape se caractérise par la lecture détaillée des données brutes. Pour ma part, il s'agit donc à la fois de la retranscription des entretiens et des notes d'observation. La lecture méticuleuse des données a permis de procéder à un codage, à partir duquel des données empiriques conduisent à la formation de propositions théoriques.

Ce processus s'opère à partir du repérage, dans les matériaux, de « *segments de textes qui présentent en soi une signification spécifique et unique (unités de sens)*. » [2006, p.7]

S'en suit un travail de nomination ou de désignation de façon à qualifier et regrouper, pour chaque matériau, les segments de textes sous différents mots-clés, ce que Anselm Strauss et Juliet Corbin nomment des « étiquettes ». [A.Strauss, J. Corbin, 2004, p.138-177]

Cette étape constitue un premier travail d'analyse, en tant que construction de sens, car il s'agit « *de discerner l'étendue des sens potentiels contenus par les mots utilisés par les enquêtés* », c'est-à-dire interpréter, puis identifier des propriétés. [2004, p. 143]

A partir de l'étiquetage se profile une réflexion autour de cette conceptualisation. Quel sens ont les termes choisis, quel sens voudrais-je qu'ils aient ? Sont-ils totalement représentatifs de la réalité nouvelle que je perçois ? Disent-ils vraiment ce que je comprends désormais ?

Il s'agit de s'interroger sur les propriétés du terme, autrement dit de ce qu'il recèle, ce qu'il cache, ce qu'il implique.

A partir de ces premières étiquettes qui recensent l'ensemble des sujets répertoriés dans les matériaux, est mis en œuvre un travail de regroupement pour former les premières catégories propres à chaque matériau. Pour mieux comprendre, Paillé et Mucchielli distinguent la catégorie du thème, que je nomme ici étiquette, de la façon suivante : « *On peut définir la catégorie comme une production textuelle se présentant sous la forme d'une brève expression et permettant de dénommer un phénomène perceptible à travers la lecture conceptuelle d'un matériau de recherche (...) A la différence de la rubrique ou du thème, elle va au-delà de la désignation de contenu pour incarner l'attribution même de la signification* ».

Fruit d'un procédé de « réduction », les catégories permettent de mettre en lumière ce qui se produit sur le terrain, comme autant de « phénomènes ». Au final, une dizaine de catégories ont ainsi pu être dégagées⁵⁶, de façon assez fluides me semble-t-il. Toutefois, j'ai pu remarquer que les différentes étapes chronologiques du procédé d'analyse telles qu'elles sont présentées ne se sont pas déroulées de façon linéaire. Il n'y a pas réellement eu un temps de codage des thèmes, puis un temps de construction des catégories puis un temps d'identification des mécanismes à l'œuvre. La lecture des données transforme le regard que l'on porte déjà sur les précédentes, remodelant sans cesse la lecture que l'on en fait.

⁵⁶ Cf Annexes Codage et construction de catégories, p. 222

S'engage ensuite une troisième étape dans l'analyse, qui consiste à la lecture transversale des catégories, dans l'ensemble des matériaux codés, orientée par les objectifs de recherche ⁵⁷.

A ce stade, certains matériaux n'ont pas été codés. En effet la lecture de l'ensemble des matériaux et la progression des réflexions qu'elle suscite, conduit à affiner et mieux délimiter l'objet d'une recherche qui lors du travail d'enquête était encore assez flottant ou approximatif. L'immersion dans les matériaux, et le cheminement du chercheur dans ses réflexions, conduisent peu à peu à mieux savoir ce que l'on cherche et pourquoi. Les matériaux ne sont plus équivalents, se dessinent pour chacun des statuts et des usages différents ⁵⁸.

C'est ensuite une succession d'allers-retours entre les premières catégories construites pour chaque matériau, croisées avec les catégories produites à partir de l'intégralité des matériaux, et des retours réguliers dans les matériaux eux-mêmes, qui peu à peu ont façonnés la production d'ensembles ⁵⁹. Ces ensembles, englobant certaines catégories, mettent en évidence les liens entre elles, ils désignent en quelques sorte, la dimension supérieure qui les rassemble.

Enfin, de ces ensembles et de l'analyse des catégories a émergé une sorte de mécanisme à l'œuvre. M.Blais et S.Martineau parlent de ce mécanisme comme d'un modèle qui constitue une forme de cadre de référence. Ce que j'identifie comme un processus à l'œuvre dans toutes les catégories.

Si évoqué ainsi, le travail d'analyse semble suivre une trajectoire claire, il a pourtant était continuellement contrarié. C'est-à-dire que quelque chose semblait avancer dans une direction, se construire avec une certaine cohérence, et dans le même temps était constamment contredit. Cette situation de devoir faire « avec tout et son contraire » fût une source permanente de questionnement sur la nature des propos, la façon de les considérer, quoi en penser, comment les lire, et comment continuer à progresser dans la compréhension d'un sens quand celui-ci paraît à beaucoup d'endroits « insensé ». En effet, de façon manifeste, en dehors des sujets, mots clefs, thèmes identifiés dans les matériaux, ce qui en ressort immédiatement et massivement est le fait qu'ils ne soient en aucune façon univoque.

De façon à sortir d'une certaine confusion et à pouvoir progresser dans la recherche, il m'est apparu nécessaire de consacrer une partie à cela

I.2 Recherche en contexte paradoxal

Les contradictions, frottements et les tiraillements sont perceptibles tout au long des entretiens et des observations de terrain, soulevant, comme je le disais en amorce de cette seconde partie de nombreuses questions sur l'attention et la place à leur consacrer. S'ils ne font pas l'objet de cette recherche, ils ont néanmoins une place centrale, car ils viennent clairement impacter la lecture que l'on peut faire du terrain et de ce dont il témoigne. En conséquence, figure en annexe

⁵⁷ Cf Annexes Codage et construction de catégorie, p. 222

⁵⁸ Cf Méthodologie de recherche, Panel et choix des enquêtés, p. 35

⁵⁹ Cf Annexes Codage et construction de catégories, p. 222

une synthèse⁶⁰ des contradictions majeures relevées dans le cadre du travail d'enquête. Ce travail préalable, a été clairement une condition pour que je puisse me décoller du paradoxe et de l'impasse qu'il crée, pour trouver, non sans mal d'ailleurs, une autre voie me permettant de parler de ce dont parle cet écrit, et qui est ma recherche. Ainsi, j'ai durant de longs mois, moi-même, était enfermée dans le paradoxe et son apparente systématité.

La lecture et l'analyse que je propose ici a été possible quelques semaines à peine avant le terme de la formation.

Cette partie relate donc autre chose que ce que j'étais venue chercher. Elle relate le caillou dans ma chaussure. J'ai longtemps chercher quoi faire de ce caillou. Le garder ? Inconfortable. Le retirer, j'aurais tant voulu, mais sans succès. Il me fallait donc marcher avec, ou m'arrêter.

Le caillou

J'ai choisi de marcher. S'est imposé la nécessité de le connaître un peu mieux. Evaluer sa forme, son périmètre, distinguer ses angles, ses plats, pour savoir où le loger et le faire cohabiter au mieux avec mon pied, dans cet espace qui leur était commun. Trouver le moyen d'avancer avec. Ce caillou dans la recherche, c'est le caillou de la contradiction.

L'intégralité des entretiens des acteurs du travail social est de façon plus ou moins marquante, mais toujours perceptible, irriguée d'ambivalence. Que ce soit au sujet de l'institution, des normes sociales, et de la fonction.

C'est un fait. Chaque propos peut être contredit et perçu comme incohérent si on le met en perspective avec ce qui est dit quelques lignes plus loin. C'est encore plus manifeste si l'on rapproche le discours sur les idées et le récit d'actes, et ça l'est encore davantage si l'on rapproche le discours sur les idées des actes eux-mêmes. Les enquêtés et leurs propos sont paradoxaux.

Le paradoxe induit la confrontation de deux propositions à la fois contradictoires et identiquement vraies et met ainsi face à un indécidable. Yves Barel explique : « *ce qui étonne ou qui choque c'est qu'on est mis face à une situation où un être ou une chose est ou semble être, fait ou semble faire, pense ou semble penser, une chose et le contraire de cette chose* » [Jacques Marpeau, 2000, p.61]. Et c'est précisément cela qui sautent aux yeux tout au long des entretiens.

Dès lors comment analyser, interpréter, nommer, faire émerger des propriétés, lorsque tout semble perpétuellement contredit ?

Longtemps j'ai hésité à faire de ces paradoxes l'objet de ce travail, ils sautent tellement au visage, ils me semblaient prendre toute la place. Cette démarche aurait sans nul doute était intéressante, je l'ai faite d'ailleurs. C'est autour de la notion de système paradoxal que s'est principalement accèss l'ensemble de ma réflexion sur le travail social. Pourtant, ce n'est pas le sujet. Le sujet est : que peut produire un travail social qui sort des sentiers battus ? Que crée-t-il ? Du paradoxe, c'est un fait. Mais le paradoxe n'épargne personne. Limiter toute réflexion

⁶⁰ Cf Annexes – Déplier le paradoxe, p. 23

nouvelle sur la redéfinition du travail social au prétexte de son imperfection m'est apparu assez peu courageux. J'ai découvert de belles choses sur ces terrains, des individus et des pratiques qui donnent envie de chercher encore, avec eux et malgré les défaillances, ou ce que je peux considérer comme tel. C'est donc sur ce qui se construit autrement que je persiste à maintenir mon regard, sans ignorer pour autant, le chemin qu'il reste à faire.

Ainsi, il est à ne pas perdre de vue, que in fine, cette recherche tend à dépasser ce qui prend l'allure d'une impasse. Le paradoxe à ceci de troublant qu'il paraît insoluble. Et il l'est. Mais il n'est pas que cela.

C'est donc le désir, la tentative, l'élan transformateur du travail social que cette recherche a spécifiquement à cœur de raconter, et non de quelle façon il échoue. Tenons le pour acquis, à de multiples endroits, sans arrêt, cela échoue, et pourtant, quelque chose persiste et quelque chose advient. Et c'est ce quelque chose que tentera de faire apparaître les pages qui suivent.

Mais dans un premier temps....

Quitter le travail social pour le faire – L'équation impossible

Précisions : les passages soulignés indiquent les discours plus marqués, qui ont été dit avec insistance.

Le regard de l'ensemble des personnes interrogées sur le travail social expriment toutes, très majoritairement, un avis délétaire à son sujet. Le moins optimiste est sans doute Denis, qui n'en attend plus grand chose : « *Je suis extrêmement pessimiste et je considère que de toute façon, il (le travail social) est absolument dévoyé par le capitalisme qu'il sert complètement, de part en part* » [Ent. Denis, p.74]. « *Tous les gens qui sont en colère maintenant ne font pas travailler leurs sociaux, (...). Ils mettent leur critique de la société, leur colère, leur énergie à faire des choses et ça va beaucoup plus loin que le travail social, ils ont trop compris que le travail social c'est... laminant, ça te détruit, puis ça t'offre rien, et donc le travail social il est ravalé à la seule proposition d'un travail rémunéré* » [Ent. Denis, p.76].

Asservi par le modèle néo-libéral, conçu et orienté pour répondre à ses exigences et nécessités, qui vont à l'encontre des besoins et missions du travail d'accompagnement social, le travail social semble dans une impasse. Le phénomène de désubjectivation que génère ce modèle et que décrit Michel Wieviorka, l'incapacité des institutions à y faire face et à rester support de subjectivation, finit d'évider le travail social de sa substance, empêchant l'investissement d'un sujet auprès d'un autre. Par ailleurs l'effet de dépolitisation généré par ce même modèle, rendrait négligeable la proportion et la capacité des professionnels à se mobiliser, à défendre leur métier. Les autres, non résignés, sont tout bonnement évacués du système qui s'auto-protège « *Le travail social ne supporte pas l'engagement, Si tu t'engages politiquement, si tu es en colère tu sors du travail social, le travail social te fait sortir* » [Ent. Denis, p.76].

Ainsi, si quelque chose d'autre doit se créer, et quelque chose se crée effectivement selon lui, ce ne peut être qu'en dehors du travail social, dans des espaces « *qui sont des lieux alternatifs, qui sont écologiques, qui sont des lieux de résistance au capitalisme et c'est très dérisoire, parce que c'est tellement le pot de terre contre le pot de fer, ils peuvent se faire laminés en un rien de temps, c'est une goutte d'eau dans l'océan, mais ça ne fait rien, en tout cas on peut encore faire ce travail là, y a vraisemblablement des zad, des personnes qui font aussi office de travailleurs sociaux* » [Ent. Denis, p.108].

Se dégage alors l'idée d'un travail social autre, parallèle, profondément différent. Etranger. Qui se déploie dans des espaces, des usages, des pratiques, des modes d'organisation, de subsistance, et d'engagement en rupture avec ceux qui sont à l'œuvre dans le travail social que l'on connaît et qui sont nécessairement portés par des personnes qui sont autre chose que travailleurs sociaux « *activiste, solidaire, résistant, rebelle, zadiste, etc etc,* ». Tout cela produisant « *quelque chose qui ne peut s'appeler du travail social, qui est autre chose parce que le travail social c'est toujours décidé d'en haut, par l'instance qui administre la société (...) donc on peut pas parler de travail social* ». Selon il faut nécessairement inventer un mot pour qualifier ces nouvelles formes de travail social qui sont le « véritable » travail social au sens de ses missions : « *il faudrait inventer un mot... qu'est-ce que ça veut dire des personnes qui se préoccupent de réintégrer dans la société des personnes qui sont centripètes (...) donc y a des sociétés qui continuent à intégrer leurs exclus quoi, qui permettent pas l'exclusion. Alors c'est peut-être pas des travailleurs sociaux mais... y a beaucoup de gens 'oh mais moi je fais un travail d'assistant social, je viens en aide, je suis proche des gens, (...) bon ça fait bien rigoler quand on a travaillé dans le travail social parce qu'on dit ouai c'est pas tout à fait ça le social, même si t'écoutes les jérémiades des gens (rires) c'est pas ça (...)* » [Ent. Denis, p.108].

Ce point de vue radical et plutôt sombre de la situation ne laisse visiblement pas grande perspective. La seule voie serait de construire un travail social en dehors du social, qui en serait, sans en être et ne pourrait se nommer comme tel, tout en en étant. A première vue, la chose s'annonce compliquée et relativement difficile à concevoir.

Face à cette équation qui paraît relativement insoluble, les travaux d'Yves Barel sur les rapports entre le système social et ses contradictions, sont un éclairage précieux.

Il explique qu'il y a au moins deux façons de se représenter le système. La première, et la plus répandue, comme quelque chose de cohérent, de rationnel « *quelque chose qui a des frontières claires et une identité non équivoque* ». De ce point de vue, un système social est à la manière d'un objet. Il prend l'exemple de la poire : une poire est une poire, même secouée de mille contradictions. De ce point de vue l'objet est ce qu'il est et ne peut être autre chose. En cela le système a « une logique et une seule ». C'est une logique envahissante qui cherche à régenter les territoires sociaux, « *la caractéristique dominante d'un système est d'être systématique* » [Y. Barel, 2008, p.11], avec ce que cela comporte de fermeture sur soi et d'impérialisme borné.

Curieusement, une telle vision n'est pas une critique du système mais au contraire le prend au sérieux en ce sens que « *s'il y a système, ce système est bien ce que nous en dit la vision dominante, c'est-à-dire la belle simplicité d'une systématicité en marche. (...) Cette allergie à*

l'idée de système laisse intacte la vision dominante qu'on en a ». [Yves Barel, 2008]. Bien que ce soit la conception dominante s'agissant du système, l'auteur cherche à montrer que l'idée de système peut renvoyer à une réalité bien plus complexe et contrastée.

D'après Yves Barel, « *il n'y a pas "d'Ailleurs" de la société et du système (pas d'île utopique coupée du continent systématisé). Mais inévitablement frottement du système et de ce qui lui résiste ou cherche à lui échapper* ». En cela, « *La rupture avec le système est une liaison* ». De ce point de vue cette rupture ne peut jamais prendre la forme d'une absence, tel que les individus ou les groupes soient absents du système, pas plus que le système n'est absent en eux.

Le bilan est qu'il n'y a pas de rupture même lorsque l'on essaie de pousser aussi loin que possible "l'absentéisme social", la volonté de sortir de la société. « *Il n'y a pas de véritable rupture, mais seulement recherche d'une impossible rupture. Impossible de rompre avec la société, impossible de ne pas rompre. Double impossibilité qui fait naître le paradoxe* ». [2008, p.11].

A ce titre, l'enquête ne cesse de montrer que la contradiction est partout, dans les paroles et les gestes des enquêtés.

Ainsi, de la même manière qu'il n'y a pas que ce qui fait système dans le système, autrement dit le respect stricts de ses lois. Il n'y a pas non plus que ce qui fait non-système dans le système. Miguel Benasayag rappelle le danger de « *dire « nous/eux », cela signifierait que le « nous » ne compte ni adversaires ni ennemis en son sein. La multiplicité qui nous compose en tant qu'individus compte pourtant des éléments très réactionnaires et mortifères : je suis au quotidien mon propre ennemi* » [2016, p. 42]. L'oublier c'est risquer de devenir soi-même ce que l'on dénonce, ajoutant : « *Ce qui nous définit (comme salaud ou résistant), c'est l'acte. Ce n'est pas l'essence* » [2016, p. 43]. Penser la non-systématicité doit surtout aider à penser autrement qu'en mettant en vis-à-vis les bons et les mauvais. Cela ne signifie pas que tout se vaille, cela signifie que rien n'est en soi, éternellement, l'un ou l'autre, et qu'il est un travail de chaque instant d'y être attentif.

La volonté de penser et de faire autrement, de se distinguer du système, ne permet pas pour autant d'y échapper. Il n'y a aucune étanchéité possible entre les deux, tout « *simplement* » parce qu'ils sont le même. Ils sont l'un et l'autre, les deux ; système et non-système. Le « non-système » *fait partie* du système. Un système est, et n'est pas, systématique : il est un *phénomène paradoxal*. [Barel, 2008]

Il convient donc de regarder le système « travail social » non pas comme une machine logique expulsant hors d'elle-même ce qui la contredit, mais comme une machine paradoxale. De ce point de vue, lorsque qu'il est question d'"autre travail social", il est en réalité question de la non-systématicité du travail social, mais qui n'est pas autre chose que le travail social pour autant.

Tout système contient ce qui s'en échappe. Chercher un autre travail social, c'est donc chercher un travail social mu par la volonté de créer autre chose, un autre rapport au monde, sans pour autant pouvoir s'y soustraire.

Il paraît de ce point de vue inconcevable d'envisager un découpage du travail social qui serait dichotomique. Avec d'un côté ce qui serait « le » travail social et de l'autre ce qui serait autre chose, « *faisant office de* ». Tout comme il n'y a pas le « bon » travail social, et le mauvais.

Il y a plutôt ce qui apparaît comme une oscillation manifeste et permanente entre deux pôles. Source des tiraillements constants et notamment dans le rapport à l'identité et aux fonctions professionnelles et à ce qui les caractérisent.

Être et ne pas être professionnel

Les enquêtés alternent perpétuellement entre une identité concordante et à rebours des normes professionnelles.

Le statut, c'est à dire la formation et la reconnaissance du diplôme de travailleur social, est à la fois perçu comme nécessaire d'un point de vue pratique, car il donne des droits, une légitimité, mais aussi car il participe à la construction d'une démarche spécifique et qualitative, tout en étant vu comme une entrave. Se former c'est aussi faire l'acquisition d'un certain nombre de dispositions qui altèrent la capacité même de l'individu à faire son métier.

Ainsi, être formé et mandaté par une institution autorise et facilite, en même temps qu'elle corrompt et formate. On repère que cette situation crée à de multiples endroits une relation double, ambivalente, dans un mouvement d'identification et de rejet des institutions du travail social et de ses normes.

L'injonction paradoxale sur laquelle est bâtie la relation au "professionnel" peut se traduire par l'exigence d'être et de ne pas être professionnel, simultanément. Ces deux polarités antagonistes fonctionnent sur un axe qui, à la fois les tient à distance l'une et l'autre, et à la manière de tout paradoxe, les rend inséparables.

Cette tension et les contradictions qu'elle fait jaillir traversent différentes facettes du métier. Elle concernent aussi bien le rapport à la hiérarchie, au cadre institutionnel, aux pairs, aux personnes accompagnées, à la fonction, à soi-même et à l'image de soi. Les contradictions sont à la fois présentes au sein de chaque dimension, mais également entre elles, ce qui signifie qu'il semble proprement impossible de ne pas vivre de conflits, ou à minima de discordances, à quelques niveaux que ce soit ⁶¹.

Pour ne prendre qu'un exemple, dans la continuité de ce qui a été dit précédemment, on trouve dans les propos de Denis une illustration de ce phénomène. Insistant sur l'impératif de non-distinction professionnel et bénéficiaires, il affirme néanmoins en parallèle qu'être travailleur social « *c'est pas juste écouter les jérémiades* » [Ent. Denis, p. 108] et que pour qu'il y ait un investissement et un effet de la relation, il faut qu'il y ait « un intervalle ». Donc une distinction. Faisant notamment référence à la théorie psychanalytique. [Ent. Denis, p. 85-86]. Ce que

⁶¹ Une analyse synthétique et partielle de ces contradictions est présente en annexe. Elle décline et donne à voir brièvement la multiplicité et l'intensité du phénomène paradoxal que constitue le travail social et dans lequel est réalisé cette recherche.

Cf Annexes – Déplier le paradoxe, p.23

corrobore d'ailleurs l'entretien avec les jeunes lorsqu'ils évoquent leur lien avec les accompagnants.

Ces réflexions montrent combien la question de la professionnalisation est en tension dans ces espaces et dans la façon de penser un « autre travail social ». Qui à la fois devrait nécessairement s'éloigner des modèles et conditionnements et qui en même temps ne peut se réduire à la bonne volonté. Il y a donc une professionnalité qui doit se construire dans un être et ne pas être professionnel.

Ce rapport tourmenté à la qualification et aux statuts irrigue l'ensemble des entretiens, faisant de la professionnalisation une sorte de mal nécessaire. Indispensable mais tout aussi fatal dans la capacité même à exercer le métier pour lequel les professionnels sont formés. Ce paradoxe redoutable induit la construction d'un rapport agité, contradictoire et quasi schizophrénique à la fonction, dont l'enjeu semble être de trouver le moyen d'échapper, ou à minima de réduire autant que possible l'intensité.

Conséquemment, on repère un mouvement de distanciation par rapport à certaines normes qui caractérisent le modèle dominant du "professionnel". Une forme de « déprofessionnalisation partielle ». Ce phénomène consiste à distinguer deux versants dans ce qui constitue la dimension professionnelle : la qualification et les qualités. Les deux étant décorrélées, de façon à ce qu'on puisse s'attacher au second, tout en remettant en question le premier.

C'est l'exploration du second versant du professionnel, ce qui serait de l'ordre des qualités et éventuellement son lien ou sa rupture avec ce qui relève de la qualification, que s'emploie à explorer cette seconde partie.

II. Analyse des matériaux

II. 1 Faire entorse à la règle

Puisque le travail social tel qu'il est conçu aujourd'hui, va, dans sa volonté de modernisation et d'harmonisation, vers davantage d'uniformité et de rationalisation, l'attention ici est portée à tout ce qui échappe à cette entreprise, tout ce qui se fait quand même, tout ce qui transgresse, s'invente, ou se renouvelle. L'idée est d'ouvrir, une fenêtre, une petite lucarne, sur ce qui, d'une manière ou d'une autre, et probablement partout autour de nous et en nous, se bat pour ne pas être englouti.

Par conséquent, le travail d'analyse s'est principalement concentré sur les éléments qui dévoilent des « pas de cotés », autrement dit ce qui peut apparaître comme des entorses à la règle, tout ce qui va, a priori à l'encontre des logiques dominantes. Pour le dire un peu vite, tout ce qui, à première vue, « ne se fait pas » et ce, avec comme porte d'entrée le corps sensible.

La mise à jour de ces « irrégularités » et le travail d'analyse permet de révéler ce qui semble singulier sur ces terrains. Je désignerais cette singularité comme la production d'un « autre » rapport à la dimension professionnelle. Celui-ci se caractérise par la redéfinition des espaces institutionnels et relationnels du travail social.

Cette redéfinition s'opère à partir du déplacement de certaines normes professionnelles. Celles-ci sont distinguées en trois catégories que j'ai nommé : normes de performance, normes de contrôle et normes de tempérance

Chacune de ces catégories est constituée de différentes sous-catégories, détaillées ci-dessous. Ces déclinaisons visent à montrer de quelle façon les pratiques altèrent, détournent, transforment ou impactent les normes et entraînent leur réappropriation et leur transformation, dans ces espaces. Ces transgressions conduisent à l'altération d'un certain ordre du travail social

et laissent entrevoir l'émergence d'autres manières de faire, d'autres regards, d'autres élans. D'un « autre » travail social ?

Norme de performance

Cette norme fait référence aux actions, fonctionnements, comportements participant à la mise en œuvre des valeurs d'efficacité. Elle s'évalue en terme de productivité objectivable.

Le déplacement des normes liées à la performance, induit donc des postures, et des façons de faire qui s'affranchissent, ignorent ou contrecarrent l'idéal d'efficacité comptable.

A. Être là

« On est pas là pour te poser des questions, on est pas là pour faire tes démarches, on est pas là pour autre chose » [Ent. Christine, p.146]

Cette affirmation vigoureuse de Christine, est certainement à la fois la plus emblématique et la plus énigmatique du travail d'enquête. Cet « autre chose » est en effet à la fois le cœur de la démarche d'accompagnement que cette recherche tente de comprendre, et en même temps ce qu'elle a de plus indicible.

Les tentatives pour essayer de préciser les choses se heurtent à des réponses désarmantes de simplicité, qui conservent néanmoins une grande part d'opacité pour quiconque souhaiterait en mesurer le détail et la portée : *"Nous on fait que être là. On fait rien" (...) "J'regarde, je coupe du bois ou j'ramasse du bois, ou j'fais du feu j'fais la bouffe le matin, je ne fais rien, je remets certaines règles quand c'est nécessaire de remettre certaines règles, mais sinon, non j'fais rien, j'm'occupe pas des chiens, je m'occupe pas d'eux, chacun est responsable"* [Ent. Christine, p 148].

Quelques soient les mots employés pour décrire cette activité effectuée en tant qu'accompagnant, ils renvoient, la plupart du temps au registre de la présence. Lorsque je questionne Christine pour savoir si son rôle est de l'ordre du passage de relais, entre les institutions et les jeunes, elle répond : *« Ouai, mais c'est, euh, pff, c'est simplement une présence, c'est c'est beaucoup beaucoup plus simple que ça j'ai envie de te dire, c'est c'est quelqu'un qui est à côté quoi. »* [Ent. Christine, p 149].

Cette posture est délibérée, dénonçant les discours creux qui abondent dans le travail social : *« Ça c'est dans les projets c'est de l'écrit c'est de la théorie, dans la pratique c'est pas vrai, y a personne sur le terrain, à part les animateurs. Les gardiens des bailleurs sociaux euh... les flics, mais sinon concrètement, qui est avec eux euh... »* [Ent. Christine, p 149].

Pour éclairer ce « rien faire », on peut trouver une piste intéressante chez Deligny, qui considère le « faire » comme ce qui relève du plan. Ainsi, dire « on ne fait rien » tout en détaillant paradoxalement dans la foulée toute une série d'actions, pourrait signifier « il n'y a pas de plan ». C'est-à-dire, il n'y a pas planification de l'action, pas de projet « conscient et finalisé ». Deligny oppose le plan (le faire) à l'agir, au « coutumier », qui est « l'expression d'un mode d'être sans intention ni finalité, manifestation de l'humaine nature (un pur « agir »), hétérogène

au passage du temps et du coup impossible à inscrire dans une histoire » [Igor Krtolica, 2010, p.82]. C'est ce coutumier, ce mode d'être, que semblent exprimer les propos recueillis à la Tribu.

L'expression la plus concrète et saisissable de ce « rien-faire » se trouve peut-être dans les propos des jeunes qui parlent du travail de l'éducatrice : " *Christine t'arrives au CCAS, elle voit qu'on est jeune elle te dit ben vient rentre, c'est une porte ouverte, c'est juste ça ils disent, ça fait du bien une porte ouverte. On demande pas plus la plupart du temps. (...) T'as eu quelqu'un, t'as eu un visuel quoi*". [Ent. Christine, p 148].

Sa posture se situe donc moins dans le registre du faire et encore moins du « faire faire » (des démarches, des papiers, ..) que dans un investissement de l'ordre de la présence. Action qui semble se caractériser par le fait de ne pas en être une.

Un paradoxe total, que le « rien » fasse tout. Ce « rien » on ne le saisit jamais, et ce bref chapitre l'effleure à peine à travers l'évocation d'un « être là ». Manière maladroite et lacunaire de tenter de dire ce qu'il se joue moins dans l'action visible, que dans une capacité à percevoir, intuire, être « juste ». C'est-à-dire au bon endroit de la relation, de l'attitude. Être là, c'est surtout être là « où il faut ».

Lors de notre entretien, Denis rapportait à ce propos les mots de François Laplantine : « *le sensible n'est pas de l'intelligible confus mais de l'intelligible complexe* » et affirmait au sujet de la difficulté de nommer le sensible : « *je pense jamais que c'est un manque du savoir sensible, mais que c'est une une essence du savoir sensible c'est la constitution même du savoir sensible qui est comme ça, c'est à dire que, il est rétif au discours rationnel* » [Ent, Denis, p.41].

Il est frappant de voir combien cette « façon de ne pas faire » résiste à la qualification. Elle apparaît en creux, moins dans les mots que dans ce qui se vit, et reste indicible. Fondé et nourrit par cet indescriptible savoir sensible qui s'exprime discrètement, imperceptiblement, dans le coutumier. Témoignant de l'impérieuse nécessité de construire un lieu, une relation où il y'a « quelqu'un ». Quelqu'un qui « est là ». Du point de vue des jeunes et des professionnels, cet « être là » constitue visiblement le grand absent du travail social, écarté par l'injonction grandissante à s'affairer. Et c'est précisément à cet endroit, dans un « coutumier » sans finalité ni délai, que semble se loger ce qui caractérise grandement l'approche singulière de Christine et de Pierre auprès des jeunes et plus généralement, de cet « autrement ».

B. Créer du présent

A la présence semble être étroitement lié le présent. L'attention portée au temps présent, à l'instant vécu, est un élément fort pour les personnes qui témoignent. Mais également significatif dans la rupture qu'il crée avec les logiques d'accueil et d'accompagnement majoritairement répandues, qui archivent les histoires, pour ne pas dire "les antécédents", et qui ne parlent qu'au futur à partir d'une trajectoire passée, qui n'existent que par des résultats dont

les critères d'évaluation sont toujours liés à la "réalisation" d'un avenir quantifiable. Si l'on revient à l'approche de Deligny dont il est question plus haut, cette relation distante au temps et à l'histoire, est corollaire au rejet du « faire » et de la planification, suscitant cette inscription forte dans « l'ici et maintenant ».

Deligny dit d'ailleurs à propos de sa démarche, qu'il qualifie de tentative : « *Une tentative se situe dans l'espace de maintenant, maintenant est un moment historique*⁶² » [Igor Krtolica, 2010, p.90].

C'est quelque chose de cet ordre qui semble être volontairement à l'œuvre dans les espaces enquêtés. Ainsi, face à la puissance des impératifs de « planification » dans le travail d'accompagnement, la « non-projection » est un contrepied majeur et ardemment défendu : *"Donc nous quand on a monté le projet avec Pierre, on a bien dit aux jeunes, et ça nous soulage d'ailleurs, de dire aux jeunes "écoutes tu viens là, c'est un temps T, tes problèmes ce qu'y s'est passé avant on s'en fout, ce qui se passera après on s'en fout, mais ce que tu vis sur la semaine tu le vis sur la semaine, point barre"* [Ent. Christine, p 146].

Le quotidien est un aspect central du travail éducatif en général. Il désigne l'ensemble des tâches sur lesquelles un travailleur social peut s'appuyer pour établir et développer la relation et, par ce biais, le projet du jeune. Dans le travail éducatif « commun », le quotidien est un moyen. Il prend ici une dimension particulière qui se distingue des usages habituels.

Il ne s'agit en effet pas d'un quotidien au service d'autre chose, d'un ailleurs. Ici, le quotidien est le projet . Il a son sens propre, qui est ce quotidien lui-même. Le quotidien est moins un moyen qu'une fin. En ce sens il se rapproche de ce qu'évoque Deligny, qui envisage que ce qui se fait, se fait « pour rien ».

Autrement dit, ce quotidien n'a pas d'autre but que d'être vécu. Il est l'objectif. Une sorte d'expérience productrice d'expérience. Le quotidien n'est ici ni un préalable, ni un support nécessaire à autre chose. Ce qui en émerge n'est pas attendu comme ce qui viendrait valider le quotidien, en faire un bon "outil". Christine explique d'ailleurs que l'objectif c'est *"qu'ils soient avec nous"* [Ent. Christine p.153].

De la même manière, ce rapport au temps présent est hautement significatif pour Céline, considérant qu'un « vrai moment de danse vécu et ressenti et éprouvé » par le danseur, ne dépend pas de la technique mais de « la capacité à être en lien et à se laisser touché par un moment, à l'instant présent. Moi j'ai des moments, des personnes qui ont fait des gestes mais extrêmement...courts, ou bien, qui avaient la sensation d'avoir fait presque un geste du quotidien en terme de complexité de gestuelle etc, et qui pour autant dans les sensations et dans leurs ressentis internes avaient été d'une puissance incroyable et en ça pour moi c'est comment est ce qu'on entre dans l'expérience, quelque soit le savoir, le degrés d'apprentissage etc, mais c'est cette capacité à s'ouvrir à l'instant présent et à se laisser toucher » [Ent. Céline, p.128].

⁶² Propos de F. Deligny, dans « *L'arachnéen* », p 135

Être au quotidien, c'est s'inscrire dans un rapport temporel mais également spatial. C'est vivre le moment et vivre l'endroit. C'est surtout être dans l'expérience.

C. Le non - résultat

La description et l'évaluation du projet ne peut être totalement évacuée, ne serait-ce que dans le cadre de la recherche de financement notamment. Toutefois, cet aspect semble faire l'objet d'une gestion spécifique. Premièrement elle s'opère dans un autre espace et à un moment totalement distinct des lieux et temps d'accompagnements. En effet Christine a son bureau au CCAS, alors que la Tribu se réunit exclusivement sur le chantier, quand bien même les jeunes peuvent passer au bureau s'ils le souhaitent. L'aspect formel, évaluatif intervient donc sur un plan tout à fait différent qui semble permettre une certaine mise à distance, un cloisonnement. Deuxièmement on perçoit qu'il s'agit non pas de se soustraire à ces impératifs, mais de les utiliser, puisqu'ils sont obligatoires pour obtenir des financements. La stratégie vise donc à répondre aux commandes institutionnelles tout en justifiant pour quelles raisons on ne peut y répondre. Le tour de force étant de faire passer cette absence de réponse non pas pour un manquement, mais comme une singularité nécessaire, si ce n'est une « innovation ».

A sa manière, l'accueil proposé à la tribu tente de s'affranchir de cette injonction à produire de l'intégration, autrement dit, à prescrire du désir d'intégration, ce qui en plus d'être un paradoxe est une aberration. Il semble pourtant que cette aberration soit ce que l'on attende de l'action sociale : inciter les gens à vouloir et œuvrer sur la base d'un désir qu'ils n'ont pas.

Sur ce point, à la Tribu les choses sont claires, le financement du permis de conduire est clairement nommé comme un prétexte, l'enjeu est autre. Dans les faits le passage effectif du permis de conduire reste rare. Cet aspect semble tout à fait secondaire.

Ainsi, Christine pose comme élément notoire de ce projet le fait qu'il n'y a aucun résultat à en attendre. Et que cette caractéristique fait la force du projet. Cet aspect peut surprendre, toutefois au vue de l'épineux problème que constitue la jeunesse en errance pour les pouvoirs publics, une telle démarche trouve visiblement la légitimité d'exister. De toute évidence, les modalités conventionnelles d'accueils de mineurs qui se sont généralisées ces dernières années montrent leurs limites, voir dans de nombreux cas, sont totalement mis en échec⁶³.

Situation que Christine n'hésite pas à rappeler, signifiant notamment le lien étroit entre l'absence de réussite en terme d'intégration que l'on peut opposer à ce projet et l'échec cuisant des dispositifs d'aide sociale à l'enfance par lesquels les jeunes qu'elle rencontre ont majoritairement été accompagnés : « *Donc le résultat si tu veux... et puis moi j'veux bien qu'on me demande du résultat mais j'te r'fous dans tes cases aussi tu vois, parce que c'est des jeunes qui pendant 18 ans, fin voir plus ont été suivi par les dispositifs de l'ASE. Alors il est où le résultat ? Tu vois ? Si y s'retrouvent dans la rue à rien foutre c'est pas Christine P. qui en six mois va les r'mette, va les recalcr dans le droit chemin, pis c'est quoi le droit chemin ? Déjà*

⁶³ Pour davantage de précisions sur ce point, il est possible de se reporter au rapport de la mission d'appui : Recherche de solutions pour les jeunes « invisibles : repérage et accompagnement. https://jeunes-en-errance.cemea.asso.fr/IMG/pdf/les_neet_invisibles_ditp_04-2021.pdf

pour commencer ? (...) donc des résultats moi j'veux bien mais qu'on me file les résultats d'l' ASE avant tu vois. Après on en reparlera et l'avantage c'est que quand tu connais le public et quand tu sais c'que tu veux mettre en place et les difficultés qu' t'as quand tu les accompagnes à avoir accès aux dispositifs de droit commun t'es capable de dire aux financeurs ou autres "nan mais attendez c'est complètement faux ce que vous nous dites là, allez-y sur le terrain » [Ent. Christine p.153]

Bien qu'elle dispose d'une liberté relative, la situation n'est pas idyllique pour Christine qui porte le projet d'un point de vue administratif et y consacre beaucoup de temps. On entend la frustration mêlée de colère face à la contrainte de produire des diagrammes et des statistiques qui ne permettent en rien d'accéder à la réalité telle qu'elle la perçoit et telle qu'elle souhaiterait également la donner à voir. « Ben nous le boulot il est fait ! Le boulot est fait le résultat est là si tu veux, moi dans mon projet j'mets pas qu'j'ai des résultats, donc forcément j'ai des résultats puisque j'en mets pas tu vois? euh, j'ai des résultats à la mesure du public qu'y a en face de moi. Le principal c'est ça c'est que y's ont le droit de venir, de repartir, de r'commencer » [Ent Christine, p. 153].

Possibilité dont témoigne K. lors de l'entretien avec les jeunes : « moi ça fait quatre ans maintenant, j'ai arrêté pendant..., je suis pas venu ici pendant à peu près deux ans et... et au bout de deux ans j'ai carrément ressenti le besoin de revenir là quoi, j'ai recroisé Christine par tout hasard, ça a relancé le truc et ça me .. ouai...maintenant je ressens un petit besoin de revenir là » [p. 175].

Les jeunes expriment d'ailleurs à plusieurs reprise la liberté qu'ils ressentent, la résistance à une certaine recherche de performance et de productivité ressurgit dans la façon de vivre et faire vivre le lieu et ses activités : « ils mettent à l'aise et quand t'es au début t'oses pas trop faire des pauses, tu travailles et tout, c'est les premiers à te dire 'non et on préfère que tu fasses des pauses que tu continues et que tu te casses une main et que tu t'essouffles pour rien, fais des pauses et tu reprends après', et tu fais à ton rythme en fait. Tu travailles à ton rythme et 'sont pas derrière à te pousser. C'est ça qui est bien » [Ent. Jeunes, p.177].

L'exigence de résultats, mesurés à l'aune d'indicateurs qui témoigneraient de l'« insertion » potentielle ou effective des jeunes est donc totalement hors de propos ici. Le projet se fonde l'ouverture d'un espace de vie, de temps, de travail, de relations, qu'il est possible d'investir à son rythme et à sa manière, offrant la liberté des allers, des retours, des arrêts et des recommencements. Un espace pour cheminer plus que pour produire.

Cette façon de faire, résonne avec la démarche dont Céline est porteuse : « Pour moi, ce qui m'apparaît comme essentiel par contre, c'est que ça soit pas imposé, c'est à dire que, chacun prend ce qu'il a prendre dans ce que je propose et je vois bien qu'il y a des gens qui font des chemins très différents. En cinq jours, y a des gens qui ont vécu des transformations personnelles avec des changements de vie, de cap etc et y a en a d'autres ils sont repartis ils avaient vécu une semaine sympa de danse, voilà. Donc y a, ça touche très différemment les gens je pense, selon là où ils en sont et pour moi y a rien de... j'impose pas un endroit où aller, du tout. J'essaie d'offrir quelque chose de large et où chacun peut aller puiser des ressources, des

réflexions, des aussi dans la bienveillance et le fait que ils puissent se sentir accompagner, en capacité de, et ensuite chacun fait ce qui veut de ça.... » [Ent. Céline, p 131]

Les différentes catégories déclinées ci-dessus bousculent toutes la question de la finalité du travail social. A quoi sert-il ? Comment le mesure-t-on ? On voit ici qu'il ne s'agit pas simplement de ne pas avoir de résultats, mais d'en avoir qui ne sont pas visibles, mesurables, dicibles, quantifiables, calibrés selon les modalités d'évaluation en vigueur.

C'est-à-dire des résultats qui ne servent pas le projet d'un travail social « performant », visant l'intégration, autrement dit l'adaptation de l'humain aux besoins d'un système marchand fondé sur l'employabilité et la productivité de l'individu.

Norme de contrôle

La notion de contrôle comporte deux versants, distincts mais liés, voire nécessaires l'un à l'autre. Contrôler a valeur d'examen, de vérification. Il a également valeur de « pouvoir sur », impliquant une forme de domination, au sens de « commander »⁶⁴. Les normes de contrôle sont donc en lien avec tout ce qui permet aux institutions et à leurs agents d'avoir de la visibilité et du pouvoir sur le projet et ses conditions de déroulement, et d'en conserver la maîtrise. Pour ce qui nous concerne ici, il s'agit de projets d'accueil et d'accompagnement.

Déplacer ces normes consistent dans ce cadre à diminuer la portée du contrôle.

A. A l'écart

Si le retrait n'est pas uniquement géographique, cet aspect, dans sa dimension spatiale, revient tout de même comme une composante importante. Les discours de Denis, qui évoquent des espaces du type des ZAD, tout comme ceux des membres de la Tribu, abordent tous l'idée d'une forme de retrait du monde. Que ce soit comme un espace de lutte ou d'apaisement, l'extériorité se présente comme un élément significatif.

Dans les propos des jeunes et éducateurs de la tribu, revient le fait d'être à l'écart, en forêt, et que ce retrait est notamment source de bien-être : *« la vallée ça fait du bien, t'es pas dans la rue, t'es pas, t'es pas sollicité par tout ton environnement habituel, t'as une nourriture qui est quand même.. équilibrée, ce qu' i's ont pas non plus, donc ton cerveau est un peu plus équilibré aussi dans ces moments là, ça ça joue vachement, tu prends pas de toxiques, c'est vachement important ou le moins possible tout du moins. Et puis t'es dans ce lieu qui te permet de te vider la tête, t'as une activité, tu veux faire du merlin, tu veux être dans ton coin, tu veux débroussailler, tu le fais, tu te vide la tête, tu vois, t'es pas confronté à ton quotidien » [Ent. Christine, p 148].*

⁶⁴ <https://www.cnrtl.fr/definition/controler/verbe>

De la même manière, les jeunes nomment l'éloignement comme la première caractéristique du lieu : « *On est reculé de L., c'est comme si on était plus à L. / On est là pour travailler et pis en plus on est en pleine forêt, y a pas un bruit, y a rien autour de nous, y a des vaches, c'est pas la même ambiance que quand t'es à l'usine ou je sais pas où...* » [Ent. Jeunes, p. 172]. Mais l'écart porte également sur « un mode de vie » et d'être en rupture avec les cadres habituels : « *surtout que c'est une petite semaine par mois et on a tous notre petite vie différente à côté, on passe, on est ici ça nous fait du bien, on reprend notre petite vie un peu, un peu chiant là et puis quand on se retrouve là ça nous fait tellement du bien quoi* » [Ent. Jeunes - K, p. 174]. Le lieu se caractérise selon les termes des jeunes par son ambiance, son aspect tranquille, joyeux, sans tensions, franc, agréable.

Le sentiment d'être à l'écart, à côté du monde est toujours perçu comme positif. En premier lieu pour son aspect apaisant, pour le bien-être dont il est vecteur. Être « en dehors » permet de s'affranchir d'un quotidien complexe et sans perspectives, de normes sociales ou d'injonctions pesantes, mais il est surtout porteur d'autres possibles, d'autres modes de vie et de travail, sources de désir. On réduirait à tort l'« être à l'écart » à la fuite. Il ne s'agit pas de fuir, au contraire, il s'agit de trouver un milieu d'implication possible : « *je ressens un petit besoin de revenir là, ça m'extériorise de tout... ce que je bosse pas à côté, fin je fais pas grand-chose dans la vie et quand je viens là ça me fais faire quelque chose / Ca libère* » [Ent. Jeunes, p. 175]. Être à l'écart est ici une condition d'un « prendre part ». Pouvoir participer parce qu'on est laissé libre de le faire.

Par ailleurs l'écart ne désigne pas seulement l'éloignement géographique en tant que tel, mais englobe les conditions de vie et d'accès, d'organisation du lieu : « *L'association a pour seuls locaux deux caravanes et deux Algeco, l'un sert au rangement du matériel, le second de lieu de vie où le groupe se retrouve pour les repas notamment. Le confort y est sommaire. Tables chaises, de l'eau à la source, un réchaud à gaz et une cuisinière à bois* » [Notes obs., p. 135]. Un « style de vie » qui se distingue massivement des espaces standardisés et sécurisés qui font légions, et qui produit un effet très concret sur le contrôle institutionnel. Les notes d'observation produites lors du passage à la Tribu relatent à ce sujet une situation tout à fait représentative de ce phénomène. Lors d'une journée sur le lieu, une visite de la mairie et de la Dircet⁶⁵, financeurs et évaluateurs du projet est prévue. L'incertitude règne toute la matinée sur leur venue effective ou non, sans que personne ne s'en préoccupe particulièrement. Finalement à l'heure du repas de midi auquel devaient participer les deux « visiteurs », une information parvient confirmant leur absence en raison d'un terrain « trop boueux » [Notes observation, p. 138].

A travers une certaine forme de retrait, qui est davantage un retrait des normes que du monde, la Tribu étant située à cinq kilomètres de la ville dont elle dépend, le lieu et ces occupants

⁶⁵ Nouvellement nommé Directions régionales de l'économie, de l'emploi, du travail et des solidarités (DREETS)

parviennent, par la combinaison entre discrétion et distanciation des convenances, à créer un espace qui est vécu comme une zone protégée, « reculée ». Moins « quadrillée ». Plus libre.

B. Privilégier l'informel

La liberté, ou au moins sa sensation, est un élément marquant.

« On peut être plus libre ici – c'est quand même assez laxiste sur les règles – je pense que c'est aussi la liberté de la tribu ». Toutefois les règles existent et semblent être respectées : *« ben on sait qu'y a des règles, on les respectent, ben du coup on peut faire tout à côté quoi »* [Ent. Jeunes, p. 176].

Bien qu'il y ait visiblement un cadre, celui-ci ne semble pas peser. Il passe presque inaperçu. Plusieurs éléments y contribuent, mais l'un des plus puissants semble être (paradoxalement peut être), le refus du formalisme. Dans cet espace, rien n'est vraiment balisé, lisible. Quoi faire, comment, où aller... s'impliquer ici nécessite d'accepter d'être déstabilisé, perdu, pour accéder à une forme de compréhension de ce qu'il se passe et comment les choses s'organisent. Il n'y pas de mode d'emploi. Il y a quelque chose à capter, à ressentir de l'endroit, pour pouvoir s'y mettre : *« A l'Algéco, je retrouve Claire, anciennement jeune de la tribu et désormais (aussi?) service civique, ainsi que Mélanie, et d'autres que j'ai déjà vu, plus les trois gosses de Pierre et Christine. La voiture de Pierre a crevé sur la route, Christine est partie pour un accompagnement. Les jeunes allument le feu dans la cuisinière, d'autres sont dehors, sur le chantier, brûlent des branches...*

Je ne sais pas vraiment quels jeunes sont là et où.

Pierre rentre vers 10H30. Je reste à l'Algéco avec Mélanie et nous nous collons à la préparation du repas, car Christine ne rentre visiblement pas de la matinée. Personne ne sait vraiment non plus combien nous sommes à table. Deux personnes de la mairie plus des financeurs doivent venir normalement » [Notes obs. p. 138].

Chacun est amené à se débrouiller, trouver sa place, son rythme. Les rôles ne sont pas prescrits. L'absence de formalisme ne relève pas de la négligence, mais plutôt d'un choix, et se présente comme un élément à part entière du projet. Il se retrouve à de multiples endroits et semble n'être pas sans lien avec l'importance donnée au temps présent. Cette relation forte à ce qui se vit dans l'instant et dans la relation au milieu, induit un recours assez minimal à la projection, à l'anticipation mais également à la formalisation qui implique de porter une attention à l'avenir.

Christine précise qu'elle n'a pas de fiche de poste, pas plus que de dossier sur aucun jeune. Le projet de la Tribu s'est quant à lui construit à partir de demandes et besoins exprimés par les jeunes, dans un mouvement décrit comme ascendant et non comme un projet élaboré en dehors du terrain pour lequel ensuite sont cherchés des bénéficiaires potentiels.

« Alors la première semaine de chantier qu'on avait faite on était tous bénévoles, les jeunes et puis Pierre et moi pour voir ce que ça allait donner, et euh... ben ce qu'y's ont aimé, ce qu'on a tous aimé je pense, c'est que c'était pas aller les chercher dehors, c'était pas courir derrière, c'était la proximité avec le travailleur social, donc la réponse immédiate en fait. C'était pas prendre des rendez-vous, c'était pas euh aller à droite et à gauche, c'était un accompagnement physique et global, d'aller vers » [Ent. Christine, p.145].

L'informel est une démarche globale. Outre le sentiment de liberté qui en résulte, son principal effet est de ne pas morceler la personne en morcelant son parcours. Cette démarche semble d'une certaine façon préserver l'intégrité de l'individu. Il est appréhender dans son ensemble.

Par ailleurs l'informel à quelque chose qui simplifie, rapproche. Il passe par la suppression ou la mise à distance de certaines normes et protocoles qui sont perçus comme entravant dans le parcours des jeunes. Les réponses différées, le vouvoiement, les projets personnalisés, le cadre « formel » des bureaux administratifs, sont autant d'aspects qui participent à instaurer un rapport asymétrique entre jeune et professionnel, dans lequel le professionnel utilise la symbolique de certains codes pour se positionner dans un rapport qui lui est favorable. Ici la démarche est autre. Le rôle que les accompagnants prennent auprès des jeunes n'est pas déterminé ou contenu dans une forme spécifique, mais émerge au contraire de leur capacité à manœuvrer dans l'improvisation, dans le tacite, à partir de leur compréhension de la situation : *"C'est physique, c'est visuel. C'est de la proximité, ce que t'as pas dans le vouvoiement non plus, c'est de les prendre comme ils sont"*. [Ent. Christine, p 149]. Pour les jeunes, cette approche se traduit par la possibilité de trouver un lieu ressource où ils se sentent « à l'aise ». Terme qui revient souvent et manifeste à quel point les structures « conventionnelles » sont volontairement ou non, sources d'inconfort, d'appréhension et de rejet : *« Les jeunes ici peuvent venir sans qu'il y ait euh.. de demande de carte d'identité ou... / ouai si tu veux venir tu viens / en en fait c'est un peu la part de la liberté. Ben y a pas cette contrainte de papier au fait (...) ça va pas bloqué / Moi j'ai pas de papiers et je viens quand je veux / C'est pas si inquiétant en fait »*. [Ent. Jeunes, p. 176]. L'absence de formalisme va dans le sens de la création d'un espace non jugeant ou disqualifiant, participant à la construction d'un lien de confiance primordial. N'être pas « gêné » c'est se sentir accepté, accueilli, reconnu dans un droit à « exister » tel quel. Un espace sans honte. L'hégémonie administrative et bureaucratique renvoyant souvent les personnes en difficulté à leur inadéquation, à leur incompatibilité d'avec un modèle qui fonctionnerait pour tous les autres. Ainsi, l'informel crée un mode d'organisation et de relation où les codes professionnels versus bénéficiaires sont mis à plat. Les jeunes étant de ce point de vue dans un milieu qui ne les assignent pas à une place déterminée et crée un flou dont eux semblent tout à fait savoir quoi faire, ou en tout cas, un flou qui ne privilégie personne.

C. S'in-distinguer

L'enjeu est de créer une répartition des responsabilités et des rôles qui permette à chacun de se sentir à l'égal de l'autre. Les échanges et relations sont basés sur une « façon de faire » qui reconfigure dans une certaine mesure les zones de pouvoirs et de savoirs. Si le cadre de la rencontre dépend de professionnels garants d'un cadre qu'ils organisent, à l'intérieur de ce cadre se déploient d'innombrables actions et interactions qui ne répondent plus à l'asymétrie habituelle, où une personne ayant une expertise reconnue en accompagne une autre.

En danse, Céline évoque son attachement au fait de se sentir toujours débutante, comme source du renouvellement de la pratique : *« Et, je pense que pour moi dans le contact improvisation*

y'a quelque chose de.. y a comme une philosophie d'être toujours un débutant, c'est à dire de toujours considérer qu'on a à apprendre, qu'on a à apprendre, qu'on a à apprendre et que, et qu'on se considère pas comme sachant mais comme apprenant et et je crois que me mettre en situation d'être avec des gens qui sont apprenants de pleins de niveaux justement et qui ont envie d'apprendre ou qui cherchent, je crois que ça renouvelle pour moi, (...) ça me remet en question et ça me réinvite à me.., c'est comme un cycle vertueux de mise en recherche de mise en en questionnement en fait » [Ent. Céline, p.128].

A la Tribu, qu'il s'agisse des chantiers ou du quotidien du lieu (repas, feu, rangement,...), les savoirs faire et énergies sont réparties entre tous et le professionnels n'en a plus le monopole. *« Moi déjà à la Tribu l'avantage c'est qu'on essaye de pas hiérarchiser, (...) Pierre est quand même formateur (...) moi c'est plus la logistique du quotidien, je ramasse du bois, je ramasse du bois, je suis au même niveau, et ça c'est vachement important, tous les travailleurs sociaux, qu'ça soit de la mission locale ou que ce soit de du CCAS ou autre qui passent et qui filent un coup de main à la pâte quoi tu vois ben on voit bien qu'le jeune c'est valorisant pour lui de... de montrer comment faire, tu vois.. des, comment on coupe du bois ou des trucs comme ça tu vois, qu'y a ... y a une égalité » [Ent. Christine, p 147].*

Pierre exprime lui de quelle façon le statut de professionnel lui paraît encombrant. Aspirant au fait d'être avec les jeunes en tant que bénévole, ou plutôt en tant que Pierre lui-même, c'est à dire pouvoir sortir d'une place distinctive⁶⁶.

Ainsi, bien qu'il serait illusoire de croire en une disparition des statuts, c'est néanmoins dans cette direction que semble être orientée l'action. Les rapports de pouvoir entre professionnels et jeunes continuent donc d'exister mais le dispositif mis en place tend à en neutraliser les effets. A les rendre relativement inopérants.

Une stratégie est de limiter, voir évacuer la référence au statut professionnel dans le cadre des accompagnements, de façon à masquer autant que possible l'affiliation, et d'une certaine façon l'allégeance, à l'institution. Christine explique à ce titre qu'utiliser le terme d'éducateur pour se présenter aux jeunes les fait fuir *" tu te rends vite compte que le terme éducateur spécialisé, ils ont tous un parcours ASE assez prononcé donc c'est un terme qui les fait plutôt fuir. Donc nous on avait pris le parti, déjà même avec les animateurs je leur avais dit arrêtez de me présenter comme un travailleur social c'est pas la peine, sinon, j'arrive pas à les choper et puis même eux avaient vu que toute façon ils partaient en courant, donc le but c'était vraiment dire « ben non je t'accompagne, on voit" c'était, j'étais partie de la maison des jeunes à l'époque comme un animateur, avec une mission différente en fait. " [Ent. Christine, p 145].*

On peut ainsi relever à de multiples endroits la préoccupation d'atténuer la distance entre accompagnants et accompagnés, celle-ci étant perçue comme un frein à la relation, ou en tout cas un frein à une relation « d'égalité ». Ce terme est largement employé de part et d'autre, dans

⁶⁶ Dans un entretien réalisé en février 2020, que j'ai malheureusement perdu au cours d'un transfert informatique, mais dont il me reste quelques notes. Ces notes ne figurent pas en annexes car elles sont trop lacunaires pour être exploitables. Il faudra donc me croire sur parole. Cette remarque est l'unique référence à cet échange que contient ce dossier.

les entretiens, et traduit si ce n'est une réalité effective, au moins le désir de tendre vers une équivalence en droits et en considération. Cette perspective n'apparaît pas tant comme un objectif du travail social, que comme sa condition. Denis le pointe d'ailleurs avec insistance, la distinction constitue selon lui un biais considérable et une entrave majeure au travail social. De son point de vue le « véritable travail social » ne peut l'être que parce qu'il n'est pas distingué du reste de la population.

« Alors qu'est-ce que fait un zadiste tu vois, qu'est-ce que fait quelqu'un qui crée un éco lieu, ça c'est un véritable travail social c'est-à-dire finalement sans que le travailleur social soit distingué du reste de la population parce que s'il est distingué alors il est un soldat_ ». [Ent. Denis, p. 108]

Il semble qu'une autre façon de renforcer cette indistinction est de délibérément confier aux jeunes des zones de contrôle dont ils sont habituellement privés. *"C'est leur lieu, ce qu'on leur apporte énormément c'est que c'est leur lieu et de dire si tu veux pas que ton travailleur social ou quelqu'un d'autre vienne sur ce lieu (...) t'as le droit de le dire et il viendra pas, c'est ton lieu, c'est toi qui choisis, t'es chez toi"* [Ent. Christine, p 147]. Les postures des professionnels visent à légitimer les jeunes et à les assurer dans leur capacité et leur pouvoir d'agir.

L'entretien réalisé avec les jeunes montre avec force la façon dont, simultanément, persiste et s'efface la distinction entre accompagnants et jeunes. *« On sait qu'ils ont un statut, on doit les respecter, voilà c'est les chefs de la Tribu (...) »* et dans le même temps : *« Là y a pas d'ordre, ils te disent ben si tu veux bien ramasser le bois ou... Y 'a pas de chichi avec nous. On est égaux, on est tous au même niveau / Ils restent naturels ils sont normal... »* [Ent. Jeunes, p. 178].

Les propos de cette nature ponctuent l'intégralité de l'échange. Ils déclinent de diverses manières et sous différents aspects, de quelle façon « l'égalité » au sein du lieu se manifeste, sans ignorer les positions distinctes et asymétriques qui existent légitimement.

Ces courants contraires ne se négocient pas au travers de rapports d'opposition. Égalité et inégalité co-existent mais ne semblent pas l'enjeu d'une lutte.

« L'humain ne s'offre dans une relation qui n'est pas une relation de pouvoir » dit Laurent Sochard ⁶⁷, si l'on ne peut faire « comme-ci » il n'y avait pas de répartition différenciée des rôles et des responsabilités, il semble que l'enjeu est d'œuvrer à leur dépassement. Non pas par l'opposition de deux forces, mais par un changement de plan. Il s'agit de ce point de vue de penser le rapport à l'autre au-delà du cadre de l'accompagnement en travail social, pour se situer sur une échelle plus englobante. Celle de la relation entre humains. A ce niveau, il ne peut y avoir aucune distinction hiérarchisante persistante, même résiduelle. Le principe d'égalité de valeur des vies, s'impose comme fondamental. La préoccupation constante de donner des marges de manœuvre aux jeunes dans le fonctionnement du lieu, mais également le rappel vigoureux à la nécessité de s'affirmer dans ce que l'on est, que l'on soit jeune ou professionnel, reposent visiblement sur ce principe « d'égalité d'être ». Les reproches qu'adressent jeunes et professionnels à ceux qui ne sont pas à la hauteur de leur métier semblent d'ailleurs bien souvent

⁶⁷ Propos d'Emmanuel Levinas, cité par Laurent Sochard dans le cadre de sa conférence aux Assises du Conseil National de l'AEMO, 18 mars 2015.

se loger là. Dans cette incapacité ou absence de volonté, de rendre effectif ce qui pourtant constitue la clef de voute du travail d'accompagnement, et dont se targuent institutions et professionnels, sans être en mesure de l'accomplir : donner à chaque être, à chaque vie, à chaque trajectoire, la même valeur. *« J'ai envie de le regarder et de lui dire, je suis pas ton chien, je suis pas ton fils, tu me donnes pas d'ordres, tu demandes ça autrement, tu dis au pire si tu veux / vu qu'ils sont éducateurs, ben ils sont supérieurs à toi, toi t'es un jeune, t'es un mineur alors on est supérieur à toi et donc on se met plus haut que toi et on te manque de respect et toi t'as pas le droit de répondre / Eux ils sont là, nous on est de la merde on doit se taire »* [Ent. Jeunes, p. 177 / 181 / 184]

Face à cela, l'effort des membres de la Tribu pour donner vie à ce principe « d'existence égale » et en faire la norme est indéniablement un point essentiel de cette expérience, et même d'une certaine façon, l'expérience en elle-même. Ainsi, l'accompagnement proposé semble d'une certaine manière à la fois dépendre et résider dans cette « expérience d'égalité », ou en tout cas sa tentative. *« je pense que la force de la Tribu c'est qu'on ne différencie pas euh.. les têtes couronnées des... des gueux, tu vois ce que je veux dire ? c'est qui que tu sois on te tutoiera, qui que tu sois on te serrera la main (...) »* [Ent. Christine, p. 150].

Denis évoque de son côté les ZAD comme espaces dans lesquels cette démarche serait à l'œuvre : *« Y a des endroits dans lesquels précisément tu peux faire corps avec les gens que tu accompagnes parce que tu es des leurs, il va pas y avoir de eux et nous mais il va y avoir des singularités, des individualités particulières, et ça j'imagine que dans les groupes qui occupent, tu sais les zones, et ben dans ces groupes là, y a forcément des gens qui sont un peu plus travailleurs sociaux, sans que ce soit du travail social institué, mais que tu vois quand même un genre de préoccupation du bien collectif à un certain niveau et surtout du partage des émotions, du partage de contre qui on est, y a des endroits où tout ça peut être vécu »* [Ent. Denis, p 88].

Cette position limitrophe, ou double, d'être et ne pas être professionnel, ce brouillage des frontières d'où semble pouvoir émerger cette possible égalité, est évoquée par les jeunes de façon assez saisissante : *« Un autre éducateur qui lui est pro (et) n'a pas cette relation là / (A la tribu) Y a tout le temps du respect ou de la politesse qu'avec un vrai éducateur t'as pas le choix / J'ai eu un éducateur spécial pour les jeunes à la rue, il est top ce mec (...) sacré bonhomme / Claude directement il essaye de créer vraiment un truc, un lien entre nous, en sorte d'oublier le contexte dans lequel il est et vraiment pote à pote quoi c'est qui fait aussi la différence / moi je conseille Claude, c'est le meilleur éducateur Claude, à ça c'est un bon... - c'est pas un éducateur - non ouai - 'fin Claude c'est un éducateur mais c'est différent encore».* [Ent. Jeunes, p. 177/ 182]

On note ici toute la complexité de témoigner de ce qui singularise une certaine façon d'être éducateur, sans l'être, pour être « au même niveau » tout en ne l'étant pas. L'emploi répété de qualificatifs visant à distinguer des « types » d'éducateurs exprime le tâtonnement intuitif par lequel s'essaye des manières de nommer des réalités différentes dont aucun mot ne permet véritablement de rendre compte. Il y a l'éducateur « spécial », qui est éducateur, mais pas vraiment et l'« autre », le « vrai » éducateur qui désigne le professionnel qui ne permet pas

cette égalité, puisque c'est un « pro ». On comprend que cette expression ne renvoie pas à la qualification professionnelle en tant que tel, mais davantage à une posture de « pro ». C'est-à-dire à une mise à distance, la caractérisation d'une scission entre un « eux et un nous ».

L'image de la personne enfermée dans le professionnel semble tout à fait parlante et significative pour exprimer ce dont il est question pour les jeunes, et de manière générale, dans l'indicible de cette posture singulière : « *(A la tribu) c'est des éducateurs mais ils ont fait en sorte disons que ... le cercle éducateur qui renferme un peu la personne dans le professionnel euh... disons Pierre et Christine ont cassé un peu ce cercle là pour dire que les jeunes soient plus libres et qui se sentent moins surveillés* » [Ent. Jeunes, p. 177]. Il y a quelqu'un dans le professionnel. Et dans de rares lieux, ce quelqu'un se laisse voir, approcher, rencontrer. Une limite, un mur est abattu. « Un cercle est cassé », et quelque chose est rendu possible. Ce possible se loge dans la rencontre intersubjective qui peut se créer lorsque le professionnel est avant tout une personne, « un mec », « un bonhomme ». Il y a alors deux personnes qui se font face. Il y a là une égalité possible.

D. Faire famille

Que ce soit dans les propos des jeunes ou des accompagnants, le terme de famille revient régulièrement, témoignant de la nature particulière des liens qui peuvent parfois se nouer et qui n'est pas uniquement propre à la Tribu, quand bien elle en est un exemple. La singularité de ces relations se caractérisent notamment par l'accessibilité et l'inconditionnalité dont elles semblent garantes. Le registre relationnel est clairement en rupture avec les normes de distanciation encouragées par les institutions du champ de l'action sociale.

Apparaît une forme de porosité, ou d'amplitude relationnelle importante : « *Moi y font partie de mon quotidien, mon gamin les connaît, ils connaissent mon gamin, Pierre pareil, c'est c'est humain. C'est quelqu'un quand je les croise dans la rue, ça me dérange pas de les croiser, c'est des potes quoi 'fin, pas en termes euh... c'est des gens qui font partie de mon quotidien ouai* ». « *Y a un respect qui s'instaure, tu fais partie de leur famille, tu fais partie de leur vie* [Ent. Christine, p 150 / 164].

Assurément, le terme de Tribu n'est pas anodin.

Le faire famille induit une dimension clanique, qui semble prépondérante notamment pour les jeunes : « *C'est comme si on était en famille, pareil. C'est comme si on était avec les frères, les pères, les mères en train de travailler c'est pareil, c'est comme une famille / C'est une tribu quoi (...) tous ceux qui intègrent la tribu ils sont tous acceptés... c'est ça qui est bien ici / on commence à tous bien se connaître, c'est vrai que ça crée des liens assez forts / Claude c'est un éducateur avec qui... lui il aime, aimerait tout le monde* » » [Ent. Jeunes, p. 172]. S'ajoute à cela un grand nombre de référence à la dimension du collectif, esprit d'équipe, être ensemble, etc... Ces propos traduisent visiblement l'expérience d'un compter « pour » et d'un compter « sur », qui a manifestement une grande place dans leur attachement aux lieux et aux personnes qu'ils rencontrent.

Selon les dires des enquêtés, cet engagement dans une relation non « limitée » fait clairement défaut au travail social "conventionnel". Le contrôle institutionnel va à l'encontre d'une conception "débornée", qui ne circonscrit plus la relation "d'aide" dans un cadre spatio-temporel dont le professionnel à la maîtrise. La configuration habituellement cloisonnée est ici délégitimée, au profit d'une relation qui est perçue comme "vraie", une « vraie » relation entre soi et quelqu'un d'autre, qui ne cesse pas d'exister lorsque l'on a quitté le bureau.

Ainsi, le « faire famille » induit une transgression, un dépassement des bornes qui définissent généralement ce qui est qualifié de « professionnel ». C'est-à-dire ce que l'on est en droit de faire et de ne pas faire, et ce que l'on peut attendre d'un professionnel qui connaît sa place et sait la tenir. Or on peut aisément observer, et notamment au sein de la Tribu, que cette aire dans laquelle il est permis d'évoluer avec l'autre est largement plus grande que celle communément admise dans le travail d'accompagnement. En cela, le contrôle que l'on peut attendre du professionnel quant à son implication relationnelle et affective est clairement dépassé : « *Moi je les protège, je les surprotège même. C'est clair, c'est pas des cobayes, si tu viens c'est que tu nous apportes quelque chose, sinon tu dégages. C'est violent ce que je dis, je sais, mais c'est vrai* » [Notes obs., p. 139].

On peut percevoir dans ce surgissement de la figure de gardien une transgression des codes et limites du professionnel. Mais au-delà de cela il me semble qu'il s'agit davantage d'une reconfiguration de son aire. Un rebornage du périmètre, venant redéfinir les possibilités d'implications légitimes dans le cadre professionnel.

L'espace professionnel est peut-être transgressé, mais il est surtout déplacé, proliférant et se ramifiant à l'extérieur de son territoire officiel pour en modifier la portée. Il ne s'agit donc en soi pas de « la mort » du professionnel, de sa destitution, mais davantage de sa reconfiguration. L'attachement à des figures d'autorité auxquelles se référer est d'ailleurs tout à fait conservé, voir renforcé. En témoigne le respect qui nourrit les propos des jeunes à l'égard des éducateurs qui ont permis ce « faire famille ».

Cette prolongation de la sphère professionnelle à des espaces qui sont habituellement proscrits, génère une diversification des registres relationnels, et donc également des registres de soi en situation. La présence de Christine et des jeunes en soirée, plus ou moins arrosée, conduit à l'idée d'une levée des frontières qui ne fait pas rupture avec le professionnel, mais au contraire y contribue. Elle est perçue dans une logique d'amendement de la relation, qui sert le professionnel et ne le menace pas. Elle explique ainsi, que c'est parce que ces interactions « hors cadre » existent, que la relation évolue, tout comme la situation du jeune : « *moi jamais quand je vais boire un coup dans un bar le soir si j'en croise, jamais j'en ai un qui va me dire "oh ben tiens, faut que tu peux regarder ci, tu peux regarder ça, c'est tel papier ou un truc", non jamais, par contre ça leur rappelle et pis y r'viennent comme ça tu vois. Y r'viennent le lendemain ou un truc comme ça, y vont r'venir discrètement,* » [Ent. Christine, p.150]

Bien que plus discrets, on peut relever également des formes d'hybridation des registres relationnels chez Denis, qui quitte lui aussi la posture professorale dans laquelle il est attendu.

L'intensité de son expression, sa façon de dire, avec force et sans gêne, ce qu'il appelle son côté « histrionique » en sont, tant il déroute bon nombre d'étudiants et de collègues. Par ailleurs il évoque lui aussi le fait de rejoindre les étudiants en dehors des heures de cours autour d'une bière au bar : « (...) *et évidemment y a beaucoup beaucoup qui sont venu discuter avec moi et qui m'aurait jamais raconté leur vie si ils avaient pas senti en moi un zozo... un ... et c'était plutôt agréable quoi, bon je pouvais boire des bières et être bourré quoi, plus ou moins quoi, et ça leur plaisait, parce que eux se bourraient aussi, enfin ils étaient beaucoup plus bourrés que moi mais, peu importe, y avait un coté qui était quand même plaisant pour eux,..* » [Ent. Denis p. 95]. On relève de quelle façon, du point de vue des professionnels, ces « écarts » n'en sont pas, et ont du sens dans le travail qu'ils mènent.

Les différents aspects abordés dans ce chapitre, qu'il s'agisse du non-formalisme, d'un certain « retrait » du monde, de l'indistinction ou du faire famille, participent tous à une reconfiguration des normes de contrôle. Ils donnent à voir une forme d'invalidation et d'assouplissement de ces normes, ou plutôt une transformation, un changement de nature du contrôle et de la façon dont il s'exerce. Il n'est pas simplement moins « strict » ou allégé, il est autre. La démarche dont il est question ici tend à se distancier, voir à rompre avec un contrôle fondé sur la maîtrise des individus à travers la prescription de comportements et de trajectoires, leur surveillance et la sanction des dérapages. Le contrôle de l'autre et de soi est davantage intériorisé. Il est intégré tel un contrat tacite entre soi et les autres à travers un processus d'alliance et de responsabilisation.

On observe effectivement que ces « entorses à la règles » permettent aux individus d'échapper (pour partie) à la fois aux injonctions et aux vérifications de l'environnement (hiérarchique ou pas), mais ce n'est pas pour laisser place à « rien ». La liberté acquise, par une certaine forme de clandestinité d'une part, et par la transgression des registres relationnels d'autre part, aboutie à une organisation qui comporte son propre rapport à la loi.

Une loi qui n'est pas contestée. La transgression des normes de contrôle n'est donc pas le rejet de la loi, l'anomie, mais une réappropriation de celle-ci dans une perspective d'ajustement aux réalités de terrain.

Norme de tempérance

La tempérance renvoie à la sobriété et à la modération qui elle-même désigne la qualité d'une chose ou d'un comportement qui se tient éloigné de tout excès⁶⁸. La norme de tempérance, est aussi, à bien des égards, une norme d'obéissance. Elles s'appliquent aussi bien aux professionnels, qu'aux usagers et impliquent que chacun respecte le cadre dans lequel il est autorisé à œuvrer et qu'il tienne la place qui lui est prescrite, dans ce cadre.

A. Tenir tête

⁶⁸ <https://www.cnrtl.fr/definition/moderation/substantif>

Dans les entretiens, l'institution est globalement contestée. Chacun rappelle à de nombreuses reprises combien elle manque à ses engagements, générant un discrédit assez évident.

Sa fonction symbolique semble en être affectée, sans pour autant que les professionnels et les jeunes en ignorent la puissance et l'autorité : « *L'institution elle peut faire quand même un peu ce qu'elle veut quoi* » [Ent. Christine, p. 144].

Constatant ses dérives, Denis souligne à plusieurs reprises de quelle façon l'institution broie, corrompt, et n'hésite pas à la vilipender, quand Christine a davantage tendance à la ridiculiser. Elle adopte une posture offensive qui laisse entrevoir la complexité du jeu des forces en présence. Si ce n'est un renversement, il y a au moins l'instauration d'un rapport de force explicite. En étant sous les « ordres » de l'institution, le professionnel est soumis à cette institution qui s'accapare les pouvoirs, mais en retour, le professionnel est en droit d'attendre qu'elle soit à la hauteur de ses responsabilités.

Conscient des responsabilités de l'institution, les professionnels revendiquent ou contestent : ce qui devrait être et qui n'est pas, ce qui est et ne devrait pas être. Cette insoumission s'exprime de multiples façons, plus ou moins explicites et éruptives, mais visent toutes à faire entendre un point de vue qui entre apparemment avec les normes ou les attentes du milieu, ayant parfois des conséquences importantes. Ainsi, si officiellement l'intervention de Denis auprès des étudiants, à pour objectif de mettre le théâtre au service du travail social, on observe tout au long de l'entretien comment la pratique du théâtre est investi comme un espace liberté, qui n'est plus en soi au service du travail social, mais la possibilité d'un autre regard, insoumis, affranchi, audacieux : « *Et quand je leur dis mais vous savez tout le travail que je vous fait sur le savoir sensible, ça va vous aider à ne pas vous conformer à ce qu'on attend de vous, tel de bons petits soldats du capitalisme et c'est vachement difficile à ce qu'ils comprennent ce que je veux dire* ». [Ent. Denis, p. 107]

Le cadre des techniques éducatives, dans lequel se déroulent les interventions de Denis sont finalement le prétexte à une appropriation de cet espace à d'autres fins que celles poursuivies par l'institution qui l'emploie. Il en sera d'ailleurs évacué quelques années plus tard.

De la même manière, les élans contestataires de Christine lui valent aussi d'être tenue à distance de certains espaces plus policés : « *J'ai pas une éducation judéo chrétienne moi, j'ai pas été élevée en France non plus hein. Quand t'avais des choses à dire tu devais les dire, c'est comme ça. Et ici j'me rends compte que j'suis très mal, euh, j'peux paraître inadaptée souvent j'le vois quoi tu vois, par exemple des fois j'entends des trucs, bon le maire y m'invite pu au truc des élus, par exemple (...) ou alors quand j'suis invitée j'dois être assise à côté de lui ou à côté de Christelle un truc comme ça. Mais des fois j'entends des trucs j'me dis mais oh ! Tu veux pas comprendre quoi donc j'pars, j'y vais, et donc ça ...(rires)* » [Ent. Christine, p. 158].

Entre autres résistances, Denis évoque également la façon dont les professionnels s'emploient à ne pas céder à la commande institutionnelle, à trouver d'autres alternatives, à « *essayer de trouver des façon de détourner ce qu'on leur demandait d'être, c'est-à-dire des pompiers* » [Ent. Denis, p. 75].

Lorsque les points de vue ne trouvent pas d'espaces ou de bénéfices à être débattus, c'est tout simplement le non accomplissement de certaines tâches, ou leur détournement qui prévaut. C'est

donc, une certaine ruse parfois, le refus de faire « juste » ce qui est demandé qui constitue le cœur de cette forme de résistance. Ainsi, ne pas produire les statistiques exigées, refuser d'augmenter l'effectif de ses classes, sont autant de moyens d'affirmer son indépendance face à l'institution et de manifester le rejet de ses règles.

Rejet qui concerne aussi bien les actes posés par l'institution, que son symbole, ce qu'elle représente. En témoigne ma rencontre nocturne inopinée avec Christine au cours de laquelle elle m'exprime avec une certaine véhémence toute la méfiance que « les administratifs » (dont je fais partie) lui inspirent. Ses propos m'enjoignent de façon quelque peu brutale, et dans un contexte surprenant (nous nous croisons en soirée, dans un bar du quartier) de répondre à ses attentes, sous peine de ne plus pouvoir rencontrer les jeunes : « *Donc là c'est clair, nous, faut que tu mettes en valeur leur parole, leur contribution, que tu reconnaisse ce qu'ils ont fait (...) faut rendre quelque chose / Si tu donnes rien ben tu les auras plus !* » [Notes obs., p. 139 - 140].

Il y aurait évidemment beaucoup à dire sur ce que cette réaction induit comme posture professionnelle, sur la place de gardienne et de justicière qu'elle prend, et sur l'idée même de « disposer » d'individus dont on considère pouvoir décider qui les « aura » et qui ne les « aura pas ». Toute l'ambivalence que met à jour cette scène, rapportée à la liberté dont Christine assure être porteuse auprès des jeunes qu'elle accompagne, n'est pas un angle mort de cette recherche. C'est évidemment un élément marquant de mon travail d'enquête, et cette ambiguïté permanente, avec tout ce qu'elle charrie de paradoxes dans les pratiques et discours des uns et des autres a nourri d'interminables réflexions, m'interpellant sur la validité de ma démarche. Quand partout surgit la faille, le geste qui contredit la parole, ou l'inverse, que reste-t-il d'une recherche qui s'évertue à démontrer que le travail social peut être autre, se transformer, inventer de nouvelles voies ? Lorsqu'il s'embourbe dans les mêmes ornières que ce qu'il dénonce, quand il a recours aux mêmes postures infantilisantes, disqualifiantes, ou réifiantes ?

Il reste que comme développer en première partie d'analyse, ce n'est qu'une partie de la « vérité ».

Ainsi, quelles que soient les raisons de cette situation et ce qu'elle soulève comme questionnements déontologiques, ce qui m'est apparu significatif après coup est la façon de faire. C'est-à-dire la liberté d'avoir recours, à un moment donné, à ce qui apparaît clairement comme du chantage, pour arriver à ses fins. Cette manière de s'y prendre est tout à fait intéressante. Les conventions sociales, qui proscrivent a priori ce type de méthode dans le cadre professionnel à minima, sont transgressées. Ostensiblement. Ce comportement paraît assumé et légitime du point de vue de la personne qui en fait usage Et cet usage se justifie en tant que réponse à une autre transgression : en l'occurrence, l'engagement que j'aurais pris auprès de la Tribu, et auquel j'aurais manqué. Ainsi, puisque tout est bafoué, l'interdit devient le permis et il est légitime. Dans son ouvrage consacré à la sociologie de la déviance, Albert Ogien [1995] propose notamment une réflexion sur la rationalité de la déviance⁶⁹ : « *Pour la sociologie de*

⁶⁹ Le terme de déviance est ici dénué de toute référence morale ou pathologique. Il est à considérer selon la perspective qu'en offre Howard Becker, (*Outsiders*, 1985), et qui s'oppose à une conception essentialisante de la déviance. Rien n'est intrinsèquement déviant, au contraire, Becker pose que la déviance n'est pas une qualité de l'acte commis, mais une conséquence de l'application par le groupe social de normes et de sanctions à un transgresseur. La déviance est donc le produit d'une transaction effectuée entre un individu ayant transgressé une

l'action, la déviance n'est donc pas un fait purement négatif dans la mesure où elle reconnaît que le contrevenant sait pourquoi il fait ce qu'il fait et comment il doit le faire, qu'il exprime les « bonnes raisons » de son action, cette approche envisage la déviance sous sa face positive : une action méthodique organisée que l'individu peut expliciter en en donnant une description intelligible ». Elle envisage donc la déviance comme un comportement rationnel, en précisant ; « La notion de rationalité semble mal s'accorder avec l'attitude qui consiste à agir en défiant la loi commune : à moins de tenir l'interdit transgressé pour particulièrement illégitime ou de considérer que la majorité de ceux qui respectent la légalité sont dans l'erreur ».[1995, p 156].

Et c'est donc bien ce qui semble être à l'œuvre ici. Le comportement « non-conforme » est rendu possible parce qu'il répond à une morale qui juge ses raisons légitimes et valables. Neutralisant la dimension « déviante » de la conduite.

Cette manière de faire témoigne d'un rapport au monde tout à fait singulier, une vision tranchée des choses qui se traduit par des élans forts et sans concessions, quand bien même les moyens employés sont discutables. Ce recours à des stratégies qui en tant que destinataire m'ont semblé assez violentes, trouve également un écho dans les réflexions de Miguel Benasayag concernant la violence qui intervient au cours des luttes et qui fait inévitablement débat. Il considère la violence comme une fausse question. Prenant pour exemple le mouvement de Nuit Débout⁷⁰, il explique : « *Nuit Debout est l'idéal de la contestation qui ne passe pas à la caisse. Je me souviens avoir entendu un militant se plaindre qu'il manquait toujours des toilettes publiques au bout de trois semaines d'occupation : mon chéri... J'ai l'impression qu'ils veulent changer le monde en traversant sur les clous. La question de la violence est donc une fausse question. La vraie question, c'est celle du terrorisme. La situation détermine s'il faut ou non assumer la violence – c'est tout* » [2016, p.43].

Les propos et postures combatives des professionnels et jeunes rencontrés s'inscrivent donc dans ordre rationnel et justifié par la situation qu'ils vivent et qui semble elle-même transgresser les valeurs auxquels ils sont attachés.

Quel que soit le statut auquel il est rattaché, ces comportements sont donc avant tout l'expression d'un individu et qui défend ses valeurs.

Cette violence est la réaction vécue comme légitime à une autre violence, présentable, aimable, souriante même, mais impitoyable et sournoise, qui détruit au quotidien ce qu'elle prétend construire. Celle d'un monde institutionnel en rupture avec les vies humaines. Et c'est à ce moment-là, ce que j'incarne sans doute aux yeux de Christine.

Concernant le recours à la violence Denis exprime également sa légitimité, sa nécessité même. Relatant sa propre trajectoire de militant il explique combien il doute des luttes pacifistes. Il évoque avec étonnement et en même temps admiration un mouvement comme le Hirak⁷¹ :

norme et un groupe social, elle est le produit d'une interaction sociale.

⁷⁰ Nuit debout est un ensemble de manifestations sur des places publiques, principalement en France, ayant commencé le 31 mars 2016 à la suite d'une manifestation contre la loi Travail.

⁷¹ Mouvement de contestation du régime algérien initié le 16 février 2019 et qui prend notamment la forme de

« *Moi ça me pose des tas de problèmes, parce que en tant que maoïste évidemment, pour moi y a que la violence révolutionnaire qui soit intéressante. Je suis vraiment pour la violence, moi je suis pas du tout un type violent, c'est-à-dire, moi quand j'étais mao, on m'a mis à la nurserie (rires)(...)Donc vraiment je crois à ça, la violence pour moi y a que ça, et là je vois un mouvement qui utilise le pacifisme, j'ai peur pour eux tout le temps. En me disant mais à un moment où un autre ils vont se faire ratiboiser les pauvres* » [Ent. Denis, p.89].

Tenir tête, s'opposer, est incontournable. Il ne s'agit pas uniquement de donner son opinion, il s'agit de le défendre, c'est-à-dire de se battre pour le faire valoir. Cela suppose la mise en place d'un rapport de force et s'il le faut le recours à la force.

La mise à jour de conflits, l'affrontement qui en découle, la persistance et la radicalité de certaines attitudes, induisent clairement de quitter une certaine réserve, qu'elle soit idéologique ou affective.

B. Être critique

La critique⁷² a ici deux versants. Si elle peut être un acte de dénonciation d'une situation jugée insatisfaisante, voir scandaleuse, elle est aussi envisagée en tant que retour sur soi et ses pratiques, c'est à dire comme mise en œuvre d'une posture réflexive par rapport à son travail et constitue donc un regard critique sur soi-même.

Sur ce dernier point Denis estime en effet que l'expérience n'est en tant que telle pas inintéressante, ni inopérante, mais elle ne suffit pas selon lui. Être travailleur social ne peut se réduire à l'expérience. Les affects, la sensibilité et ce qui émerge dans l'action doivent pouvoir faire l'objet d'une élaboration, d'une mise au travail dans l'énonciation et la réflexion sans quoi le praticien reste objet, esclave de ses émotions, de ses propres procédures et donc finalement incapable d'exercer son métier. Par ailleurs la prise de recul sur la pratique et ce recours à une analyse critique lui apparaît également comme un garde-fou indispensable pour se prémunir de la force d'affects non travaillés : « *Certaines situations qu'on aurait vis-à-vis d'une situation où l'affect domine etc, peuvent être des situations qui t'associalisent, qui te mettent en dehors de la société, qui t'excluent de la société en tout cas des normes de la société* ».

Evoquant sa démarche pédagogique, Denis explique avec force de quelle façon il déploie une énergie continuelle pour encourager, soutenir, faire émerger chez ses étudiants, la réflexion sur les pratiques, déplorant que celle-ci n'advienne que trop peu : « *Je la faisais bosser comme ça en disant d'accord mais là, qu'est-ce que tu me dis, je comprends pas, dis-moi quel est le résultat de ton expérience et donc essayes de rationaliser ton expérience. (...)je dis mais*

marches pacifistes chaque vendredi.

⁷² La critique est un examen raisonné, objectif, qui s'attache à relever les qualités et les défauts et donne lieu à un jugement de valeur. Critiquer, dans sa définition première consiste à exercer son intelligence à démêler le vrai du faux, le bon du mauvais, le juste de l'injuste en vue d'estimer la valeur de l'être ou de la chose qu'on soumet à cet examen.

Ce terme est plus souvent utilisé dans son sens restreint dans lequel la critique ne s'attache [qu'] à relever que les défauts, les imperfections]. Elle se réduit alors à émettre, formuler des jugements défavorables, d'une façon systématique ou occasionnelle
<https://cnrtl.fr/definition/critiquer>

qu'est-ce que tu fais à ce moment là et elle me dit, ben je suis venue pis j'ai été au supermarché acheter des préservatifs (rires), donc tu vois elle me décrit ce qu'elle fait mais pas du tout qu'est-ce qu'en t'en penses de ça, qu'est-ce que ça veut dire, comment tu construis quelque chose, donc la construction d'un discours c'est vraiment très important (...) J'espère qu'elle va se rendre compte de ce qu'il faut pour être, ce qu'il faut penser, de son métier...pour être vraiment travailleuse sociale » [Ent. Denis, p. 81]

Faire et penser ce que l'on fait apparaît à Denis comme « le cœur de la révolution ».

Cet aspect est autrement visible dans l'entretien de Christine, dont le récit d'expérience est totalement pris dans sa pratique d'accompagnement. Toutefois les postures qu'elle défend sont le fruit d'une approche réflexive, bien qu'elle ne soit jamais évoquée comme telle.

On relève avec quelle vivacité elle dénonce l'apathie des professionnels qui l'entourent, qu'elle qualifie de « moutons » [Ent. Christine, p.158]. Sa démarche étant à chaque instant d'encourager le libre arbitre et la nécessité de penser par soi-même.

Par ailleurs, l'immersion sur le terrain donne à voir également l'organisation de temps d'échange et le travail collaboratif avec le CEMEA⁷³ sur la question des jeunes « invisibles », qui, bien qu'orientés vers l'action, n'en restent pas moins des espaces où cette action est mise en discussion et en réflexion avec d'autres. On identifie cependant encore une fois l'expression d'une méfiance pour le recours au formalisme et à ce qui se fait en dehors du terrain. En cela sa posture semble assez proche de la militance rappelant, « ce qui se fait sans nous, se fait contre nous ». Il y a dans l'absence de désir de Christine de participer aux « réunions », « d'être dans le bla bla », le refus de penser et organiser un quotidien à la place de ceux qui le vivent.

Rester collée à l'action, avoir le terrain vissé au corps, semble être pour elle un parti pris délibéré, comme un contre-pied, un rééquilibrage, face à cette pente de la distanciation et du désengagement sur laquelle glissent certains professionnels dont elle parle.

Bien qu'il insiste sur l'impératif de penser, ce point de vue ne contredit pas celui de Denis qui évoque la « bonne distance » éducative, tant ressasser dans toutes les formations de travailleurs sociaux, comme une réponse paresseuse au manque d'accompagnement et d'espaces d'élaboration de la pensée pour les professionnels. Être en prise avec autrui nécessite de mettre sa pratique au travail. Or la rationalisation des coûts et le désintérêt des institutions pour l'analyse des pratiques, au profit d'une logique de « l'outillage », ont réduit à néant les espaces de réflexivité dans le travail quotidien. La distance à l'autre devient alors une solution à moindre frais pour faire face au tumulte qu'engendre le travail relationnel journalier. Ainsi, à défaut de pouvoir penser la relation, mieux vaut s'en abstenir : « *on remplace toute la réflexion par une posture. Enfin une attitude, la distance. C'est-à-dire quel conseil je peux te donner puisque je peux pas t'aider à réfléchir; c'est de te dire, tiens-toi à distance* ». [Ent. Denis, p. 86]

Denis explique que selon lui la disparition de l'acte de « penser » correspond à l'alignement des cursus de formation et des institutions du travail social sur les désirs du modèle capitaliste « *tu me dis qu'il n'y a plus de supervision et ça c'est terrible, ça veut dire que on ne considère*

⁷³ La tribu fait partie d'un réseau regroupant les structures et équipes travaillant auprès des jeunes en errance, avec le CEMEA (Centres d'Entraînement aux Méthodes d'Education Active).

pas que des gens qui vont se mettre à réfléchir peuvent effectuer du travail social, on veut maintenant des débiles qui remplissent des papiers. (...) Vous allez faire faire des trucs, vous allez les occuper... débrouillez-vous pour que ça se passe bien.(...) Des compétences techniques, on vous met toute la technologie sur le truc, et on vous demande d'être ça, des techniciens / Ce que la réforme du travail social à amener c'est-à-dire on peut plus réfléchir avec les travailleurs sociaux, on doit simplement leur parler de compétences » Rappelant combien le management « ravage le domaine de la pensée », et conclue : « Après les gens sont bêtes. Et donc les travailleurs sociaux sont bêtes, on en fait des gens bêtes qui ne réfléchissent pas » [Ent, Denis, p. 80 / 86].

Pour prendre un peu de recul avec son discours il est toutefois utile de rappeler que le rapport au monde de Denis est très intellectuel, de par son parcours, sa relation à l'art, son travail de formateur et de metteur en scène. Ses propos traduisent d'ailleurs pleinement ce rapport charnel à la pensée : « y a un tel refus de la réflexion, un tel mépris pour le plaisir qu'on peut trouver à penser. Parce que pour moi la réflexion c'est une matière érotique, c'est-à-dire pour moi, la réflexion c'est le corps magnifié, c'est le meilleur qu'on puisse faire avec son corps c'est de réfléchir; et de faire l'amour; bon, les deux mais ça revient à peu près au même » [Ent. Denis, p.80].

Il semble assez évident que ce rapport à la fois esthétique et physique, à l'activité réflexive peut être assez éloigné de l'approche qu'en ont les étudiants qui entrent en formation, et qui ont souvent un rapport ambivalent avec l'école et ce qui est du registre purement intellectuel⁷⁴. Ce choc des cultures peut créer quelques incompréhensions. Par ailleurs, ces différences culturelles créent évidemment un biais de lecture et conditionne sensiblement le regard que Denis pose sur le travail social et l'imbécilité qui le caractériserait aujourd'hui. Ce qu'il dénonce n'en reste pas moins vrai, du point de vue qui est le sien, et s'avère tout à fait intéressant pour appréhender la façon dont semble se dévitaliser le travail social, ce qui en constituait le cœur, pour ne se réduire qu'à une forme sans consistance. La technique sans le politique.

Les espaces d'élaboration ne sont donc plus des lieux pour comprendre, mais pour organiser et administrer. Dans cette perspective, mettre à distance ses pratiques c'est avoir à mettre à distance l'autre. C'est penser comment travailler sans lui. Perçue de cette façon, on comprend ainsi mieux la tendance de certains accompagnants à défendre, si ce n'est idéaliser, ce qui est du registre de l'expérience, pour délaisser les espaces plus formels où s'élabore la pensée, dont la distance prise avec le travail d'accompagnement, les fait apparaître inutiles, voir délétères.

A cet endroit, la critique en tant que recul sur soi, se chevauche avec la critique de l'institution. Pouvoir penser ses pratiques c'est aussi pouvoir penser le contexte et les injonctions dont elles découlent. Or, il ressort dans plusieurs entretiens le constat d'un manque d'esprit critique et les tentatives pour créer cette prise de recul sur l'institution et ce qu'elle produit.

« Je dis intégrez-vous, mais pensez que vous avez toujours une marge » [Ent. Denis, p.107].

On trouvera le même type de propos chez Christine lorsqu'elle soutient chez ses stagiaires le développement d'un discours critique : « ils ont tous leur mémoire, leur diplôme, mais j'apprends pas euh.....le conventionnel. J leur dis attention, y a la thèse et l'antithèse, développez

⁷⁴ Pour plus de précisions sur ce point, voir les travaux de Romuald Bodin sur l'éthos des travailleurs sociaux.

bien l'antithèse ! C'est important (rires). Euh, et y en a beaucoup qui ont fait sur l'institution justement j'y pense, si j'en suis sûre » [Ent. Christine, p.162].

Il paraît difficile en effet de penser ses propres pratiques indépendamment de celles du milieu. On voit bien de quelle façon les points de vues des différents enquêtés sont perpétuellement liés à l'environnement, envisageant souvent leur comportement comme une conséquence ou une adaptation au contexte. Sur cet aspect précisément, le rapport de Denis et Christine à la réflexion critique va de pair avec leur regard sur l'évolution et le fonctionnement du travail social actuel. Or le moins que l'on puisse dire et que celui-ci n'est pas reluisant.

Denis à ce propos ne cache pas sa désillusion et son amertume tout au long de l'échange : « *Le vie de l'institution comme elle est maintenant c'est absolument... j'en veux à tout le monde, moi aussi j'ai une très grande colère contre les dirigeants de l'IRTS, quand je vais faire mes cours, je vois bien, (...) les gens qui tombent comme des mouches, les burn-out, et tous les formateurs nouveaux qui ont été nommé, ils sont pis que pendre parce qu'ils ont choisi toujours, etc. Et donc je me dis maintenant c'est foutu quoi, le travail social est foutu. Est foutu parce que ça va devenir la même chose que n'importe quoi ».* [Ent. Denis, p.107]

Si penser les pratiques ne peut se faire sans penser l'institution, il paraît de la même manière difficile de considérer cette institution en dehors de l'univers social, politique et économique auquel elle appartient. Les institutions étant elles-mêmes destinataires et prescriptrices des normes en vigueur, comme tout à chacun.

C'est donc également une critique des normes sociales notamment qui émerge durant les entretiens et particulièrement ce qui touche aux « bonnes » façons de vivre, sur lesquelles il conviendrait de s'ajuster.

On perçoit notamment les questionnements qui surgissent quant aux objectifs que poursuit l'action sociale dans sa visée d'insertion. En effet bien qu'il n'y ait pas une forme explicitement attendue, les effets de l'accompagnement social doivent, pour être perçus comme satisfaisants, se situer dans une sorte de faisceau de parcours ou d'aboutissements possibles, confirmant l'intégration effective des usagers⁷⁵ et donc la réussite des efforts mis en œuvre. Si les situations diffèrent toutes, certains modèles de vie sont fortement encouragés. Ils se caractérisent en premier lieu par la stabilité de l'emploi et du logement. Ce que dénonce Christine lorsqu'elle note « *Est-ce que un seul des élus pourrait être capable de faire t'sais du style Koh-Lanta mais pas Koh-Lanta, mais de s'retrouver dans qu'on les lâche dans une autre ville tu vois, comme ça sans rien, et qui soient et qui aillent de squat en squat pendant j'sais pas mais rien qu'une semaine tu vois. Alors pourquoi est-ce qu'on demande au public de la rue de faire c'que eux y font? De d'venir des gens qui payent un loyer, des charges, des machins, des supers adaptés à un système, qui apparemment leur leur va pas trop quoi. Y sont un système dans le système les jeunes mais euh.. pourquoi est-ce que eux on leur demande de faire cet effort là alors que nous on le fait pas dans l'autre sens ? »* [Ent. Christine, p 159].

⁷⁵ Ce point est plus particulièrement développé en première partie de document, dans la construction de la problématique.

Sur ce point ce n'est pas tant les normes auxquelles il faille se plier pour « s'intégrer » que conteste Christine, que le fait que ce type d'intégration soit le seul avenir désirable que l'on autorise aux personnes accompagnées, parce qu'il est le seul avenir entendable pour les institutions qui les accompagnent. Le problème n'est donc pas de se plier à certaines obligations ou contraintes. Christine l'encourage d'ailleurs parfois sans ménagement. Mais que l'on refuse aux individus le droit de ne pas les désirer.

Au final, on peut observer que l'attitude critique irrigue les propos, les actes, la façon dont les personnes perçoivent et analysent à la fois leur propres comportements mais tout autant ce que produit l'environnement plus ou moins large dans lesquels ils sont pris.

Les jeunes peuvent quant à eux exprimer combien il leur paraît nécessaire de se remettre en question : « *parce que souvent on croit mal /avec le temps t'acceptes de laisser des gens, les écouter* » [Ent. Jeunes, p. 172]. Tout autant qu'ils vont sans retenue porter un regard critique sur les institutions et les professionnels auxquels ils ont eu à faire tout au long de leur vie.

Cette façon d'observer avec acuité, d'examiner ce qui se passe pour soi et pour l'autre semble partager avec plus ou moins d'intensité et de facilité selon les sujets abordés, par l'ensemble des personnes rencontrées. La critique n'exprime jamais une posture victimaire, passive. Elle s'exprime avec un certain discernement, qui ne peut évidemment jamais être total, et est animé par une soif de transformation. Cette critique est donc un mouvement, plus qu'une capitulation. Dans ce cri, qu'est la critique, on entend le renoncement. Mais on entend surtout le désir, et le désir n'est pas neutre.

Tenir tête et être critique provoquent. Ils mettent en jeu. Affrontent, contestent, secouent, transgressent. Se révoltent. Contre quoi ? La docilité principalement. La passivité. L'absence de vitalité. Les normes de tempérance, de modération, de retenue, cette forme contenue et maîtrisée de s'exprimer, de se comporter sont ici largement repoussées. Quelque chose sort du rang.

S'affranchir de ces normes c'est moins rejeter que demander finalement. C'est convoquer l'autre, l'institution. L'obliger à être là, à regarder.

II.2 Renormaliser

L'inévitable initiative humaine

Cette première partie d'analyse, met en lumière ce qui fait rupture le travail social majoritaire. Ce que j'ai nommé plus haut le travail social « non-social » Celui qui est prescrit et généré par les modèles gestionnaires.

Elle montre les endroits d'affranchissement. Ils sont multiples mais peuvent être regroupés en trois thématiques majeures : la nécessité de performance, de contrôle et de tempérance. Ces

trois axes constituent dans le modèle dominant des fondements et des guides à l'action des institutions et de ses agents.

Le travail d'enquête permet de voir de quelle manière ces trois normes fortes sont, non pas ignorées ou rejetées, mais détournées. Témoignage d'une réappropriation de ces normes par les espaces, les individus et leurs pratiques.

Dans ses travaux sur l'ergologie, Louis Durrive aborde longuement ce phénomène, qu'il nomme renormalisation. De façon à éclairer ce qui précède, il paraît intéressant de faire un point d'étape sur ce concept particulier.

Louis Durrive consacre son travail à "l'agir", à l'activité humaine. En lien avec les travaux d'Yves Schwartz, il envisage l'humain comme un être normatif, c'est à dire un être d'évaluation qui apprécie la situation dans laquelle il se trouve. L'auteur définit les normes comme "les manières de faire" que l'environnement social cherche à imposer à ses membres. Ses normes sont propres à chaque cercle social dans lequel l'individu est inscrit. Parmi toutes ces normes, on peut trouver les normes de performance, de contrôle et de tempérance, dont il est ici question.

De ce point du vue, « *irréremédiablement l'humain vit dans un monde de contraintes* ». C'est-à-dire dans un environnement qui est façonné, organisé, et délimité par les normes qui le régissent et auxquelles il convient de souscrire. Toutefois, tout aussi irréremédiablement qu'il est contraint, il va chercher à échapper à ces contraintes, même dans les milieux les plus rigides. Louis Durrive affirme ainsi : « *Une maîtrise totale, entière, est impossible: on le sait en particulier parce que les organisateurs du travail, dans le système taylorien, ont été jusqu'au bout du raisonnement, pour finalement se heurter à cet impossible, l'impossible contrôle totale d'une situation à l'avance* » [2014]. Les normes ne s'appliquent jamais "comme ça", comme elles sont, et ce, quel que soit le degrés de contrainte. Il rappelle ainsi la phrase d'un ouvrier ajusteur rencontré par Yves Schwartz : "*jamais un ouvrier ne reste devant sa machine en disant : je fais ce qu'on me dit*". Car les contraintes se confrontent à un irréductible désir humain de disposer d'un minimum d'initiative. "*C'est une exigence du vivre*", en être privé est invivable. Cette tension entre contrainte et initiative conduit à faire de "*l'activité humaine [est] une lutte permanente*". L'humain ne peut être réduit au produit d'un système, aussi perfectionné et coercitif soit-il.

Renormaliser pour exister

Cette lutte apparaît de façon assez flagrante à certains endroits des entretiens, qui figurent notamment dans la partie consacrée aux normes de tempérance. Toutefois la confrontation aux normes et l'énergie déployée pour ne pas simplement s'y soumettre est perceptible, même lorsque cette confrontation ne s'exprime pas par le conflit ouvert.

Cette lutte prend forme dans un arbitrage normatif que l'auteur nomme un "débat des normes" [Louis Durrive, 2014]. Perpétuellement, chaque individu rediscute, évalue pour lui les normes dont il a, ou considère avoir à tenir compte, et qui oriente sa pratique et sa façon de faire. Le

débat des normes est la tentative de l'individu de transformer la contrainte qu'on lui impose en une opportunité pour lui-même.

Toutefois, « *chaque fois qu'il y parvient, il ne fait pas disparaître la contrainte, mais il l'oriente de son point de vue* ». Il renormalise. Il n'évacue pas la norme, il la transforme.

Ce processus est tout à fait visible dans les entretiens, et les différentes « entorses à la règle » déclinées précédemment en sont le témoignage. Elles sont l'expression de l'initiative sur la contrainte. Elles produisent la transformations des normes qu'elles contestent plus ou moins manifestement.

En cela, lorsque l'individu renormalise, il renormalise contre.

Le choix de la renormalisation est d'abord un choix "contre", avant d'être un choix "pour". C'est d'abord un choix qui s'oppose à ce qui est prescrit ou attendu, c'est un choix qui exclut. A ce titre une norme "repose sur le principe d'exclusion" d'une autre norme. Et c'est effectivement bien en opposition à un modèle qui semble inopportun, voir illégitime, que s'opèrent la modification des normes initiales.

Je me suis contenté ici, de mettre en lumière quelles normes sont remises en cause par le processus de renormalisation qu'ont opéré les enquêtés et surtout de quelle façon. Je me garderais bien de dire quelle nouvelles normes ils tentent de produire bien qu'il soit sans doute possible d'en faire des hypothèses.

Toutefois, et les nombreuses contradictions contenues dans les propos ne peuvent que l'attester, ces mêmes normes qui sont altérées, modifiées, réappropriées par les enquêtés, sont également quelque fois acceptées, voir produites et défendues par eux. Le débat des normes n'en est pas moins présent. Car la « soumission » à la norme n'en est en réalité pas une. Selon Durrive, l'homme ne peut agir autrement que par lui-même, quand bien même il agit en accord avec ce qu'on lui demande. Il aura consenti à consentir. Il aura "*rejoint*" la consigne. De ce point de vue, même derrière le "travailler conforme", il y a toujours un "travailler autrement", qui est masqué par le résultat.

Pour l'illustrer on peut s'appuyer sur la situation de Christine qui doit produire des diagrammes à fournir aux financeurs alors qu'elle est hostile à cette demande, et qui manifeste « *mais j' remplirais pas tes camemberts, et la mairie à fait les camemberts c'est pas moi, c'est le CCAS* » [Ent. Christine, p. 163]. Si l'on s'en tient au résultat, il y a eu réponse adéquate à la demande, les diagrammes ont été fait. Tout est conforme. Si l'on observe le détail on s'aperçoit que cette situation a fait l'objet d'un "travailler autrement".

Autrement dit une réappropriation des normes qui génère des manières de faire singulières. Elle n'a pas simplement "exécuté" une commande. Elle s'est débrouillé pour reprendre de l'initiative dans la contrainte.

L'initiative est irréductible.

Et c'est précisément cela qui selon Louis Durrive fait notre humanité.

L'initiative est la façon dont l'humain fait vivre, exprime et porte ce qui le constitue, ce qu'il est. L'initiative est ce qui nous fait exister. Et cela passe par ce impérieux besoin d'agir par soi-même et non d'être agi par autrui. La prise d'initiative de l'individu ne le soustrait pas au monde, au contraire, il lui permet d'agir dessus. De créer, de se déplacer, de rejoindre d'autres zones d'amarrage. D'autres territoires émergent, à travers d'autres expériences.

La part de désordre dans l'ordre sans doute.

Sur ce point, Marie Anne Dujarier rappelle que la dimension politique du travail est dans l'activité elle-même d'une certaine façon. « *Quand on fait quelque chose, on renormalise. On participe à la vie politique au raz de l'action* », faisant elle aussi référence aux travaux d'Yves Schwartz, en témoigne les propos de Denis : « moi, étant très sensible à cette normalisation, à cette emprise de la norme, à cette normalisation des corps, des caractères, des façons de s'habiller, j'en rajoute de l'autre côté en disant on peut pas tous être les mêmes, c'est pas que on doit se singulariser forcément, mais en tout cas pouvoir être expressif et mon débile espoir ça a toujours été que mon expression expressive, que ma façon d'être expressif allait entraîner allait faire en sorte que bon ben si le prof est comme ça, je peux l'être aussi » [Ent. Denis, p. 95]. Espoir qui vise à conjurer « l'apathie » qu'il observe chez ses étudiants, et donc d'une certaine façon, à « repolitiser »

II. 3 Faire usage de soi

L'étude des matériaux permet d'en extraire plusieurs catégories déclinées ci-dessus. Il s'agit de grands thèmes, des aspects majeurs et significatifs qui semblent caractériser les pratiques des personnes rencontrées, leur rapport au monde et ses incidences sur leurs façons de faire et de penser leur métier. Au travers de ces catégories, il est possible de repérer ce qui apparaît comme une ligne transversale qui émerge, façonne des usages, des pratiques, des modes de réflexions et construisent un certain rapport au travail social et au métier de travailleur social.

Revendiquer sa vie : Enjeu, condition et finalité du travail social

On repère que le processus de renormalisation est très visible à certains endroits.

Ces mises en débat aboutissent à des choix, parmi de multiples possibles, choix qui vont épouser la norme, autrement dit la contrainte, ou s'en éloigner. La précédente partie s'attache à mettre en lumière ce qui vient altérer les normes de performance, contrôle et tempérance notamment. Quelle que soit l'option choisie, c'est le choix d'une « manière de faire » particulière de l'individu par opposition à d'autres. Cette renormalisation s'opère à partir de "*ce qui me paraît à moi, à un moment donné, le plus important*". Une manière de faire tient debout parce qu'elle est soutenue par une valeur. Ce point est capital, car il laisse apparaître le pointement du sujet et sa force. Le débat des normes apparaît en effet comme l'espace de liberté pris par l'individu pour faire usage de soi, par soi. Se dégageant de l'usage de soi par les autres (qui m'indiquent ce que je dois faire de moi-même). C'est l'expression de l'irréductible besoin de l'Homme d'être auteur de sa vie.

Cette nécessité d'affirmation de soi dans une perspective d'auto-détermination est l'élément central et le plus remarquable dans les entretiens. Il est transversal à tous, et au cœur des processus de renormalisation à l'œuvre. Derrière chaque « manière de faire » déclinée plus haut, qu'il s'agisse d'être là, de créer du présent, de refuser l'évaluation, de se tenir à l'écart, de résister à la formalisation, d'œuvrer à l'égalité des êtres ou de se révolter contre les institutions et ses normes et de les dénoncer, se niche le désir d'affirmer qui l'on est.

S'affirmer se présente ici, à la fois comme moyen de l'action, mais également comme sa destination.

Il s'agit prérequis. Si l'individu n'est pas en adéquation avec lui-même, il ne peut pas agir justement et authentiquement avec l'autre.

Pour Christine, s'affirmer, avoir « de la personnalité » est constamment mis en lien avec l'idée d'engagement. Cette expression renvoie très nettement à la nécessité de faire de la place à la dimension subjective de l'individu, de ne plus la redouter et la rejeter, mais au contraire de la reconnaître comme condition humaine.

Cette attention portée à la connaissance de soi et de quelle façon elle se répercute sur l'engagement est également partagée par Denis : « *Et qu'est-ce que je peux apporter en terme de corps ou en terme de pratique physique aux travailleurs sociaux qui leur serve dans leur métier, à la fois qui leur serve à se connaître soi-même... Donc se connaître soi-même, savoir qui on est. Savoir qui on est par la pratique de ce corps, par la mise en mouvement de son corps, etc.. (...) Se connaissant on va mettre au service de sa profession son allant corporel, son énergie corporelle* » [Ent. Denis, p. 60].

A la Tribu cette préoccupation est notamment visible dans la liberté laissée à chacun pour être, et faire par lui-même. C'est d'ailleurs un des objectifs clairement énoncé par Christine : « *On leur apporte d'être ce que y sont eux, pas ce qu'on leur demande de raconter* » [Ent. Christine, p 148]. L'expression de la subjectivité, de la même façon qu'elle est assumée par les professionnels, est encouragée chez les jeunes. Dans sa pratique d'accompagnatrice dans le cadre de la danse, Céline dit qu'elle se sent comme une « éclaireuse », dans le sens où elle s'emploie à mettre en « *lumière des choses, mettre en valeur, laisser se montrer ce que les gens n'osent pas montrer ou ce que eux même ne voient pas* ». [Ent. Céline, p. 115]. Ce travail de révélateur raisonne de façon commune chez les accompagnants.

Dans l'article qu'il consacre à la tentative des Cévennes de Fernand Deligny auprès d'enfants autistes, Igor Krtolica, explique qu'il s'agit pour Deligny de leur « permettre d'exister », plutôt que de les adapter ou de les éduquer. « *Il n'est plus question de réinsertion sociale. Bien au contraire, il s'agit de sortir du jeu social et des institutions spécialisées ces enfants si spécifiques pour les laisser être, hors de la volonté éducatrice de qui que ce soit* ⁷⁶ ». [2010, p. 80]

⁷⁶ Propos de Jean Houssaye, « *Deligny, éducateur de l'extrême* », Eres, 1998, p.37

Si la tentative de Deligny et les expériences dont il est question ici se croisent au niveau du lâcher prise, elle se distingue toutefois dans la radicalité. Deligny va loin, beaucoup plus loin. Il abandonne toute intention. Son expérience c'est l'improvisation au gré des contingences. Les différents terrains explorés offrent de l'espace et de la liberté, mais ne sont pas dépourvus de désir pour l'autre. Au moins celui de le voir exister par lui-même et pour lui-même. Tous parlent d'objectif, terme qui nous éloigne de la rupture voulue par Deligny, d'avec toute velléité éducative. Toutefois, si la démarche se distingue, la référence à Deligny donne néanmoins un cadre propice pour penser l'agir en d'autres endroits. Et si ces derniers ne font « rupture », ils réalisent incontestablement un pas de côté par rapport aux cadres objectivants de l'action sociale.

Ce qui est mis en avant n'est en effet pas de l'ordre de « l'intégration », leur tentative réside dans la possibilité « d'être ». C'est-à-dire de faire ce qui nous correspond. C'est d'ailleurs, plus qu'une possibilité offerte, c'est l'horizon à atteindre. Ainsi, au sujet de l'accueil de Claire en service civique : « *C'est son travail qu'elle a à faire elle, sur elle, de savoir s'affirmer dans son quotidien et du coup et ben vu qu'elle est en service civique avec la Tribu on va la soutenir là-dedans.* » [Ent. Christine, p.165].

Christine utilisera fréquemment l'expression de « se respecter soi-même », l'évoquant comme un préalable, un indispensable, quand bien même cela engendre potentiellement le déplacement, la transgression d'habitudes, de conventions, de normes. Qu'importe, c'est fondamental, c'est-à-dire que c'est au fondement du reste.

« Se respecter » implique également de trouver une assise en soi. Des points d'ancrage, pour faire avec soi et pour tenir le cap. « *Quand t'es éduc, fin j'sais pas, t'as vu l'public que t'as en face de toi, t'as vu les partenaires, si tu sais pas t'affirmer, tu vas pas, tu vas être en difficulté. Et le but c'est quand t'es éducateur spécialisé c'est d'être face à un public qui est en difficulté, donc si toi t'es en difficulté face à ce public là comment est-ce que tu peux lui venir en aide, si toi t'arrives pas à te respecter, comment veux-tu lui demander à lui de se respecter ou de te respecter ?* » [Ent. Christine, p.160]

D'autant que le processus est dynamique et réciproque. En effet, apprendre à se connaître, à se fier à soi, faire à partir de soi, contrevient à de nombreuses normes, participant à la construction d'une relation d'accompagnement qui sort des sentiers balisés par les protocoles (qui encadrent le parcours de l'entrée à la sortie). Mais en retour cheminer en dehors de sentiers battus implique pour le professionnel de mobiliser d'autres ressources que l'étayage du cadre réglementaire. Des ressources « personnelles », des systèmes D, de l'improvisation, qui se développent, s'expriment et continuent de produire d'autres normes, créant de nouveaux sentiers, etc...

Si le lien à l'institution en tant que lieu ressource est conservé, il est mobilisé à dessein et non plus dans l'exécution de tâches systématiques. Ici la technique et la connaissance des dispositifs et procédures sont remplacées par une lecture du terrain. Mobilisant une forme d'intuition, un savoir sensible qui permet à l'accompagnant de s'ajuster continuellement à ce qu'il perçoit, pour construire au fur et à mesure un contexte propice. Sa sécurité, ses fondations, doivent donc nécessairement se trouver aussi ailleurs que dans le cadre institutionnel. Christine insiste de façon récurrente sur la nécessité pour les professionnels et les jeunes de « s'affirmer » pour

parler de cet ancrage : « *De s'affirmer de savoir qui y sont, s'affirmer, t'sais y en a qui s'affirme dans le silence hein. Euh.... Dans rien que dans l'aspect physique, y en a qui tout de suite vont te tu te dis "ah ouai", s'affirmer euh 'fin voilà quelqu'un qui est bien dans ses baskets, qui sait qui il est quoi, qui est pas là pour sauver l'monde tu vois l'mot empathie moi y me fait rire » [Ent. Christine, p.160].*

Céline avec ses mots dit la même chose : « *Y a quelque chose pour moi de l'ordre de la subjectivité (...) y a la question de comment je touche les autres. (...) je me rends compte que si la personne elle me parle depuis elle, avec son expérience, j'arrive beaucoup mieux à... déjà à me relier à elle... euh.... y a quelque chose de l'ordre d'une tranquillité, de quelqu'un qui cherche pas à avoir raison par exemple. Ou à imposer son point de vue quelque chose comme ça. Y a quelque chose pour moi dans l'incarnation qui est du "home sweet home", je disais tout à l'heure c'est de rentrer chez soi. Et en fait je pense que c'est aussi une des raisons pour lesquelles on cherche autant à engranger autant de connaissances, à autant avoir de valorisation sociale, de, etc etc, c'est parce que on s'habite pas, et ça c'est, moi ça c'est le jugement que je porte. Mais parce que j'ai l'impression que les gens sont pas rentrer chez eux, alors ils essayent de faire de leur travail une maison, de faire de leur valorisation sociale une maison, dans ce sens, un socle stable (...) » [Ent. Céline, p. 125].*

Travailler « hors cadre », implique de trouver des points d'appui qui soient propres à l'accompagnant. Des formes d'étayage et de solidité intrinsèques, sans quoi, la relation qui s'instaure ne peut offrir suffisamment de sécurité et vacille. C'est visiblement cette confiance, la possibilité d'un ancrage à soi, en soi, qui permet au registre informel de prendre le relais peu à peu sur les cadres prescrits et de s'en extraire pour déplacer les curseurs d'un accompagnement 'classique' : « *ben moi ils me font pas chiez avec ça quoi, après franchement si y'en a un qui me dit "Caro mais ben j'vais lui dire va chiez quoi, j'bosse pas le soir tu vois bien qu'j'ai une bière à la main euh, viens pas m'parler de tes papiers, tu sais où me trouver", tu vois y a ça aussi, si ça arrive, mais j'pense pas qu'y, j'crois pas avoir déjà eu ça. Mais j'pense que je le... euh, ma façon de les aborder fait en sorte que de toute façon ils vont pas ils vont pas aller dans ce registre là. »* [Ent. Christine, p.165]

Et si l'on s'en refaire aux catégories déclinées dans la précédente partie d'analyse, on voit bien que cet impératif de faire ce qui semble juste à soi, « *d'assumer ce que l'on est* », et qui préside à une réappropriation des normes, impacte en différents points ces normes.

Qu'il s'agisse de la performance, du contrôle ou de la tempérance, s'affirmer c'est prendre ses distances, s'affranchir du joug de l'injonction sociale, morale, et parfois légale. S'autoriser à être moins productif, moins maîtrisable, moins discipliné. Eriger cette perspective comme le cap de l'accompagnement social en modifie la donne.

« Être soi » devient une compétence nécessaire à l'exercice du travail social. Dans cette perspective, la posture « professionnelle » n'apparaît plus en tant que telle. Elle semble ne (plus) rien signifier dans l'absolu, être une formule creuse.

Moins qu'un effacement de la dimension professionnelle au profit de la dimension personnelle, on assiste plutôt une incorporation de l'une dans l'autre, produisant une forme d'hybridation. En résulte l'élaboration d'une troisième voie, pas vraiment un entre-deux. Autre chose. Dans lequel il n'est pas plus question de revendiquer sa part personnelle, que professionnelle, la question semble ne pas se poser en ces termes. Il s'agit plutôt d'un réinvestissement de la professionnalité qui tente de se soustraire à la tension exercée par ces deux polarités. Qui ne les oppose plus, qui les lie, les mêle, et qui paradoxalement, paraît les reconnaître dans cette façon de ne pas s'en préoccuper.

La liberté de ton avec laquelle Christine répond aux jeunes, tout comme aux représentants institutionnels, s'inscrit également dans cette exigence d'affirmation et d'intégrité. Utilisant le terme de réactions en "miroir" : « *tu me fais chier je te fais chier* » [Ent, Christine, p.161]. Cette attitude témoigne d'une prise de distance par rapport à la fonction et ses normes, par le biais d'une autorisation à l'expression de sa spontanéité. Peut-on pour autant qualifier ces réactions de personnelles ?

C'est une exigence d'intégrité qui préside à cette façon d'aborder la relation aux autres dans une relation qui serait d'abord une relation à soi. Mais qui est je ? Est-il davantage personnel que professionnel ?

Sur ce point les travaux de Romuald Bodin viennent apporter un éclairage qui permet de mieux comprendre le contexte dans lequel s'inscrivent ces préoccupations, pour les carrières d'éducateurs spécialisés au moins. A travers ses études sur la sélection et la formation des travailleurs sociaux, il met en évidence le véritable enjeu qui entoure les questions du surgissement de la subjectivité. Il estime en effet qu'un des objectifs de l'examen oral de sélection aux concours est mettre en évidence les rugosités, les aspérités des candidats. Révéler leur personnalité, mais également leur ancrage idéologique. Les situations d'examen engageant, poussent le candidat à se positionner comme sujet. A s'affirmer par le « Je », et donc à exposer dans le même temps son rapport au monde, sa dimension politique.

Par ailleurs, l'autre objectif est d'évaluer, de mesurer « la vocation » des futurs étudiants, « *c'est à dire de leur parfaite identification à la fonction* ». Les écoles de formation des éducateurs spécialisés se présentant davantage comme des lieux de maturation des vocations que comme des lieux d'apprentissages conventionnels.

L'enjeu pour le candidat est de faire la preuve de son « engagement », à travers une forme de fusion, de superposition ou de corrélation très forte entre le sujet et la fonction, gage d'un grand dévouement dans ses futures attributions.

De ce point de vue, la subjectivité en tant que telle, n'apparaît plus aussi subversive et surprenante. Elle est, en partie au moins, le résultat d'une orientation opérée par l'institution elle-même. La transgression réside alors peut-être moins dans la place de la subjectivité en elle-même que dans le fait d'en diriger son expression.

Pour Denis, l'expression de soi, de ces émotions et notamment de la colère constitue une attaque, une fragilisation de l'institution : « *y a une violence institutionnelle, qui veut que, on doive réfréner toute expression des émotions et notamment de la colère, parce que si on l'exprimait, ça se retournerait contre l'institution, or l'institution ne peut vouloir sa mort, sa*

propre destruction, donc la seule chose que l'institution fait c'est qu'elle élimine les gens qui sont trop colériques ou trop marginaux » [Ent. Denis, p. 88].

Cette expressivité de soi, de sa subjectivité ne peut visiblement être souhaitable et tolérée que dans une certaine proportion, répondant probablement à l'injonction suivante : pouvoir être en relation avec des individus marginalisés sans partager leur colère et la retourner contre l'institution. Partager l'affect et non la lutte. Le sujet est gênant s'il devient politique.

S'exprime ici la nécessité de laisser vivre ses valeurs, son rapport au monde, qui l'on est, et, à travers ce mouvement, apprendre à l'être. Telle une mise au monde. Perpétuelle et vitale. Tel un acte de résistance aussi. Perpétuel et vital.

L'essence d'un travail « social », qui autorise l'altérité, parce qu'il laisse place à la subjectivité.

S'engager en corps

Le métier s'incarne, vit, agit, se déploie dans la présence au monde et à l'autre, dans la manière toute particulière, singulière, que chacun a « d'être lui ». Dans les propos de Christine et l'expérience dont témoignent les jeunes, le faire métier est contenu dans le verbe être.

Cet « être » soi, là, etc. qui irrigue les entretiens renvoie de ce point de vue à une totalité, mais également à la présence d'un sujet « vivant ». Être n'est pas un état. « Être » est une action, l'action d'un tout.

La questionnant sur ce qu'est pour elle un sujet incarné, habité, actif Céline explique : « *y a quelque chose du mouvement interne qui est perceptible, parce que pour moi le corps c'est aussi un lieu de vie extraordinaire, de toute cette vie dont on parle depuis tout à l'heure, que ça soit les pensées, mais que ça soit aussi les micro mouvements, la respiration, 'fin le sang qui circule, c'est un éco système magnifique à lui tout seul et pour moi quand le corps est en jeu quand on s'exprime alors je peux dire qu'y a quelque chose de vivant* » [Ent. Céline, p.126].

Cela nous conduit vers un autre aspect, capital lui aussi ; la nécessité d'envisager la renormalisation et l'initiative humaine qui la fonde "*comme une exigence totale, entière, pour la personne qui agit*". Elle n'est pas le fruit d'un simple raisonnement intellectuel, elle implique bien plus que la logique : "*c'est tout le corps qui est sollicité, le corps inscrit dans une temporalité, dans un espace contraignant, et dans bien d'autres interactions avec le milieu*" [Louis Durrive, 2014, p.8].

L'initiative dont parle Louis Durrive, ne peut se faire sans engagement de l'homme lui-même, et cet engagement l'implique entièrement. Il est embarqué, avec tout son être dans ce processus de renormalisation, parce que ce dernier n'est pas le fruit d'une simple activité cognitive, elle émerge du « corps-soi », c'est-à-dire de tout ce qui constitue l'individu et qui le fait tenir debout lui et ses manières de faire. Le « corps-soi » d'après Yves Schwart. « *est un mot composé qui permet d'entrevoir la complexité de ce qui se joue dans l'activité, l'engagement de quelqu'un de bien identifié, bien singulier : une personne physique, psychique, historique, une*

personnalité, et pas seulement une personne anonyme repérée parce qu'elle a su mener logiquement telle opération, parce qu'elle en avait les ressources cognitives » [Durrive, 2014].

On perçoit dans cette conception, la dimension de totalité de l'être. Muriel Prévot-Carpentier complète cette définition en expliquant que « *le corps-soi permet de dire à la fois l'individu comme entité biologique et la personne comme siège d'une psyché : un « corps-soi » est un « corps-personne* ». Ce concept est hérité de l'approche Canguilhémienne d'un corps inséparablement vital et social. « *Reconnaitre et faire usage du concept de corps-soi, c'est d'abord mettre en langage l'idée d'un individu qui n'est ni seulement une entité biologique aux contours distincts, ni uniquement une personne, terme qui tend à faire resurgir la dimension spiritualiste de l'esprit humain* » [M.Prévot-Carpentier, 2017, p.337]. L'humain apparaît alors comme une synthèse d'un corps et d'un psychisme singulier.

« Dans ma pratique, si par exemple, si je ne suis pas en lien avec mes sensations, mes émotions ou que je les réprime parce que je pense qu'il n'est pas juste, ou que dans cette situation je devrais mieux ne pas ect ect, je me coupe d'une complémentarité qui est au service du tout » explique Céline, qui interroge « d'où est ce que je m'engage avec ça » [Ent. Céline, p 119].

Il y a donc dans cet « être soi » et son expression, c'est-à-dire dans l'humanité qui s'exprime à travers l'usage de soi par soi, la manifestation du corps-soi. Un corps-sujet. Et non un corps-objet, pour revenir à la phénoménologie.

Dans un article nommé « savoirs par corps » et consacré aux savoirs incarnés, Philippe Hert reprend la thèse de Spinoza, par l'intermédiaire de Laplantine⁷⁷, et soutient une pensée de la continuité où l'ensemble des fonctions et dimensions de la vie et de l'expérience humaine participe pleinement à cette vie. L'être est engagé dans sa totalité. Ici le corps est envisagé « *comme principe même de toute expérience possible* ⁷⁸ (...) *Le corps est cet intermédiaire essentiel qui nous fait advenir dans le monde et qui nous permet de contribuer à ce monde, non à partir d'une extériorité à ce monde mais de manière incarnée, en y étant impliqué* ».

Il défend la construction de savoirs à partir d'une approche de l'entre deux, de l'intermédiaire. Entre science et expérience, entre extérieur et intérieur de l'être. La corporéité renvoie donc à la fois à la construction des connaissances et à l'expérience vécue.

Varela parle quant à lui d'enaction : la cognition est une action incarnée, elle dépend de cette corporéité. Dans ces deux approches, le corps est l'élément même de la cognition. [P. Hert, 2014]

C'est par l'engagement, et notamment l'engagement « en corps », que peuvent se construire des connaissances, des savoirs universitaires et académiques, mais aussi, professionnels.

De là à aller jusqu'à dire que c'est l'engagement « en corps » qui construit aussi les professionnels, qu'ils soient de l'université ou du travail social d'ailleurs, il n'y a qu'un pas...

⁷⁷F. Laplantine, *Le social et le sensible, introduction à une anthropologie modale*, Le Téraèdre, Paris, 2009

⁷⁸M. Henry, *Incarnation, une philosophie de la chair*, Seuil, Paris, 2000

L'idée du corps comme médium, comme principe d'expérience et de connaissance s'impose, faisant écho aux travaux développés par quelques « pédagogues ».

Considérant les métiers de l'accompagnement dont il est question ici, Mireille Cifali évoque le lien indénouable entre corporéité et engagement dans la pratique.

Selon elle, l'engagement est indispensable « *pour qu'on ne reste pas au bord, détaché.* » [2018, p.11]. « *Être dans ses gestes, accueillir la maladresse, toujours attentif quand un geste s'est à ce point intégré qu'il fonctionne en silence et qu'il risque dès lors de tomber faux, car il n'a pas su s'adapter à la singularité d'une situation. L'engagement est la nécessité d'un "sujet éthique"* ». C'est également ce que soutient Francis Loser en considérant la corporéité de l'agir comme complémentaire au modèle réflexif. Il revient sur le clivage qui perdure entre corps et esprit, entre sensible et raison, entre vie mentale et expérience corporelle. Nourrir cette attention et cette sensibilité au corps dont témoigne Mireille Cifali, c'est pouvoir façonner, construire une corporéité singulière, entrelacée, constitutive, inséparable de l'engagement.

Elle fait également référence à Marielle Macé qui évoque le « comment » de notre manière d'être et de vivre. Engagement du regard, engagement dans l'être, engagement de sens, engagement dans le vivre. George Didi-Huberman parle quant à lui d'un « *engagement dans l'expérience* ». « *Une valeur précieuse, à préserver pour faire front à ce qui vient comme impératif d'un détachement, d'une distanciation, d'une objectivité sans sujet, bref d'une possible indifférence* » [2018, p.11]. De ce point de vue, engagement, corps et éthique sont intimement liés.

Les propos de Christine et des jeunes sur « l'absence » du professionnel dans la relation l'illustre à de multiples reprises. Le constat qui revient est bien qu'il « *n'y a personne* » sur le terrain. Cette absence est une absence physique, c'est un fait, mais elle désigne également une absence émotionnel, affective, subjective. L'engagement d'un humain. Le « *y a personne* » interpelle, convoque un corps-sujet, appelle à une re-carnation. La nécessité d'un individu total, fait de matières, de pulsations, de fluides, de chair et d'os, et non simplement un esprit qui pense, à distance.

Trouver « quelqu'un » semble signifier : trouver un humain qui accepte sa propre condition de corps-sujet pour pouvoir s'engager auprès d'autres, soumis à cette même humaine condition, malgré les velléités d'un monde qui rêve bien souvent de l'éradiquer.

Peut-être parce que ce « quelqu'un » contient la menace d'un sujet en puissance. Céline dira au cours de l'entretien : « *c'est parce que j'ai ré-accédé à mon corps que je me sens militante et que je peux me sentir militante. (...) le fait que mon corps ait une voix, que mon corps ait un place, me permet de prendre cette place* » [Ent. Céline, p. 121].

Être humain : promesse de la non-systématicité du système

C'est la vitalité et l'expression du sujet, du corps-soi qui préside à la réappropriation de chaque norme. Corps-soi qui pulse, qui vit au cœur de chaque mouvement, de la moindre initiative, même la plus anecdotique. Corps-soi, qui renormalise, façonne nos usages, créent de nouveaux

sentiers, nous incitent à quitter la route et ses panneaux directionnels, à « conquérir notre singularité », à avoir un point de vue sur la norme [Durrive, 2014].

Le corps est là, massif, incontournable et pourtant ignoré, invisible tant tout porte à croire que nous agissons avec la « tête ». Si cette dernière intervient dans nos délibérations, les témoignages et travaux de multiples disciplines démontrent que l'agir se loge ailleurs. Dans l'intimité d'une expérience de soi. Dans les plis de notre chair. Indescriptible, indicible compréhension du monde. Perception d'un frémissement, apparition d'une tension, accélération du rythme cardiaque, surgissement d'un élan, naissance du mouvement, orientation, persévérance. Trouver sa « dynamique ⁷⁹ ».

Le sensible est partout, il est aussi visiblement à l'endroit de nos révoltes et des transformations. Il martèle qu'il faut s'affirmer, autrement dit lui faire de la place. Car dans la perspective du corps-soi d'Yves Schwartz, un corps inaudible est une personne inaudible également. Puisqu'il sont un. Le corps n'est donc pas une option, c'est la condition.

Dans son entretien Céline nomme avec acuité ce qui agite le corps pour elle, de la place qu'il tient dans sa pratique de danseuse mais bien plus généralement dans sa vie. Elle évoque ainsi cette nécessité de « *donner sens à ce qui pulse* » en elle, lui permettre de trouver un chemin dans laquelle elle se sent « *pleinement être au monde* ». Evoquant une forme de cohérence entre ce qui la traverse organiquement et la façon dont elle parvient à le faire exister. A l'éprouver dans un quotidien, dans une vie à l'œuvre.

Penser à partir d'un corps-soi, conduit à penser avec densité. L'ancrage provient aussi d'une forme de matérialité, physique, palpable, charnelle. A l'inverse d'esprits éthérés, d'ombres évanescences qui semblent être devenus le souhaitable, le maîtrisé, le pur. Le professionnel.

Bien loin de ce que donne à voir la Tribu et son existence farouche. Le corps y vit, s'exprime, déborde parfois, souvent. De passions, de colère, d'affection, de présence, d'intensité. Il est là. Presque grossier au regard de la retenue qui nous consume.

Selon Denis, le corps est disqualifié car il est surtout menaçant. Ce qui explique qu'il soit remisé ou bâillonné : « *Petit à petit le système étatique de régulation du travail social à fait qu'il fallait pas laisser monter en puissance l'intérêt pour le corps, l'intérêt pour le quotidien il fallait au contraire lutter contre cette tendance là* », car selon lui « *il faut soumettre le corps à une espèce de norme stupide, mais complètement normative qui fait que tu ne dépasses pas. Or le corps c'est le lieu de tous les débordements, les affects, la passivité, tout est possible avec le corps* » [Ent. Denis, p. 93 / 105].

Le corps constitue selon lui l'endroit de l'imprévisible. C'est un péril, un danger, dans un monde qui ne souhaite pas s'en encombrer. Trop difficile de faire avec, autant faire sans. Sans corps il n'y a pas d'incarnation possible des valeurs, des convictions, de ce à quoi l'on tient. Il n'y a pas de passions, d'éruptions, d'éclats. Il n'y a pas non plus d'intuition, ni le moindre moyen de se renseigner soi-même sur l'expérience que l'on vit et quel sens elle a pour soi. Il n'y a donc plus

⁷⁹ En référence à l'entretien avec Denis et son expérience à l'école Lecoq, p. 10

de sens au sens. Pas d'ancrage. Et c'est bien plus pratique à déplacer, les gens sans ancrage. Le corps est indocile. Autant s'en épargner.

Dans cette inconsistance, s'affirmer, prendre conscience de son existence, l'incarner, surgit comme une nécessité, un acte fondateur et transgressif. Essentiel mais non moins mortel, pour soi comme pour la société qui nous fonde aussi. Pointe l'exigence de ne pas ignorer le risque que cette subjectivité constitue si elle reste à l'état brut, c'est-à-dire non pensée. Denis insiste lui-même sur son potentiel subversif, tout comme sur son potentiel destructeur. Laisser s'exprimer ce qui traverse, sans être contrôlé et submergé par sa force dévastatrice. Mettre la pensée et les affects au service du sujet, mais d'un sujet en contact avec le monde, pas dans la rivalité ou la défiance. Pas dans la toute-puissance.

Cette re-légitimation du sujet au travers d'un corps-soi constitue la pierre angulaire, le point pivot qui soutient l'édifice.

Les pratiques singulières qui se construisent à partir de l'expérience d'un professionnel qui revendique sa dimension subjective, sont autant de pavés dans la mare d'un travail social « non-social ». Elles sont aussi et surtout le signe d'une réappropriation de ce travail social, d'une défense de cet espace menacé, dévoyé, bafoué.

La transgression du travail social par ses institutions nécessite en retour la transgression de ces codes et de ces normes nouvelles, mais bien mal acquises et illégitimes. La renormalisation apparaît alors comme l'expression d'une sorte de logique "pirate"⁸⁰.

Être pirate. C'est n'être ni dans l'un, ni dans l'autre. Traverser. Constamment, tout le temps. S'habiter suffisamment pour se démultiplier. Être à plusieurs endroits à la fois. Physiquement à l'intérieur, psychiquement ailleurs, mais pas toujours, pas tout le temps, puis changer. Vivre à l'écart mais s'accrocher au centre. En défendre les normes, les transmettre. Mélanger. Dépasser les frontières. Les rendre poreuses. Désacraliser. Renverser les codes, ou simplement les suspendre. Puis les rattraper ou se laisser rattraper par eux. Être la non-systématicité du système. Être envie.

Être pirate. C'est transgresser, briser des lignes, en suivre d'autres, lever des tabous, bouleverser des codes, faire ce qui ne se fait pas, penser et dire ce qu'il convient de taire. Arpenter le dehors, mais fricoter sans cesse avec le dedans. Le connaître, en user, contractualiser mais transgresser au besoin. S'affranchir de la morale, être inconvenant, suivre son éthique ; elle est contestable ? Qu'importe. Elle est. Assumée. Tout comme le sujet qui la tient debout.

Et « tenir position » comme le dirait peut-être Deligny.

⁸⁰ [S'emploie pour indiquer que l'existence du référent du subst. résulte d'une infraction délibérée à la législation ou à une règle implicitement établie] Synon. *hors-la-loi*. Édition-pirate; taxi-pirate; radio-pirate, émission pirate. <https://cnrtl.fr/definition/pirate>

CONCLUSION

De la recherche

Nous voilà arrivé au terme d'un arpentage. Celui d'un terrain aux frontières du travail social et d'autre chose. Ou plutôt si l'on s'en tient à la définition du terrain, d'un travail social qui ne se laisse pas réduire aux catégorisations administratives. Arpentage de ses limites, de ses marges, des zones grises. De ce qui le met sur le fil. De ce qui le rend ambigu, ou simplement complexe. Arpentage d'un terrain parmi d'autres, où un travail social plus « social » s'y essaye, s'y pense, s'y invente avec plus ou moins de réussite et d'habileté.

Mais de quelle réussite parle-t-on ?

Pas celle d'intégrer, à priori. Plutôt celle de laisser faire, de lutter, de se trouver. Autoriser. Ouvrir.

Ouvrir de nouveaux espaces et modalités relationnelles et organisationnelles. Ouvrir à d'autres façons de *faire* travail social. Des formes se dessinent, un « faire autrement » qui ne se situe pas dans une scission simple et franche d'avec le monde qu'il remet en cause, mais trouve sa place parmi lui. Dans une sorte de composition plurielle, bigarrée, hétérogène.

Malgré toutes les raisons qu'elles auraient eu à le faire, les tentatives dont il est question ne font pas rupture avec le travail social. Les liens et les dépendances avec les institutions du travail social restent massifs. Cependant elles n'ont pas non plus « pas rompu ». Il y a d'une certaine façon, à certains endroits, rupture. Dans le déplacement et la réappropriation des normes par exemple. S'il est question de vivre « à l'écart », et si cette dimension semble être significative et effective dans sa matérialité (qu'il s'agisse d'être en forêt ou de faire du théâtre), l'écart qui apparaît se constitue principalement dans un « Ailleurs » symbolique.

Mais l'ailleurs symbolique n'est pas pure abstraction. Ses effets, son efficacité sont réels, concrets, matériels. Le symbolique influence, ordonne, oriente, façonne. Crée. Il produit de l'expérience.

Expérimenter l'Ailleurs

En danse, il est une expérience troublante pour renouveler son rapport à soi et au monde, le renverser. Elle consiste à se déplacer, bouger, explorer le monde et notre relation à lui en imaginant que ce qui fait notre endroit devient notre envers, et inversement. L'idée en soi est déjà un bouleversement, car elle ouvre sur des possibles jusqu'alors ignorés.

Faites-le.

En un instant le monde grandit. C'est l'expérience d'un corps qui repousse ses limites, ses contours, qui s'étend, qui s'amplifie, dans un monde lui-même plus riche. Considérer que j'ai un dos, l'arrière d'un crâne ou d'une nuque, que mes bras peuvent s'articuler en direction d'un monde que ma vue ne perçoit pas, que mes pieds peuvent chercher à prendre appui sur un sol ou à parcourir un espace arrière, est en soi une expérience concrète saisissante. La conscience d'un nouvel espace qui apparaît, et qui pourtant a toujours été là. Un nouveau continent, entier, ni moins, ni sous-..., ni non-.... C'est un territoire, qu'il nous appartient d'habiter et de s'employer à investir. Et s'il échappe à notre conscience, il n'échappe pas au réel.

Envisager le travail social dans ses brèches, ses échappées, ses tentatives. Dans ses microscopiques espaces. Invisibles mais féconds. Sorte de flore, im-perçue, non considérée, inconsiderée mais vivante et vitale pour l'ensemble de l'organisme.

C'est l'arrière du monde. Celui qui d'ordinaire échappe à nos yeux, mais qui, si l'on prend soin d'y être attentif, se révèle. Dans des petits gestes, en détails, en modestie, ou sous des formes dont on ne soupçonne pas la portée. Qui parfois seulement dérangent, paraissent loufoques, problématiques et inappropriées.

Ces formes sont la résistance à la normativité. Celle qui s'impose partout, en tout, pour tout, et dont chacun est à la fois le destinataire, le prescripteur et le gardien.

Penser autrement le travail social, ce n'est pas quitter le réel et imaginer en créer un autre, c'est investir ses brèches. Les peupler. Y laisser vivre et se déployer le sujet.

L'Ailleurs est là. Dans l'ensemble du processus de renormalisation. Les gestes, les postures, les manières d'envisager son travail, de le transmettre, de le défendre, de l'investir et de le conduire dans une perspective de resubjectivation de soi et des autres, constituent autant de façon de créer un ailleurs. Un ailleurs qui peut être éprouvé par les personnes qui le fabriquent, le traversent, ou le vivent. Un ailleurs vraiment vécu. Réel. Un ailleurs qui concrètement, au quotidien modifie la vie des personnes accompagnantes et accompagnées, qui en parlent comme d'un espace qui est « autre » et autorise ce que le travail social habituel n'autorise pas.

Echappant sans échapper véritablement. Mais ouvrant un espace suffisant pour en faire l'expérience, malgré ses loupés, malgré les contradictions qui le traversent. Malgré l'incohérence et l'échec.

Irréversibles expériences

Miguel Benasayag explique que *« le nouvel engagement implique de comprendre la vie non comme une route vers, mais comme des cycles. Le retour de l'horreur et de la réaction n'est pas l'échec du projet. Aucune marche vers l'émancipation n'est sans retour ; la seule chose qui le soit relève de l'expérimentation, chez les humains – ce qui, dirait Deleuze, « fait jurisprudence ». Autrement dit : une fois qu'on a expérimenté qu'une femme, une seule, peut être médecin, c'est irréversible ; une fois qu'on a expérimenté qu'un Noir, un seul, peut être président des États-Unis, c'est irréversible. Bien sûr, le racisme revient et reviendra, il y aura encore des victimes, mais il y a des nouveaux possibles. Il n'y a pas de marche cumulative vers l'émancipation ; les expériences sont irréversibles au cœur de l'éphémère »*. [2016, p 40]

Ainsi, l'« ailleurs » réside moins dans la construction d'un monde à part, isolé du reste, quand bien même cette fantasmagorie existe et opère, que dans une combativité renouvelée chaque jour, non comme une progression linéaire, mais comme un geste toujours répété. L'ailleurs est cette énergie déployée pour maintenir un cap, pour avancer vers un horizon qui n'est pas celui auquel l'on est sommé de rêver, et de faire rêver, mais vers le sien, dans un espace qui entend prescrire nos trajectoires et nos désirs.

Comprendre comment l'un l'autre se colonisent et s'hybrident mutuellement permet de concevoir les formes de résistances et de créations de façon dynamique et bien plus dense. Surtout cela permet de se libérer du paradoxe, en tout cas de le dépasser suffisamment pour se défaire de l'effet de sidération, d'immobilisation qu'il produit. Être professionnel est une impasse, ne pas l'être aussi. Cette conception maintient l'individu soit dans une impossibilité de faire, soit dans une impossibilité de penser ce que l'on fait. Une piste de réponse pour Denis peut être, interrogeant l'apathie des travailleurs sociaux en formation, qui refusent la réflexion. Mais que faire lorsque celle-ci pose un problème sans issue pour une approche binaire.

La pensée dialectique offre des opportunités, des ouvertures, mais elle contient aussi la complexité. Celle de faire tenir ensemble ce qui s'oppose.

Elle est pourtant le seul moyen de dépasser le paradoxe sans avoir à abandonner la réflexion ou l'action, sans avoir à abandonner soi ou les autres.

Cette pensée est à la fois stimulante et déstabilisante. Parce qu'elle interroge une représentation du monde fondée sur la pensée binaire qui est très structurante. Toutefois, si l'on en croit Edgar Morin, il paraît difficile de s'en affranchir : *"La complexité n'est pas la complication: ce qui est compliqué peut se réduire à un principe simple comme un écheveau embrouillé ou un nœud marin. Certes le monde est très compliqué, mais s'il n'était que compliqué, c'est à dire*

*embrouillé, multidépendant, etc., il suffirait d'opérer les réductions bien connues (...) Le vrai problème n'est donc pas de ramener la réduction des développements à des règles de base simples. La complexité est la base*⁸¹.

Dépasser le travail social

En cela dépasser le paradoxe, et donc dépasser le travail social « non-social », c'est nécessairement penser le travail social comme un système non systématique.

L'irréductible initiative dans la contrainte est probablement l'expression la plus authentique, la plus brute, de la non systématité du système. La preuve répétée et implacable de ses marges, du désir qui les traversent, non pour le quitter puisque c'est impossible, mais pour le reconfigurer. En l'occurrence le « désintoxiquer d'avec la logique du profit », pour reprendre les mots de Frédéric Lordon [Monde diplomatique, 2019].

Yves Barel parle de « *l'irréductible foisonnement de la vie, et de la vie sociale en particulier ; un foisonnement qui multiplie le hasard, la contingence, l'a-fonctionnalité des conduites humaines et de la vie sociale, tout ce qui ne fait pas sens par rapport au système, n'accepte pas de se réduire à sa logique, si logique il y a* » [2008, p. 9-14].

Percevoir cette cohabitation inéluctable, non comme une forme de côtoiement pacifique et convenu, mais plutôt comme une infiltration lente. La pénétration modeste mais ininterrompue du milieu par ses marges. Le sujet colonisant la machine. Caillou dans la chaussure.

Dépasser le travail social et le faire se dépasser lui-même c'est lui permettre, par le truchement de ces espaces et de ces pratiques, de renverser la machine. De resubjectiver.

En renormalisant, en détournant les projets initiaux pour se les réapproprier, en encourageant à la réflexion, à la critique du travail social, en ayant tant incarné son métier qu'il n'est plus besoin de l'effectuer dans ses murs, en dépassant ses espaces et ses usages habituels. En dépassant les normes de bienséances, en dépassant les bornes tout court parfois. En dépassant les conventions, en étant multiple pour rester en adhésion avec soi-même et le monde qui nous entoure.

Ainsi, la non-systématité du système, réside dans ce désir perpétuel et insatiable de l'humain de continuer à être. La non-systématité, c'est le sujet, et l'énergie qu'il déploie pour exister. Le système, c'est l'énergie déployée en face, pour le réprimer.

Cet enjeu apparaît tout au long des différents entretiens. La nécessité du sujet à se faire une place, à être pris en compte, à se considérer comme légitime, à se créer sa propre existence comme le dit Michel Wieviorka [Abdellatif Chaouite, 2017], est le levier fondamental qui imprègne et fonde toute la démarche. Les différentes renormalisations en sont les symptômes, des émanations. Elles sont l'expression en acte de l'engagement d'un corps-sujet, un corps vécu. Un corps-lieu. Affecté, affectable, percevant, éprouvant. Un corps comme point de

⁸¹J.-C. Lugan, *La systémique sociale*, Collection Que sais-je, Paris, Puf, 1993 citant E. Morin, *La méthode*, 4 t., Paris, Le Seuil, 1977, rééd. 1991.

contact avec le monde à travers son expérience sensible, à travers "la connaissance par corps" pour reprendre les mots de Christophe Dejours⁸².

Être ce sujet, ce corps-sujet, c'est avant tout « être ». De ce point de vue, « être » est ici un verbe d'action. Et elle est considérable malgré son air minimaliste. C'est pourtant bien dans cette apparente simplicité, dans cette résistance « à faire », que se loge l'approche si singulière qui caractérise le faire autrement. Une démarche qui s'apparente à une forme de détechnisation de la pratique pour revenir à l'essentiel : s'habiter pour habiter une humanité commune.

Le commun est ce qui rassemble, il lie. Cette démarche est tout à fait à l'opposé de ce que produit la standardisation des prises en charge et la réduction des métiers à une approche techniciste qui distingue et sépare.

Encourager la resubjectivation c'est se réinvestir comme sujet et l'autre avec. C'est admettre qu'il y a du semblable dans cette altérité. Et pouvoir aussi se reconnaître en lui. On perçoit le potentiel danger que peut présenter un tel dépassement des assignations et clivages pour un système qui repose sur la distinction et la hiérarchisation.

« Être humain » en relation, c'est décloisonner, c'est lever les barrières pour rendre possible un rapport sensible à l'autre, une rencontre entre sujets. C'est résister à la toute-puissance de la technique et à la corrosion qu'elle entraîne dans les rapports sociaux.

Resensibiliser, revendiquer sa vie et son humaine condition. Condition d'existence d'un travail qui soit social. D'un travail social radical.

Vers d'autres recherches

Penser la professionnalité

A l'origine de cette recherche, et durant toute la première partie de ce mémoire, se déploient des réflexions quant à la place de la dimension sociale, dans l'exercice d'un travail social qui en deviendrait dépourvu (de social). Ces questionnements trouvent à l'issue de cette étude quelques perspectives nouvelles. L'expérience de la Tribu en particulier, mais plus généralement l'ensemble des terrains questionnent le lien à l'autre, et tentent d'en construire un autre que celui de « professionnel à usager ». En l'occurrence le lien de participation organique, qui circonscrit les relations en référence à l'exercice d'une fonction déterminée dans l'organisation du travail⁸³.

L'exploration d'autres manières de faire, ouvre la voie vers une approche et des pratiques nettement moins restrictives, permettant, au cœur d'une même relation, une multitude de formes et de fonctions relationnelles et donc une diversification des appartenances. On y trouve

⁸² Quelques mots notés à la volée, lors d'une lecture inopinée, provenant d'une source égarée.

⁸³ Cf Chapitre sur la définition du terme social, p. 49

notamment la combinaison successive et incessante des quatre types de liens déclinés par Serge Paugam ; c'est-à-dire la construction de rapports pluriels, fondés à la fois sur des liens relevant d'une forme de filiation (visible dans la partie sur le faire famille notamment), des liens de participation élective (davantage reliée à la notion d'amitié), des liens de participation organique reposant sur le sentiment d'utilité, en « prenant part », mais également des liens de citoyenneté, constitutif de l'ancrage de l'individu dans une communauté politique d'appartenance (la Tribu en tant que « groupement de rattachement »).

Cette reconfiguration des modalités et conventions relationnelles, mais surtout les potentialités et le foisonnement qu'elle offre, tout comme les interrogations que cela pose, vient mettre au premier plan une réflexion qui affleure tout au long de ce travail, celle de la professionnalité et du métier.

Ainsi, arrivée au terme de cette recherche, ou plutôt au terme de ce qu'il m'a été possible d'en faire, plusieurs pistes pourraient permettre de la prolonger. Penser les notions de professionnalité et de métier m'apparaît comme étant la piste prioritaire, en ce qu'elle interroge de quelle façon, ces autres manières de faire contribuent à la construction de nouvelles professionnalités et à la redéfinition du métier de travailleur social.

Pour préciser, François Aballéa propose la définition suivante : *« J'appelle professionnalité, et j'attribue cette professionnalité à un individu ou à un groupe, une expertise complexe et composite, encadrée par un système de références, valeurs et normes, ou pour parler plus simplement, un savoir et une déontologie, sinon une science et une conscience. En ce sens, il n'y a pas de profession sans professionnalité. En revanche, il peut y avoir professionnalité sans profession, c'est à dire notamment sans système de légitimation et de contrôle de l'accès à la profession. »* [Aballéa. F., cité par Mathey-Pierre Catherine, Bourdoncle Raymond, 1995, p. 137-148]. De ce point de vue, il est possible de distinguer la profession de ce qui la fonde.

Cette perspective est pour le moins intéressante car elle conduit à interroger ce qui fait de nous que l'on soit, ou pas, professionnel. Est-ce nos diplômes ? Est-ce nos pratiques ? Distinguer le savoir, du « système de légitimation et de contrôle », crée un vacillement à un endroit qui paraît, a priori, assez sûr.

Pour approfondir et commencer à poser quelques balises sur ce sentier, tout en faisant écho à ce qui précède, il me paraît intéressant de tenter un parallèle avec les réflexions que mène Philippe Hert au sujet du savoir incarné [2014]. Ces constats sur le rapport au savoir et sa qualification dans les sciences sociales à partir de la place du corps, me paraît offrir un parallèle solide pour penser le rapport aux savoirs professionnels dans les métiers du social.

Sa réflexion se porte sur le lien entre corps et constitution de savoirs universitaires, mais peut assez bien être transposée à d'autres espaces.

Selon lui, malgré le regain d'intérêt que connaît le corps, en anthropologie notamment, ce dernier reste source de méfiance et de prudence de la part de la profession et du milieu universitaire en général. Ainsi, si le corps peut être observé comme objet d'étude, il parvient difficilement à imposer sa légitimité en tant que corps sujet, impliqué dans la recherche.

Les sciences se sont ainsi construites, par distinction, par contraste avec le sensible, l'affect, l'émotion, pour acquérir leur validité scientifique. Une opposition répandue, entre corps et esprit, qui structure et influence nos rapports au monde et nos modes de pensée.

Or, qu'il s'agisse de la recherche ou du travail social, réinterroger cette conception d'une partition corps/esprit, revient à « *interroger les frontières entre un savoir (légitime) qui s'appuie sur son caractère non affecté et tous les savoirs qui restent attachés au corps qui sentent, éprouvent, s'émeuvent* » et dont le terrain regorge.

Cette scission qui organise et hiérarchise les savoirs, ne traduit pas simplement des points de vue idéologiques. Aborder cette question conduit à toucher aux rapports de classes, à travers cette polarisation des savoirs : savoirs profanes et expérientiels invisibilisés, voire disqualifiés, versus savoirs académiques légitimés. Rapports de force dont l'enjeu est de déterminer les frontières du professionnel et donc la répartition des pouvoirs.

Or, si la frontière entre ce qui est ou n'est pas du travail est difficile à placer, il semble en aller de même pour la délimitation de ce qui est professionnel et de ce qui ne l'est pas. Le travail de terrain, son analyse, mais également l'intégralité des expériences « personnelles » qui en sont à l'origine, laissent entrevoir d'autres voies et perspectives, dans lesquelles la professionnalité semble se construire ailleurs, ou en tout cas non réductible au fruit d'une formation diplômante. Les trajectoires de vie et notamment le fait d'avoir des expériences riches, variées, plus autonomes, moins normatives, voir militantes, et leur impact sur la construction d'une personnalité, sont autant d'éléments qui sont perçus par les enquêtés comme constitutifs d'une démarche qualitative et « réellement professionnelle ». Permettant l'accomplissement d'un travail social, qu'il soit ou non perçu et nommé comme tel.

C'est donc de ce point de vue bien plus l'action effective qui permet de considérer s'il s'agit ou non de travail social, que ses cadres administratifs.

C'est également ce que Marcel Jaeger note dans un article dédié au sujet : « *Le travail social est l'un des moyens de l'action sociale et médico-sociale. Il se caractérise par l'intervention de professionnels identifiés par des compétences spécifiques. Toutefois, il désigne un ensemble de fonctions et de statuts dont les contours ne sont pas toujours clairement perceptibles* » [2016].

Le programme de recherche de la MiRe⁸⁴ à laquelle participe Dominique Beynier explore les mutations et les permanences du travail social, et insiste sur la nécessité de considérer les métiers par la réalité des activités de terrain, plus que par une catégorisation fondée sur des intitulés de postes ou de qualifications. Cette recherche "*montre les limites à reconstruire le champ sur la base d'enquêtes sectorielles (éducation spécialisée, aide à domicile, personnes âgées) car les nouveaux cadres d'emploi se réalisent à la marge, ce qui empêche de suivre les évolutions en cours*". Ainsi les conclusions des recherches menées par la MiRe suggèrent que les métiers du social sont sujets à des mutations, rendant d'autant plus inopportun ces catégorisations. L'avenir de ces métiers se dessinant plutôt à la marge de ces cadres. Cette

⁸⁴ Le programme de recherche Mire regroupe le travail de sept équipes de recherche qui ont, pendant trois ans, chacune avec leur problématique, essayé de comprendre les logiques professionnelles à l'œuvre dans le travail social. Elle a été menée à bien sous la responsabilité de J.-N. Chopart, le conseil scientifique était présidé par C. Dubart. Les sept rapports de cette recherche sont disponibles à la MiRe.

réflexion m'amène à considérer la qualification comme un élément parmi d'autres de ce qui fait métier. Ainsi, s'il y participe, il n'y est pas réductible, comme le dit François Aballéa.

Philippe Hert propose quant à lui une approche des savoirs qu'il nomme « incarnés », qui constitue une alternative et un « contre-pied aux enjeux de pouvoir liés à la qualification des savoirs ».

Cette forme de savoir qui sous-tend la capacité à agir sur un monde changeant et dynamique, repose sur la dimension performative du corps. Elle implique une reconfiguration profonde des conceptions, massivement façonnées par une partition tranchée et hiérarchisée entre les choses, dont la valeur reposerait sur la netteté des frontières, des natures et des rôles.

Le corps lui, échappe aux cadres et aux discours. Parce qu'il est porteur de la multitude qui nous habite et qui parfois déborde. Et parce que ce qui le traverse est la plupart du temps indicible. En cela, tenir compte de l'expérience du corps est une forme de résistance, à la réduction et à l'évidente transparence des mots. Il s'inscrit du côté du doute et de l'intermédiaire.

Penser la professionnalité à partir du corps et des savoirs incarnés ou expérientiels, est une pensée transgressive, qui met à mal l'objectivable, le quantifiable, le comptable, et les répartitions sociales que ce modèle produit. Qui met à mal une pensée des savoirs et des qualifications, elle aussi régie et organisée par les logiques de marché. Suivant cette piste, requalifier le professionnel en lui redonnant accès à son corps, ses affects, ses émotions, ses élans, constitue une autre manière de faire entorse à la règle, de travailler à la non-systématicité du système.

Et cette non systématisme existe, de toute évidence. Cette recherche n'en est qu'une microscopique illustration. S'inventent, sous d'innombrables formes, des façons de faire métier qui échappe aux classifications, qui sont animées par des sujets, des corps-sujets, et qui tracent les nouvelles lignes de fuites du « professionnel ».

De toute évidence cette recherche ne va pas dans le sens de la généralisation. Elle interroge justement l'idée que le travail social se définit avant tout comme une expérience singulière et irréductiblement subjective, à chaque fois renouvelée et donc par essence, non généralisable. Ce qui est de fait sans doute la seule généralité qu'il est possible d'en faire. Un système qui ne peut être qu'à géométrie variable et qui se définit moins par ses catégorisations institutionnelles et administratives que par ses usages vernaculaires.

Travail social en devenir

De ce point de vue, les questions de professionnalité interrogent viscéralement ce qui fonde le métier.

Aborder cette réflexion en suivant, comme on le peut, les pistes tracées par Gilles Deleuze et Felix Guattari dans Mille Plateaux, offre en guise de clôture, des ouvertures sans borne.

Comment devient-on.... travailleur social par exemple ?

Ouverture sans borne, et pour cause, le devenir deleuzien n'a justement pas de fin puisqu'il n'aboutit pas à la chose advenue. Devenir, ce n'est pas devenir une chose. *"le devenir ne produit pas autre chose que lui-même. Il n'a pas de terme qui serait la chose devenue"*. C'est le devenir en soi qui est réel : *"le devenir animal de l'homme est réel, sans que soit réel l'animal qu'il devient"* [2020, p. 291].

En d'autres termes, nous n'avons jamais fini de devenir. De ce point de vue, comment et quand devient-on travailleur social ? Penser ce devenir à la façon de Deleuze et Guattari, serait peut-être penser que nous ne sommes jamais « devenu » travailleur social, mais que nous ne cessons de le devenir.

Devenir se constitue et réside dans le geste de devenir. Bien qu'il soit difficile à appréhender, je perçois le devenir comme un contact. Entre soi et autre chose. Le devenir se situe dans ce "entre". Devenir c'est être constamment en train de joindre.

C'est la conscience de soi en dehors des limites de soi, de son corps, de sa psyché. Aller au-delà de soi-même sans pour autant se quitter. Devenir, sentir son "moi" vaciller. Ne plus être un être tout à fait défini, distinct des autres êtres, ni distinct de tous ces devenirs qui nous traversent.

Dans le devenir travailleur social, on ne se transforme pas en professionnel, par mimétisme ou ressemblance. Et encore moins par filiation.

En cela, le devenir deleuzien est une évolution qui n'est pas filiale. Appliqué au métier et pour ce qui nous concerne au travail social, cela laisse à penser que la formation, les processus de professionnalisation et de nomination par le biais desquels des aînés, des figures d'autorité sélectionnent et transmettent leur savoirs à leurs successeurs, dans un mouvement de haut en bas, n'est pas constitutif d'un devenir travailleur social.

Devenir est une évolution par alliance. Il ne fonctionne pas par lignée, mais par contagion. Le devenir surgit de l'alliance d'êtres tout à fait différents. C'est une évolution communicative et contagieuse. Hybridation entre des mondes, des peuples, des espèces, des êtres qui ne sont pas destinés à se lier tant leurs différences suffisent habituellement à les maintenir à distance, à les tenir chacun à sa place.

Or, si « être » par descendance reproduit l'ordre, devenir par contagion le bouscule. La contagion c'est l'inconcevable. Une rencontre qui n'est pas « dans l'ordre des choses », l'alliance fait entorse à la règle.

Car d'une certaine manière l'alliance par contagion, c'est la possibilité même que tout soit possible. Que ce qui devait rester à distance, se rapproche, communique, échange, et crée quelque chose qui transgresse le modèle établi. Que des forces étrangères se conjuguent, se nourrissent l'une l'autre et occupent ensemble un nouveau territoire, jusqu'alors bien gardé. Celui qui d'habitude sépare et isole, celui des frontières, des bordures, des murs, des interdits.

Si l'on replonge dans cette recherche, elle montre et défend un travail social qui ne se laisse pas réduire aux découpages administratifs. Elle explore des pratiques qui se distinguent par leur porosité, leur diversité, leur métissage. Alliance. Autant de croisements et de mélanges desquels surgit du travail social qui en est et qui n'en est pas, permettant justement le dépassement du paradoxe sur des territoires qui s'inventent à l'écart, hors les murs, hors les normes. Alliance. A la lisière entre le travail social et d'autres espaces, géographiques et relationnels.

Gilles Deleuze et Felix Guattari évoquent de multiples devenir mais notamment le devenir animal et le qualifient comme des *"noces contre natures"*. *"Terribles involutions"*⁸⁵ *qui nous appellent vers des devenirs inouïes*" [2020, p. 294]

Il me semble qu'à des degrés plus ou moins élevés, toute alliance par contagion est une noce contre nature, ouvrant la voie à des devenirs inouïes. Il n'est jamais dans l'ordre des choses de ne pas rester à la place à laquelle on nous assigne. Et il est encore moins dans l'ordre des choses de la quitter pour s'hybrider à d'autres « espèces » que la sienne. Pour fréquenter d'autres mondes et se nouer à eux.

Le travail social « social » ne peut pourtant envisager de se faire sans se laisser altérer par l'autre. Les discours de l'ensemble des enquêtés ne laissent aucun doute sur l'indispensable porosité qui rend possible la relation. Plus qu'une porosité il s'agit explicitement d'un brouillage des frontières, à travers le plus souvent un brouillage des statuts et des rôles, et c'est dans cette ineffable involution, pour reprendre les mots de Deleuze et Guattari, que réside sans doute un possible devenir travailleur social.

Le terrain que j'ai arpenté et qu'explore cette recherche est plein de ces hybridations. De ces croisements bizarres. Alliance d'éducateurs et de jeunes et d'artistes et d'artisans, pour ne prendre que d'infimes exemples. Et de ces rencontres surgissent de multiples devenirs possibles. Un devenir jeune, un devenir danseur, devenir éducateur,.. autant de trajectoires, d'ondes, qui filent et ouvrent des espaces, des perspectives, pour respirer, inventer. *"Dynamismes irréductibles traçant des lignes de fuites"* [2020, p.290].

Une piste privilégiée pour poursuivre cette recherche serait donc celle-ci. Celle qui envisage le métier telle une forme de devenir. Un geste perpétuel. Devenir travailleur social, comme une chose jamais advenue, qui n'est pas un état, mais un mouvement. Non comme une entité figée, mais comme un geste renouvelé et réactualisé à chaque instant. Un devenir travailleur social qui permet de penser totalement autrement nos identifications. Sortir des conceptions figées qui conduisent à se penser comme un : Je suis. Conduisant à se questionner sans relâche : Suis-je toujours, ne suis-je pas, ne suis-je plus ? Que suis-je devenue ? Autant de questions qui ont hantés mes jours et mes nuits, jusqu'à entreprendre cette recherche. Finalement ouvrir une porte, percevoir un chemin qui ne raisonne pas en ces termes. Qui les rend tout simplement sans objet.

⁸⁵ Les auteurs proposent le terme d'involution pour nommer cette forme d'évolution entre êtres différents. *"Le devenir est involutif, l'involution est créatrice"*, *"Involuer c'est former un bloc qui file suivant sa propre ligne, "entre" les termes mis en jeu, et sous les rapports assignables"* [2020, p 292.]

« Et je crois que la chose qui pour moi est encore peut être la plus essentielle c'est que ce qui me touche dans le contact improvisation c'est qu'à cet endroit où il n'y a ni guidant ni guidé, ça pour moi c'est essentiel, c'est une des seules pratiques où en fait le but du jeu c'est de chercher ensemble. Et de trouver l'endroit d'écoute ou ni toi ni moi n'avons à définir ce qui va se passer, mais c'est cette troisième entité qui est formée par l'ensemble. Nos deux corps en interaction dans un échange de poids, qui allons trouver une trajectoire et .. on saura pas qui a décidé, parce que justement y a pas de décision de l'un ou de l'autre c'est cette écoute qui fait que à un moment donné le duo prend une.. et ces moments là pour moi mais c'est des moments de grâce comme j'en connais rarement dans ma vie. C'est l'endroit de la rencontre pour moi » [Ent. Céline, p. 134]. Ces mots traduisent remarquablement bien vers quel dépassement des frontières et des normes le travail social pourrait aller. Vers quelles rencontres, vers quels devenir...

Le devenir deleuzien induit quelque chose qui dépasse et transcende les catégories, qui revisite les découpages et les usages du monde, qui redéfinit les places, les rôles, les identités. Ouverture vers une conception du monde qui foisonne, pullule et ne se laisse prendre dans aucune forme.

Un monde pluriel.

Penser le devenir, c'est penser nos propres limites, sensibles, corporelles, nos frontières. Nos fixités. Penser le métier de travailleur social comme un devenir c'est le brouiller. Comprendre le métier par ses dynamiques et non par sa permanence. L'observer en train de se reconfigurer sans cesse. Dans de multiples lieux, en de multiples instants, au grés d'une multitude de rencontres. Considérer le travail *social*, considérer ce grouillement et se dire que c'est ici que semble se loger la vie qui lui reste.

En cela, et pour finir, le fruit de cette recherche m'invite envisager le territoire du travail social. Evidence qu'il n'en a pas en soi. Si l'on considère le territoire comme un espace délimité, fixe. Pour le dire autrement, le travail social n'est pas domicilié quelque part, dans des établissements, des agréments et des diplômes. Il est sans adresse, ou plutôt, il est dans l'adresse à autrui ⁸⁶. Sa territorialité se définirait davantage en terme relationnel. Un territoire relationnel, fait de l'expérience des liens, entre différents espaces, personnes, situations qui entrent en interaction. Apparaissant et disparaissant à de multiples endroits, sous de multiples formes, attendues, ou non. Il révèle alors relativement conjoncturel, éphémère et imprévisible.

Du processus de recherche

Toucher son ombre

⁸⁶ Un texte témoin sur la territorialité du travail social, qui constitue davantage un document de travail « brut », figure en annexe. Il ne me paraît pas opportun de le développer davantage ici, sous peine d'ajouter davantage de confusion à une réflexion finale déjà dense. Cf annexe Matières et pensées Deleuze / Guattari p. 224.

Lorsque je me demande pour quoi faire une recherche, pour quoi moi, j'ai fait cette recherche, la réponse qui me vient est : pour dire. Pas tant pour satisfaire un besoin égotique, au vu du modeste destin qui l'attend, mais pour répondre à ce brutal et profond besoin de prendre la parole. Pour porter ma voix, la faire exister dans le monde. Même si ce monde est constitué de dix personnes, qui liront ce texte par devoir ou affection.

Faire une recherche c'est s'autoriser à prendre la parole, et donner la parole à d'autres. D'autres que l'on aimerait entendre.

Si cette réponse me paraît aujourd'hui évidente, elle ne l'a pas toujours été. Loin de là.

Longtemps, la seule réponse que je pouvais donner à la question de pourquoi faire cette recherche a été : pour moi. Et c'est tout. Et effectivement, longtemps je me suis écrits.

S'écrire, c'est résister à accepter l'autre dans la recherche, c'est vouloir la garder pour soi.

J'ai d'ailleurs entamé la relecture et l'analyse des matériaux très tardivement. Je n'avais pas envie d'entendre ce qu'ils avaient à dire. Quelque chose était de trop. Il faut un certain courage aussi, pour confronter ses idées lumineuses à l'épreuve du réel. Le courage vient finalement, pressé par la montre.

Bien que la lecture des entretiens et les réflexions qu'ils entraînent, éloignent de soi. Je ne crois pas pour autant que dans mon auto-centrage, tout soit à jeter. Faire une recherche ce n'est pas seulement s'adresser au monde, c'est aussi s'adresser à soi. Les travaux de Laplantine invitent d'ailleurs à quitter une représentation de la recherche dont le tout serait de poser les bonnes questions, aux bonnes personnes, pour obtenir les bonnes réponses. C'est à dire celles contenant des informations claires, calibrées, prêtes à l'emploi, qu'il s'agirait ensuite de restituer, pour les faire connaître à d'autres. « *L'écriture descriptive, en particulier dans la recherche ethnographique, ne consiste pas à "communiquer des informations" déjà détenues par d'autres, à exprimer un contenu déjà là et déjà dit mais à faire advenir ce qui n'a pas encore été dit, bref à faire surgir de l'inédit* » ; or cela passe nécessairement par *"la relation entre les mots et les choses, l'œil qui regarde et la main qui écrit"* [2010, p.37].

Si je me réfère à la difficulté que les acteurs de terrain et moi-même ont de percevoir et nommer leurs propres actions, il semble en effet plausible que « l'inédit » issu de la démarche ethnographique soit autre chose que faire voir à d'autres (ceux qui sont à l'extérieur), ce que certains font (ceux qui sont à l'intérieur et qui font). Il se peut que cela consiste (plutôt/aussi) à donner à voir (et à lire) à ceux qui font, ce qu'ils font, à partir de ce que d'autres voient et qu'eux ne voient pas ou ne se disent pas, ou pas vraiment, ou pas tout à fait. Ainsi, la recherche serait alors aussi d'écrire pour se voir, pour se connaître. Pour se rencontrer. Pour soi.

L'inédit ici, c'est notre ombre. Celle qui ne nous quitte pas tout en restant la plupart du temps secrète, invisible et inexplorée.

Quel inédit cette recherche a-t-elle permis de révéler à ceux qui y ont contribué ? Personne n'est en mesure de le dire, en dehors d'eux, qui m'ont permis de l'écrire.

Chercher

J'ai eu à cœur, tout au long de ces pages, de décrire assez scrupuleusement la façon dont je m'y suis prise pour « chercher ». Une manière singulière, qui peut sembler peu orthodoxe, j'en conviens. Elle n'en est pas moins rigoureuse me semble-t-il, au moins dans l'effort que je fais pour mettre à jour cette singularité.

Je n'ai aucune idée de ce que ce type de démarche peut produire "scientifiquement". Elle n'est pas intentionnelle, encore moins source de fierté. Elle m'est propre et nécessaire. Chaque chose ayant ses raisons, cette méthodologie de recherche aussi. J'en relève certaines.

J'observe en premier lieu mon appétence pour l'exploration. En l'occurrence, l'exploration d'une certaine façon de faire métier. C'est je crois ma manière de faire de la recherche. Loin d'une forme de rigueur méthodique dans un cadre délimité, je m'autorise l'intuition. Je m'attache peu à la répétition de la forme. Je m'attache à la répétition d'une dynamique d'échange. Celle de conduire quelqu'un sur un thème et d'arpenter ce thème avec lui.

J'ai le sentiment d'une construction dans l'improvisation, dans le "pas à pas". Pas comme quelque chose de totalement désarticulé ou décousu, plutôt comme quelque chose qui ne peut se prédire, car intimement lié à ce qui vient de se produire, pour justement garantir la cohérence de l'ensemble, intrinsèquement et non par protocole ou principe. Il n'y a de fait aucune démarche d'automaticité dans ma collecte.

Il m'est difficile de prévoir ce que je vais faire, avant de le faire. Et la projection de faire autrement ne m'offre d'ailleurs ni sens, ni désirs dans la façon de m'emparer de la recherche.

Je vois également un lien avec l'imprécision, le flou qui entoure le sujet de cette recherche depuis son commencement, et qui s'est dissipé difficilement. J'opère donc un énorme travail de glanage. Non pas en considérant que tout ce que j'accumule est ma recherche, mais en me disant que dans tout ce que j'accumule il y a ma recherche.

Je constate que ce qui m'intéresse c'est ce changement de place par rapport à mon objet, plus que de poser une question pour trouver une réponse. C'est éprouver cette multiplicité et sortir de la hiérarchie des points de vue qui est ma pente glissante à moi. Ne pas chercher une réponse est d'ailleurs la meilleure manière que j'ai trouvé de ne pas chercher à avoir raison.

Je n'ignore pas néanmoins que cette recherche est ce que j'en ai fait. Sur ce point, François Laplantine affirme que *"Voir, c'est la plupart du temps, par mémorisation et anticipation, espérer trouver ce que nous attendons et non ce que nous ignorons ou redoutons, à tel point qu'il peut nous arriver de ne pas croire ce que nous avons vu (c'est à dire à ne pas voir) si cela ne correspond pas à notre attente. Comme l'écrit Pierre Francastel, "on ne voit que ce que l'on connaît, ou du moins ce que l'on peut intégrer à un système cohérent" [2010, p.14].*

Cette réflexion faisant son chemin, je me demande quel espoir l'acteur-chercheur peut-il avoir de voir autre chose que ce qui lui est connu, au regard du dispositif d'observation en recherche-action. Visiblement aucun. Comment prêter une attention nouvelle, d'autant que nous venons à

priori chercher quelque chose que nous connaissons, ou dont on peut se faire une image. Comment vouloir observer ce dont on ignore l'existence....?

Contrer cela c'est peut-être se demander à propos de son terrain "qu'est-ce que je n'attendais pas ? " "Qu'est-ce que je n'aurais pas voulu voir ? " Et peut-être s'efforcer d'un peu d'honnêteté envers soi-même en se demandant: "l'ai-je vu ? "

Pour ce qui me concerne, je pense pouvoir répondre par l'affirmative. A de nombreux endroits le terrain et ce qui s'y vit m'a surprise. A de nombreux moments il m'a emmené ailleurs que ce qu'il m'était permis d'envisager. Dans ses confusions, ses contradictions, ses ornières.

La force de ses tiraillements et de ses enjeux n'a finalement pas laissé la possibilité au chercheur que j'étais d'en faire fi. Les réflexions autour de la non-systématicité du système et de l'enquête en contexte paradoxal sont clairement le résultat de cette nécessité de prendre en compte le terrain tel qu'il est, avec tout ce qu'il manifeste de gênant, d'encombrant.

Il y a donc dans cette recherche ce que je suis venue y chercher et qui figure dans l'analyse. Il y a aussi tout ce qui vient le mettre en doute, le questionner, le rendre équivoque, complexe. Fragile.

A de nombreux moments de son déroulement, cette recherche a tangué. Ecrire tout ce qu'elle produit sur moi, recensé, décrire ce qu'elle me fait, comment elle m'atteint, où elle me touche est sans doute le meilleur moyen que j'ai trouvé d'une part pour poursuivre, d'autre part pour y rester fidèle.

Je dois admettre pourtant que cette fidélité est inconfortable, parce qu'elle induit la difficulté de faire avec tout et son contraire, mais aussi parce qu'elle nous rend observateur et témoin de ce que le terrain aurait également souhaité nous cacher. Cela nous confronte très vite au contrat tacite qui s'est lié entre lui et nous. Quand est-ce que le chercheur trahit ? Lorsqu'il révèle ce que le terrain préférerait planquer ou lorsqu'il l'ignore sciemment ? Dans l'article dont il est question précédemment, Philippe Hert fait référence à Donna Haraway⁸⁷. Selon elle, dans la recherche, l'enjeu est bien de parvenir à la prise en compte d'un contexte, et ses contingences, et « *d'un engagement sans artifice pour des récits fidèles d'un monde 'réel'* » [2014].

Il me semble qu'à l'image de l'engagement qui m'obsède dans le travail social, et que je m'évertue à chercher, c'est ce même engagement qui s'est manifesté durant cette recherche. Chercher demande une implication pleine et entière. C'est donc aussi en tant que corps-sujet, que j'ai fait recherche.

Trouver dans la réflexion méthodologique un étayage a été indispensable. Pour rester à flot, pour garder ou retrouver mon cap, pour comprendre ce que brasse le terrain et apporter un éclairage réflexif sur le flux d'émotions, de doutes. Pour m'aider à avancer là où il me fallait aller, et non là où le terrain m'emmener, tout en pouvant en parler. Je ne considère pas qu'avoir laissé autant de place aux ressentis, avoir naviguer à l'intuition, constitue une faiblesse scientifique. La prise en compte du corps et du sensible dans la perspective phénoménologique,

⁸⁷ D. Haraway, *Manifeste cyborg et autres essais*, Exils, Paris, 2007

témoigne de la place et de l'enrichissement qu'il permet. Elle le considère même indispensable, en tant que mode d'accès au monde. Ce point de vue rejoint celui de Philippe Hert et la démarche qu'il défend, c'est-à-dire envisager le corps non comme composant du savoir mais comme condition du savoir.

Pour lui aussi, c'est bien par cette présence affectée, située, subjective et incarnée, que le chercheur prend contact avec son terrain, et qu'il obtient des clés de compréhension lui permettant par la suite de construire une autre forme de savoir...scientifique celui-là.

Le corps est ce lieu des perceptions et sensations qui constitue le premier lien, le premier rapport au terrain mais aussi et surtout, par ce qu'il renvoie au chercheur, il permet la possible rencontre avec l'altérité et renseigne à partir de ce qu'elle produit à l'intérieur de ce corps. *« C'est dans le fait d'éprouver physiquement un terrain que commence véritablement l'enquête, parce qu'il y a prise en compte du vécu du corps et des pratiques corporelles dans l'épaisseur des relations, des intermédiaires, des lieux, des configurations matérielles et sociales, des médiations. C'est à l'endroit où le corps est engagé qu'opère la volonté de savoir dans l'enquête de terrain »*

En cela le corps est toujours impliqué dans le savoir de terrain. Il donne accès à la compréhension du milieu. Et ce à chaque instant. Le corps est également ce qui limite. Limite au fantasme qui précède et accompagne chaque recherche, et limite en ce qu'il résiste, par ce qu'il capte, aux discours désincarnés et coupés de la situation dont ils parlent.

Epilogue - Rester la marge

Cette recherche s'est attachée à explorer les potentiels offerts par d'autres espaces et pratiques du travail social, la question qui surgit à cet instant est de savoir ce qu'il adviendrait de ces possibles, de ce « faire autrement », de cet « être autrement » si les marges devenaient le centre. Si ces « manières de faire » devenaient la norme ?

Benasayag dit que *« Seules les luttes décentralisées et bordéliques – à l'instar du combat des femmes, des indigènes, des Noirs ou des homosexuels –, qui visaient le changement ici et maintenant et non le pouvoir, ont pu changer le monde ; celles qui voulaient le pouvoir ont produit des dictatures »* [Miguel Benasayag, 2016, p. 45]. *« Ecueil qui, estime-t-il, guette tout mouvement radical en quête de postes officiels. Trahir ou écraser. S'accommoder finalement du système que l'on jurait abattre ou briser les têtes qui dépassent afin d'imposer son dogme. Reste donc, à ses yeux, à développer de nouvelles possibilités, multiples, concrètes, alternatives, locales, horizontales. [2016, p.36]*

De ce point de vue, le rêve de chaque lutte de voir les extrémités prendre le pouvoir, est probablement un vœu pieux. D'une part si l'on considère les probabilités qu'une telle chose advienne, mais également car la réalisation de ce souhait n'aboutirait certainement pas à la situation idéale escomptée.

Ainsi s'achève le paradoxe ; la marginalité et son caractère clandestin apparaissent comme conditions de la (sur)vie, quand la reconnaissance et la puissance l'achèveraient.

Il ne reste alors qu'à habiter les marges. Ne pas s'en plaindre, mais souhaiter que ça dure...

BIBLIOGRAPHIE

Articles :

- Nicolas Adell-Gombert, « Les sentiers de l'Orient. Initiation chez les compagnons du tour de France », *Ethnologie Française*, PUF, 2004/3, Vol.34, p. 517 à 525.
- Miguel Benasayag, Entretien, *Revue Ballast*, Editions Aden, 2016, p. 32 – 47
- Dominique Beynier, « Les métiers de l'intervention sociale. Un champ de plus en plus difficile à délimiter », *Informations sociales*, vol. 133, no. 5, 2006, pp. 38-45.
- Mireille Blais, Stéphane Martineau, « L'analyse inductive générale : description d'une démarche visant à donner un sens à des données brutes », *Recherches Qualitatives*, 2006, vol.26(2).
- Romuald Bodin, « Les signes de l'élection. Repérer et vérifier la conformation des dispositions professionnelles des élèves éducateurs spécialisés », dans *Actes de la Recherche en sciences sociales*, 2009/3, n° 178 p. 80-87
- Jean Brichaux, « Le savoir de l'éducateur ou quand éduquer c'est savoir s'y prendre », *Sauvegarde de l'Enfance*, 3, 1993
- Mathey-Pierre Catherine, Bourdoncle Raymond. « Autour du mot « Professionnalité », *Recherches sur les institutions et pratiques de formation* dans Recherche & Formation, N°19, 1995, p. 137-148.
- Abdellatif Chaouite, « Subjectivation & désobjectivation. Penser le sujet dans la globalisation. Autour de Michel Wieviorka », *Sciences et actions sociales*, N°8, 2017 pp. 105 à 109.

- Charlène Charles, « Éducateurs et éducatrices en « miroir » avec leur public », La nouvelle revue du travail, *Corps au travail, corps travaillés*, 14 | 2019, éditions Eres
- Louis Durrive, « La démarche ergologique : pour un dialogue entre normes et renormalisations », Conférence semaine internationale – 5/5/2014
- Catherine Guillaumin, . « Le sens de l’alternance. Alternative pédagogique, projet éthique et perspective politique », *Phronesis*, vol. vol. 5, no. 1, 2016, pp. 28-37.
- Philippe Hert, « Le corps du savoir : qualifier le savoir incarné du terrain », *Études de communication*, vol. 42, no. 1, 2014, pp. 29-46.
- Marcel Jaeger, « Travail social : à la croisée de l’action sociale et de la santé publique », *La Santé en Action*, n° 435, mars 2016. Document publié sur le site de Santé Publique France
- Igor Krtolica, « La « tentative » des Cévennes : Déléigny et la question de l’institution », *Chimères*, Eres, n°72, 2010/1, pp. 73-97.
- Francis Loser, « De la pratique réflexive à l’esthétique. Eléments de réflexion sur la part sensible des éducateurs sociaux », Congrès de l’AIFIRIS, Genève, 2011
- Frédéric Menneret, « La réduction des risques une pensée en archipel », dans *Histoire et principes de la réduction des risques, entre santé publique et changement social*, Juin 2013, Médecins du Monde avec le soutien de l’Agence Française de développement.
- Christine Mias, Lucile Courtois (2019), « Autobiographie raisonnée », in Christine Delory-Momberger, *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique*, Erès, p 285 à 288
- Batiste Morizot, « Penser le concept comme carte. Une pratique deleuzienne de la philosophie », P. Broggi, M. Carbone, L. Turarbek (éds.), *La Géophilosophie de Deleuze*, Paris, Mimesis-France, coll. L’œil et l’esprit, 2012.
- Muriel Prévot-Carpentier, « Le concept de corps-soi, une approche du corps par l’activité : le cas des agents du service public de l’emploi », *Corps*, CNRS Editions, 2017/1n°15,p.337-344
- Joseph Rouzel, « La bonne distance au quotidien », dans *Le quotidien en éducation spécialisée*, 2015, p.99-110
- Bernard Walliser, « Les phénomènes émergents », ENPC, EHESS, mars 2006.

- Richard Wittorski, « L'écriture sur la pratique comme outil de professionnalisation », dans *Dire son métier. Les écrits des animateurs*. Paris : L'Harmattan, 2003.

Ouvrages :

- Yves Barel, *Le paradoxe et le système, Essai sur le fantastique social*, Presses Universitaires de Grenoble, 2008.
- J-François Bayart, *Le plan cul. Ethnologie d'une pratique sexuelle*, Editions Fayard, 2014
- Xavier Bouchereau, *Les non-dits du travail social. Pratiques, polémiques, éthique*, Erès, 2016, 224 p.
- Mireille Cifali, *S'engager pour accompagner. Valeurs des métiers de la formation*, Editions Puf, 2018.
- Mireille Cifali, *Le lien éducatif: contre-jour psychanalytique*, Editions Puf, 2011
- Gilles Deleuze, Felix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie 2, Mille Plateaux*, Les Editions de Minuit, 2020, 641 p.
- Vinciane Despret et Jocelyne Porcher, *Être bête*, Edition Actes Sud, 2007
- Denis Eribon, *Retour à Reims*, Flammarion, 2018
- Marielle Macé, *Sidérer, considérer, Migrants en France, 2017*, Editions Verdier, 2017
- Jacques Marpeau, *Le processus éducatif, La construction de la personne comme sujet responsable de ses actes*, Eres, 2000
- Albert Ogien, *Sociologie de la déviance*, Armand Colin, 1995, 231 p.
- Serge Paugam, *Le lien social*, Edition Puf, 2015

Vidéos :

- Conférence de Laurent Sochard, « AEMO /AED : contrôle social des pauvres », Assises du Carrefour National de l'AEMO (Action Educative en milieu ouvert), 2015.

Sur la méthodologie de recherche :

- Pascal Fugier, « La mise en œuvre d'un protocole de recherche exploratoire en sociologie. Question de départ et quelques ficelles du métier », dans revue

¿ *Interrogations ?*, N°8, Formes, figures et représentations des faits de déviance féminins, juin 2009 [en ligne].

- Manon Garcia, *On ne naît pas soumise, on le devient*, Editions Climats, 2018
- François Laplantine, *L'enquête et ses méthodes. La description ethnographique*, Editions Armand Colin, 2010
- Jean-Claude Lugan, *La systémique sociale*, PUF, Coll. Que sais-je, 1993
- Anselm Strauss, Juliet Corbin, *Les fondements de la recherche qualitative : Technique et procédures de développement de la théorie enracinée*, Fribourg, Editions Saint Paul, 2004, p. 138- 177
- Florence Weber, Stéphane Beaud, *Guide de l'enquête de terrain*, La Découverte, Paris, 2010, p. 279-291

Discrets mais présents

- Michel Autes, *Les paradoxes du travail social*, Dunod, 1999, 313 p.
- Howard S. Becker, *Outsiders*, Métailié, Paris, 1985, 247 p.
- Miguel Benasayag, Angélique del Rey, *Eloge du conflit*, La découverte, 2012
- Romuald Bodin, « Un singulier recours à l'individu... (L' « individualisme » spécifique des éducateurs spécialisés) », Marlène Jouan éd., *Comment penser l'autonomie ? Entre compétences et dépendances*. Presses Universitaires de France, 2009, pp. 237-251.
- Dominique Bourg, *Une nouvelle terre*, Editions Declée de Brouwer, 2018
- Jean Brichaux, *L'éducateur spécialisé en question(s), La professionnalisation de l'activité socio-éducative*, Erès, 142 p.
- Jean Pierre Demange, *La communauté thérapeutique ? Oui, mais pas tout de suite !, Psychotropes*, 2011/3 vol. 17, p. 59-83.
- Mary Douglas, *De la souillure, Essai sur les notions de pollution et de tabou*, La Découverte, 2005. 201 p.
- Jeanne Favert-Saada, *Les mots, la mort, les sorts*, folio essais, 1995, 427 p.

- Jeanne Favret-Saada, Livre 4, « La sorcellerie dans la Mayenne », dans *les possédés et leurs mondes*, entretien vidéo mise en ligne le 29 avril 2019
- Michalis Lianos « Une politique existentielle (II) Les gilets jaunes en tant que “peuple” pensant », Entretien, *Revue Efadine* numéro 10 avril 2019
- Frédéric Lordon, « Et la ZAD sauvera le monde... », *Le Monde diplomatique*, octobre 2019
- Sylvain Pasquier et Julien Rémy, « Etre soi peut-il être professionnel ? Le cas des médiateurs sociaux », *SociologieS*, [En ligne], Théories et recherches, mis en ligne le 08 janvier 2008.
- James C Scott, *Petit éloge de l'anarchisme*, Lux Editeur, Montréal, 2019
- Alain Refalo, Léon Tolstoï, *Le royaume des cieux est en vous*, Le passager clandestin, 2015

TABLE DES MATIERES

PREAMBULE	p 3
INTRODUCTION	p 4
PREMIERE PARTIE	
Habiter sa recherche	p 6
I. Histoires d'acteur	p 7
I.1 Chrysalide	p 7
I.2 Vie(s) d'acteur	p 7
Vie Une : Sans bruit	p 8
Vie Deux : Pas de côté	p 9
Vie Trois : Trouver une place	p 9
Vie Quatre : Dedans jusqu'au cou(p)	p 10
Focus : Les Caarud dans le détail	p 10
Vie Cinq : Chute	p 14
Focus : L'éco-lieu dans le détail	p 14
Vie Six : Tentatives	p 15
Vie Sept : (Re)vie	p 17
Focus : MF dans le détail	p 17
I.3 Aspérités	p 19
En colère	p 19
En corps	p 21
En marge	p 23
En recherche	p 24

II. Devenir chercheur	p 25
II.1 Retracer les évolutions : contextes et rétrospectives	p 25
II.2 Construire une problématique	p 28
Moyens et résultats du travail social	p 28
Ethique et identité	p 28
Métier et finalité	p 30
Conclusion	p 32
III. Méthodologie de recherche	p 35
III.1 Construire un terrain	p 35
Panel et choix des enquêtés	p 35
A. Entretien Exploratoires - Lise	p 36
B. Observation Exploratoire - Ben. Ferme des S.	p 37
C. Entretien Denis	p 38
D. Entretien Céline	p 39
E. Entretien - CAARUD Partie 1 et 2	p 39
F. Entretiens Christine et les jeunes de la Tribu	p 39
Circonscrire le terrain	p 40
A. Définir	p 41
B. Cartographier	p 42
Focus : L'approche systémique	p 43
C. Description du terrain – éléments majeurs	p 45
Cerner les pratiques	p 47
A. Du travail	p 47
B. Du social	p 49
C. Du travail social	p 50
III.2 Méthode de recherche - Enquêter	p 52
Approche biographique	p 52
Trame et déroulement des entretiens	p 53
A. Trame	p 53
B. Les leçons de la démarche exploratoire	p 54
C. Co-recherche	p 55
Eprouver le terrain	p 58
A. Se mouiller	p 58
B. Terrains sous conditions	p 59
C. Objectivité et neutralité -	
Au cœur de la recherche, le chercheur	p 60
D. Ce qui fait préjugés	p 62
Autres matériaux	p 62
En Conclusion	p 63

DEUXIEME PARTIE

Un autre travail social existe-t-il ?	p 65
Rappel de la problématique	p 65
I. Démarche analytique et contexte	p 66
I.1 Démarche du chercheur et analyse des matériaux	p 66
Existentialisme et phénoménologie	p 66
Description ethnographique	p 67
Méthode d'analyse des matériaux	p 69
I.2. Recherche en contexte paradoxal	p 71
Le caillou	p 72
Quitter le travail social pour le faire – l'équation impossible	p 73
Être et ne pas être professionnel	p 75
II. Analyse des matériaux	p 78
II.1 Faire entorse à la règle	p 78
Norme de performance	p 78
A. Être là	p 79
B. Créer du présent	p 80
C. Le non-résultat	p 81
Norme de contrôle	p 84
A. A l'écart	p 84
B. Privilégier l'informel	p 85
C. S'in-distinguer	p 87
D. Faire famille	p 91
Norme de tempérance	p 93
A. Tenir-tête	p 93
B. Être critique	p 97
II.2 Renormaliser	p 101
L'inévitable initiative humaine	p 101
Renormaliser pour exister	p 102
II.3 Faire usage de soi : Être sujet	p 104
Revendiquer sa vie : enjeu, condition et finalité du travail social	p 104
S'engager en corps	p 109
Être humain : promesse de la non-systématicité du système	p 111
CONCLUSION	p 114
De la recherche	p 114

Expérimenter l'Ailleurs	p 114
Irréversibles expériences	p 115
Dépasser le travail social	p 116
Vers d'autres recherches	p 118
Penser la professionnalité	p 118
Travail social en devenir	p 121
Du processus de recherche	p 124
Toucher son ombre	p 124
Chercher	p 125
Epilogue – Rester la marge	p 128
BIBLIOGRAPHIE	p 129

Abstract / Résumé

Que reste-t-il du travail social ? Ou plus précisément, que reste-t-il de social dans le travail social ? Considérer ce terme, dans le contexte d'obsession gestionnaire qui pénètre ce champs depuis cinquante ans, peut laisser songeur.

Comme ailleurs, l'action sociale aujourd'hui se mesure « objectivement ». Modernisation, rationalisation, gestion, évaluation, autant de termes désormais familiers dans un secteur où l'engagement dans la relation « humaine », sociale, se dématérialise à grand pas.

Pourtant, en dépit de ce constat et de son paradoxe évident, d'autres voies se dessinent, émergent, explorant de nouvelles façons de « faire métier ».

Au croisement de l'approche systémique, de la phénoménologie et de l'ergologie, cette recherche explore une approche singulière du travail social comme expérience éminemment subjective, sensible et incarnée.

Redéfinissant les contours du travail social, sa géographie, son territoire, cette étude l'envisage en dehors de ses frontières, de ses espaces balisés, de ses diplômes, de ses normes. A partir des processus de renormalisation, elle s'intéresse à l'existence de nouvelles modalités relationnelles et organisationnelles qui se fondent sur l'engagement d'un « corps-soi ». Autrement dit, la possibilité de faire « usage de soi » pleinement, de se constituer comme sujet, pour pouvoir également accompagner autrui sur ce chemin.

Celui de prendre sa place dans le monde, parmi les autres.

What is left from social work ? More specifically, what is left inside the social work ? It can be reflective to consider this term in a context of obsession manager that involves this fields for the past fifty years.

Nowadays, the social action objectively measures to modernisation, rationalization, gestion, assessment, many familiar terms in a sector where social, "human" relationship engagement is breaking down.

Despite this observation and its obvious paradox, other paths are drawing and emerging exploring new ways to "make job".

At the crossroads of the systemic approach, the phenomenology and the ergology, this research explores a singular approach of social work as an eminently subjective, a sensible and an embodied experience.

Redefining the outline of social work, its geography, its territory, this study considers it outside its borders, its marked spaces, its qualification, its norms. From its processes of renormalization, the study engages at the existence of new relational and organizational modalities which mingle on the engagement of a "self-body". Otherwise, the possibility to make fully "self-use", to form oneself as subject, to be able to support others on this path.

Taking its place in the world.

